



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

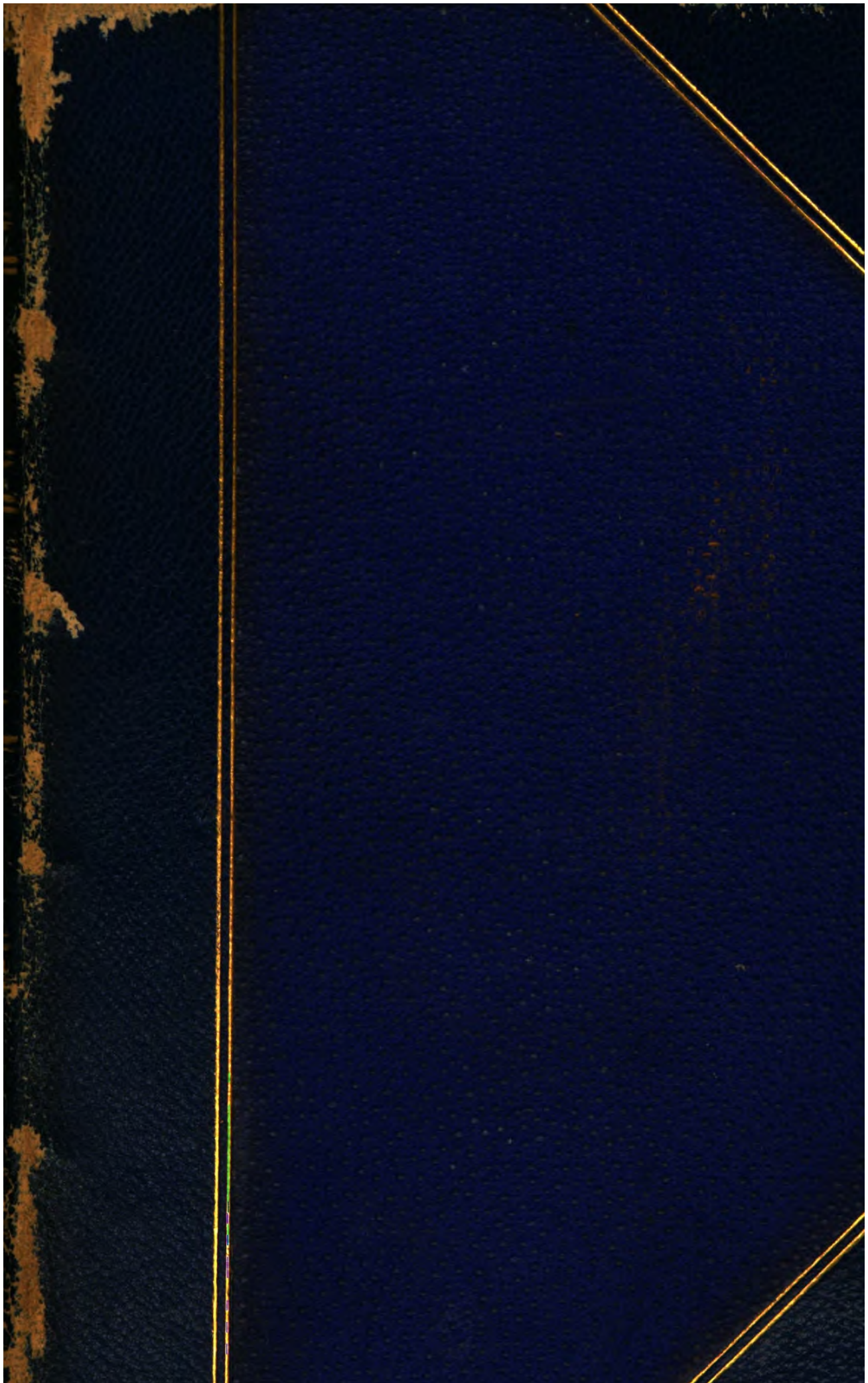
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



J

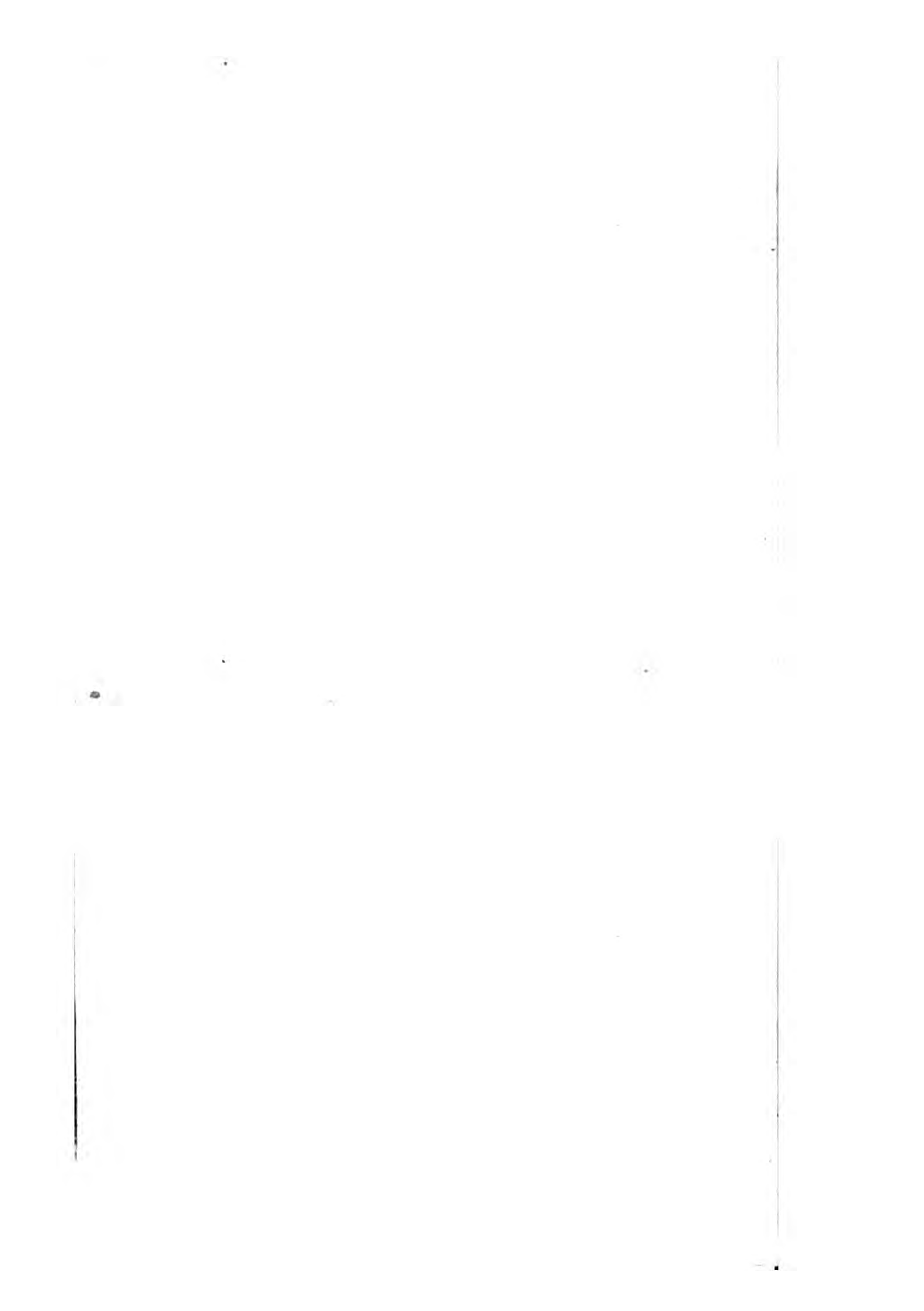
157 a. 11





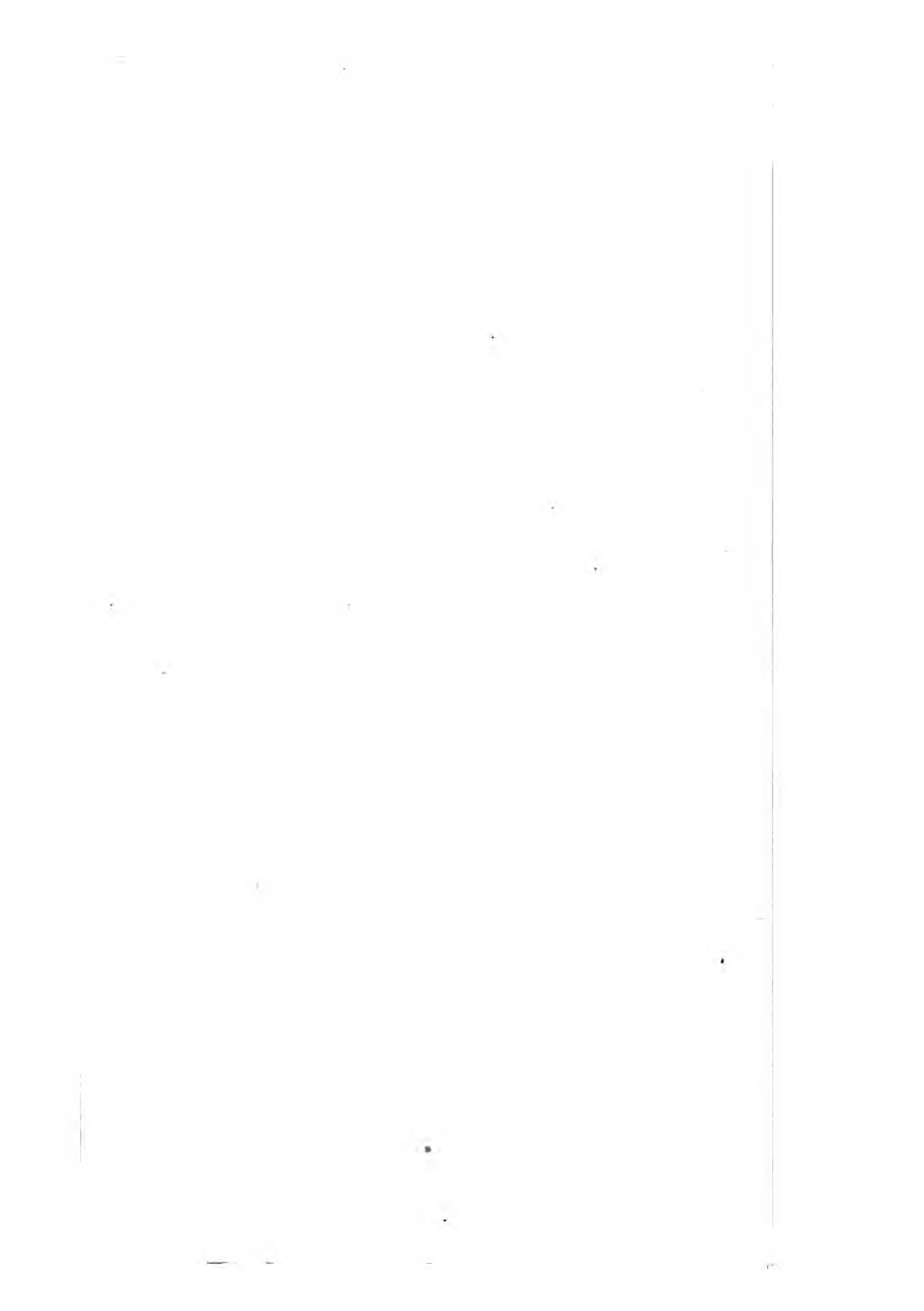












ŒUVRES POÉTIQUES

DE

AMADIS JAMYN

\*



## JUSTIFICATION DU TIRAGE

---

100 exemplaires, papier de Hollande, nos 1 à 100.

350 exemplaires papier velin, nos 101 à 450.

N° 

---

*Paris. — Alcan-Léry, imp. breveté, 61, rue de Lafayette.*

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

# AMADIS JAMYN

*Avec sa Vie*

PAR GUILLAUME COLLETET

d'après le manuscrit incendié au Louvre

*et une Introduction*

PAR CHARLES BRUNET



PARIS

LÉON WILLEM, ÉDITEUR

2, RUE DES POITEVINS, 2

1878.

157 a. 11.







## INTRODUCTION

---

**A**MADIS Jamyn obtint, dans son temps, une assez grande célébrité. Ses contemporains le regardaient comme l'émule de Ronsard, *le prince des Poètes*, et on lit encore avec plaisir une partie de ses poésies.



Quoique son style se ressente du goût de l'époque, il est cependant moins emphatique que celui de Ronsard; mais aussi Jamyn a moins d'imagination et de verve.

Malgré la renommée dont a joui Amadis Jamyn, l'on ignore à peu près l'histoire de sa vie, et l'ouvrage inédit de Colletet, que nous publions plus loin, est plutôt une appréciation du bagage littéraire du poète, qu'une biographie. Nous avons trouvé toutefois des renseignements très intéressants et qui témoignent de recherches persévérantes et consciencieuses, dans une étude publiée en 1859 par M. Berthelin, membre de la société académique de l'Aube.

Amadis Jamyn est né à Chaource, bourg à six lieues de Troyes, département de l'Aube, en 1538, selon les uns, en 1540, suivant les autres. Son père était prévôt

de Chaource et se nommait Amadis Jamyn; sa mère, Marie Chamelet.

Il reçut une bonne éducation et prit de bonne heure le goût des lettres; il étudia la philosophie et les mathématiques.

Ronsard, qui connut Amadis Jamyn très jeune, « le nourrit page et le fit instruire, » dit Claude Binet. Il eut pour maîtres Dorat, Turnèbe et plusieurs autres hommes célèbres. Ronsard lui fit obtenir la charge de secrétaire et lecteur du roi (Charles IX, suivant quelques bibliographes, Henri III selon d'autres).

Après la mort de son bienfaiteur, il se retira dans sa ville natale, où il mourut vers la fin de l'année 1592 ou le commencement de 1593. Il fut inhumé dans l'église de Chaource, probablement dans la chapelle de la famille Jamyn. Les

recherches faites par M. Besseyton, percepteur à Chaource, membre correspondant de plusieurs académies, lui ont fait penser que cette chapelle pourrait être celle connue aujourd'hui sous le nom de Saint-Jean Decollasse.

Il avait fait don, en 1584, aux habitants de Chaource, d'une maison située dans cette ville, « pour y faire un collège pour » y enseigner et faire instruire les enfants » dudict Chaource et autres lieux. » Par son testament du 15 mai 1591, il lègue un fonds de 300 livres, dont « 50 escus de » gaiges à un homme docte et capable pour » tenir les escholles publiques, et 50 escus » pour la réparation des portes, pontz, » pavez et murailles dudict Chaource, et » pour aultres commodités de ladicte » ville. »

Ce legs était fait à la charge de chanter « un *Te Deum* le jour de la saint Nicolas



» de may, et une messe haute avec vigilles  
» (au son des grosses cloches), pour le re-  
» pos de l'âme dudict testateur au jour  
» de la fête de sainte Barbe, en dé-  
» cembre. »

» Aux charges aussi que ledict régent  
» ou principal instruira douze escholliers  
» les plus pauvres dudict lieu de Chaource,  
» sans prendre les mois ni aucun gaige  
» d'iceulx; lesquels douze escholliers se-  
» ront tenus, en mémoire dudict testateur,  
» de chanter par chascun dimanche, yssüe  
» de la grande messe parocchiale, un *De*  
» *Profundis* et la collecte *en la chapelle*  
» *du feu père dudict testateur, dedans*  
» *l'église dudict Chaource.* »

Enfin, « d'avoir à la porte et lieu plus  
» éminent de la maison où se tiendront  
» lesdictes escholles, un tableau de cuyure  
« fort éminent et apparent, auquel seront  
» escripts en grosses lettres, du caractère

- » et longueur de deux pouces au moins,  
 » les mots qui s'ensuyent :

*Céans est le collège  
 de Chaource, achepté  
 et fondé par noble  
 homme Amadys Jamyn,  
 secrétaire et lecteur  
 ordinaire de la chambre  
 du Roy, Seur de Basly.*

Le Collège a existé jusqu'en 1789, et la table de cuivre existe encore.

Il semble résulter de ses poésies qu'il a fait de longs voyages : dans le 3<sup>e</sup> livre de ses *Mélanges*, il dit :

. . . Que ma douce franchise  
 S'est garantie en tous lieux d'être prise.  
 En mille endroits au loin j'ai voyagé,  
 Sans , etc.  
 . . . . .  
 . . . . . , . . . . .  
 J'ai vu l'Asie, et en tous ses endroits, etc.

Dans le 4<sup>e</sup> livre des mêmes *Mélanges*, il parle de son départ d'Avignon et de son séjour à Clavezon, dans le Dauphiné; puis, dans le 5<sup>e</sup> livre, d'une pièce de poésie qu'il composa entre les montagnes de Savoie.

Il eut un frère nommé, comme lui, Amadis, qui cultiva également la poésie avec succès, comme on le voit par ces vers de la *Galliade* de Guy Lefevre de la Borderie :

Aux deux Jamyns donnez du saint amour les ailes  
Pour porter leurs doux vers au sein des damoiselles.

Mais les poésies de ce frère n'ont jamais été imprimées. Il est mort à Châtillon-sur-Seine.

Enfin, si l'on en croit Tallemant des Reaux, notre Jamyn eut une fille naturelle qui était chez mademoiselle de Gournay.



(Voir l'historiette : *Racan et autres rêveurs.*)

Le premier volume des œuvres poétiques de Jamyn ne contient que des vers amoureux ou à la louange des personnes de la Cour. Dans le second volume, le poète semble s'être tourné vers la religion ; mais il s'oublie souvent, et on s'aperçoit aisément qu'il n'a pas abandonné l'amour.

La première édition des œuvres poétiques d'Amadis Jamyn est de 1575, in-4°.

La seconde est de 1577, petit in-12.

La troisième et dernière est de 1579 ; elle a reparu avec un titre portant la date de 1582.

Le second volume est de 1584, et n'a pas été réimprimé.

Jamyn a en outre traduit en vers une partie de l'Iliade d'Homère.

CHARLES BRUNET.



# AMADIS JAMYN

Par GUILLAUME COLLETET

*Escrit et mis au net  
par Monsieur le duc de Montausier*

**A**MADIS Jamyn nasquit à Chaource, diocèse de Troyes. Il fut en sa jeunesse page de Pierre de Ronsard, comme le tesmoigne le mesme Ronsard (1) dans vne de ses Élégies et dans le poeme qu'il lui adresse, qu'il intitule *la Salade* et qui commence ainsy :

Laue ta main, qu'elle soit belle et nette,  
Suy-moy de près, apporte vne seruiette  
Pour la salade, Amadis, et faisons  
Part à nos ans des fruits de la saison.

---

(1) 1<sup>er</sup> Livre des poèmes.

Et le reste qui vaut mieux que ce commencement. Claude Binet tesmoigne la mesme chose dans la vie de Ronsard, lorsqu'il dit que ce grand poete l'auoit noury page et auoit pris vn grand soing de le faire instruire. Il ne dementit pas aussy les belles esperances que son docte maitre auoit conceues de sa suffisance, car comme il fut sorty hors de pages, il fit paroistre de si belles lumieres d'esprit dans les vers qu'il adressa au Roy Charles IX, que ce prince qui aimoit passionnement les bonnes lettres et les hommes sçauans, le prit en singuliere affection et le fit son valet de chambre, puis secretaire de Sa Majesté et son lecteur ordinaire.

O heureux temps, où le seul mérite donnoit de l'honneur et du crédit, et où les hommes de lettres rencontroient la fortune dans leurs estudes, sans estre obligez de

l'aller chercher dans les antichambres des grands et des princes, et d'augmenter le nombre de ces lasches courtisans qui ne sont sçauans que dans les tendresses et que dans de petits complimens cent fois étudiés et cent fois renouvellez. Le temps est si cher et si précieux à vn homme de lettres, qu'il ne sçauroit conseruer ceste qualité s'il ne fuit ce que les autres cherchent. Je veux dire s'il ne fuit souuent le grand monde qui consomme la plus noble partie de son temps, et s'il n'embrace la solitude, comme la Muse des belles inuentions et la plus claire source des sciences. Et pendant ce temps-là, vous, ô grands du monde! ô puissances de la terre! trauaillez pour leur fortune, puisqu'ils trauailent pour vostre gloire!

Les premiers escrits qu'Amadis Jamyn publia furent les argumens en prose des quatre fameux liures de la Franciade de



Ronsard (1), avec quelques sonnets qu'il composa sur ce nouuel ouurage, et imprimés pour la première fois à Paris, l'an 1572. Ce petit échantillon de son esprit le fit cognoistre et estimer de son siecle, et pour le faire cognoistre au nostre, qui ne prend guères la peine de consulter ce qui est plus vieux que luy, je mettray icy la fin d'un de ces sonnets :

Qui dira maintenant, si par toute l'Europe  
Florit le chœur diuin des sœurs de Calliope,  
Que l'auteur de leur estre est le grand Juppiter ?  
Hé ! qui n'entend crier les Muses par la France ?  
Juppiter ne se doibt nostre pere vanter,  
Le cerueau de Ronsard nous a donné naissance.

Ses œuvres poetiques consistent en deux volumes, dont le premier est diuisé en cinq liures.

Le premier des cinq est vn recueil de

---

(1) Voir la vie de Ronsard, Binet ou Collézet.

plusieurs poesies dédiées à la royne Catherine de Medicis, au roy Charles IX, au roy Henry III, son frère, et à Marguerite de France, royne de Nauarre, et à quelques aultres princes et princesses, poesies dont la pluspart méritent bien d'estre leues, tant pour leur diuersité polie qu'à cause de l'histoire du tems, puisqu'elles en contiennent les événements les plus illustres. A propos de quoy je diray que la lecture des excellens poetes, je veux dire de ceux qui, s'élevant au dessus de ces esprits vulgaires, qui semblent n'estre nez que pour faire vne chanson ou vn petit sonnet d'amour ou quelques vaines épigrammes, traittent noblement en vers les affaires de leur tems, inspirent de certaines agréables lumières qui ne s'effacent jamais de l'esprit du lecteur. Et tel cognoist mieux l'histoire par nos vers que tel historiographe ne cognoist l'histoire par l'histoire mesme.

Aussy, quand je voy ces poemes sublimes et ces odes heroïques que quelques-vns de nos autheurs anciens et modernes ont consacrés à la postérité, je bénis le siecle qui les a produites et n'en scaurois assez louer les autheurs. Parmi ces diuerses poesies, son discours sur le mois de Januier et celui de la libéralité des Roys, et son ode de l'élongnement du Roy Charles IX, son poeme de la Chasse, son hymne enuoyée par la Royne mère au duc d'Anjou, son fils, son Genethliaque de la Royne de Nauarre, sont des tableaux que les injures du tems ne pourront effacer.

Le second liure de son premier volume est intitulé *Oriane*. Ce sont des poesies amoureuses qu'Amadis composa pour vne dame qu'il aimoit et qu'il appela de ce nom en memoire de l'Oriane d'Amadis de Gaule. Elle nasquit en Touraine, comme

on le peut inferer d'un de ses sonnets qui commence par ces mots :

Tours que j'aime, etc.

et par cet autre qui débute ainsi :

Quand l'autre jour vous vinstes en ces lieux.

On jugera de la beauté de ses vers amoureux par le commencement de ceste ode qui sert de frontispice à ses amours d'Oriane ;

La nuit tendait sa couverture noire,  
Tous les oyseaux se taisoient dans les bois,  
Sans bruit couloit la riuere Loire.  
Les champs dormoient, on n'oyoit nulle voix.  
Lors je m'escarte en vn bois solitaire,  
Pressé d'amour qui sans fin m'assailloit,  
Et ma raison par vn effort contraire,  
Pour me deffendre en vain se trauailloit. Etc.

Parmy ces dernières qui sont composées d'odes, de sonnets, d'épigrammes et d'é-

légies, il y en a vne contre l'honneur qui commence ainsy :

Je ne me plains d'amour, de ma foy, ni de vous.  
Je me plains de l'honneur qui nous aueugle tous,  
Et qui, comme vn tyran fatal à tout le monde,  
Fist que dessus les loix toute chose se fonde.

Je la trouue si belle et si poetique que, hors quelque rudesse et quelque transposition de mots, je l'esgalerois volontiers à celle du Pastor fido qui commence ainsy (1) :

Son troisieme liure contient les amours du Roy Charles IX et de Marguerite Aquaiua, de la noble et illustre famille d'Atrie, comme a fort bien remarqué *Muret*(2), dans ses commentaires sur ce sonnet de Ronsard :

Ah! belle eau viue.

---

(1) La citation manque au manuscrit, la voici :  
De l'honneur vieil tyran qui commande le monde,  
Faisant que dessus luy toute, etc.

(2) Le nom est en blanc au Ms.



Il l'intitule les amours d'Eurimedon et de Callyrée, qui sont les mesmes noms que Ronsard employe pour exprimer les passions amoureuses du Roy Charles, son bon maistre. Il paroist assez par ces vers d'Amadis Jamyn, que l'amant estoit vn Roy et que le Roy estoit vn amant :

Son feu que pas vn n'esgale  
 Fit que son sceptre il laissa,  
 Et la grandeur abaissa  
 De Sa Maiesté royale, etc.

Et le beau poeme qu'il intitule *la Fontaine*, pour Marguerite d'Aquaiua, tesmoigne assez qui estoit cette belle et illustre dame de la cour qui auoit capturé le cœur de ce grand et fameux monarque.

L'élégie qu'il nomme *la Volte* m'a semblé si belle en son genre que, si les œuures d'Amadis Jamyn estoient un peu plus difficiles à rencontrer qu'elles ne sont,

je ne feindrois point de l'insérer icy tout entière. Il y a des pensées toutes nouvelles et des imaginations qui ne semblent proceder que d'un esprit excellent et sublime. C'est le jugement que j'en ay faict autresfois et où je viens de me confirmer encore par la lecture de ce gentil ouurage.

Son quatrième liure qu'il intitule *Artemis*, est encore vn autre tableau de ses passions amoureuses. Il y a de l'apparence, par vn sonnet qu'il fit en partant d'Avignon et qui commence de la sorte :

Depuis que j'ay laissé vostre fiere beauté,  
Je n'ay veu que rochers aspres et solitaires  
Et le Rosne suiuy de fleuves tributaires  
Qui le long de ses rocs à val est emporté.

Que ceste dame qu'il aimoit et qu'il célébra sous le nom d'Artemis, estoit de la ville d'Avignon. Et ce qui me le fait croire d'autant plus, c'est qu'en plusieurs en-

droits de ses dernières amours il la compare à la belle Laure, et reclame pour louer sa maistresse la noble muse de Pétrarque.

Son cinquième liure est intitulé *Meslanges*. En effect, c'est vn meslange confus de toutes sortes de subjects et de toutes sortes de vers, de sonnets, d'hymnes, de discours, d'épigrammes, d'odes et d'élégies, etc., qui sont d'vn style assez pur et assez net pour le tems, qui se sentoit encore vn peu de la rudesse et de la barbarie des siècles passez. Mais, entre ses autres poemes, je ne scaurois assez estimer celuy qu'il appelle *l'Oranger et les Charmes* et qu'il commence par ces vers :

Entre ces orangers pres du fleuve de Seine,  
Tandis que les Zéphirs souspirent dans la plaine,  
Je diray les amours et les charmes aussy  
De l'amant Oranger qui, jaune de soucy,  
Mourant de desespoir, prit la forme nouvelle  
De cet arbre doré qui de son nom s'appelle.

On voit dans ce poeme comme son auteur auoit bien leu et bien faict son proffit des anciens poetes grecs et latins, puisque l'antiquité y est renouvelée de fort bonne grace, et qu'il s'y rencontre des saillies qui ne procedent point d'un esprit mediocre. Son poeme de la diuersité des relligions est beau, pieux et solide et, en un mot, digne du poete et du docte Pimpont auquel il le dédie.

Le second volume de ses œuures n'est pas si commun que le premier, et je puis dire en auoir veu fort peu d'exemplaires. Il fut imprimé à Paris, l'an 1584. C'est vn meslange de vers qui commence par des vers chrestiens et qui continue par d'autres vers de matières différentes de morale, de politique, d'amour, etc. Le poeme qu'il appelle l'Ingratitude et la perfidie d'Origiles, imité de l'Arétin dont il inuoque la muse d'abord, est fort diuertissant et fort

agreable. La prosopopée de François de Maugiron et les vingt-six sonnets sur la mort de Cailus, de Maugiron et de Saint-Maigrin, sont bien dignes d'estre leus par ceux qui aiment l'histoire du tems. Ils sont composés en faueur du Roy Henry III qu'il appelle Cleophon et duquel ils estoient les mignons et les fauoris. Il y a des tendresses qu'un amant pouuoit employer pour vne maistresse morte. Et pour moy, je ne les ai pas leus, ces vers, que les larmes aux yeux ; tesmoignage certain que ce poete prenoit grande part aux douleurs de son maistre, que le tems ne put jamais consoler de cette perte. Voici le premier des sonnets :

Le fer qui trauersa vos poitrines d'iuoyre (1)  
Perça des mesmes coups et mon âme et mon cœur,

---

(1) Cette citation de Colletet présente, comme toujours, quelque différence avec les œuvres de Jamyn.



L'air seché des souspirs de ma dolente ardeur  
Sçait bien quelle poison vostre mort me fit boire.

J'ay donné vos beaux noms en garde à la memoire  
Qui jamais ne taira mon feu ny vostre honneur;  
Plus tost la mer faudra que ma viue douleur,  
Et l'escume des flots plus tost deviendra noire.

Ainsy ce qui fut beau, celeste et precieux,  
Enfin se va rejoindre à l'essence des cieux  
Comme cherchant le tout dont sa part est bastie.

Mais puisque dans le ciel vous estes pour longtems,  
Que ne suis-je le ciel plein de feux éclatans,  
Pour voir avec plus d'yeux mon tout et ma partie.

La métamorphose de la Nymphé ou de cette plante que l'on appelle Nenufar, a des graces, de la nature et de l'art, qui ne pouuoient estre exprimés que par vn si gentil poete. Tout le reste est de la mesme force et a les mesmes naifuetez. Et au lieu d'en faire ici vn inuentaie ennuieux, je diray qu'Amadis Jamyn n'estoit pas

seulement excellent poete, mais qu'il estoit encore un sçauant philosophe. Tesmoin ses discours de philosophie qu'il adressa à Passicharis et à Rodante, imprimés l'an 1584. Il y a des traittez de logique et de morale qu'Aristote et Socrate ne désaduoueroient point. Je crois que ce sont des discours qu'il fit en la présence du Roi Henri III, dans l'académie de Jean-Antoine de Baïf, establee dans mon voisinage du faubourg Saint-Marcel. Car je sçay par tradition qu'Amadis Jamyn estoit de ceste célèbre compagnie de laquelle estoit aussy Guy de Pibrac, Pierre de Ronsard, Philippe Desportes, Jacques Dauy du Perron et plusieurs autres excellens esprits du siecle. A propos de quoy je diray que j'ay veu autresfois quelques feuilles du liure manuscrit de l'institution de ceste noble et fameuse académie, entre les mains du fils d'Antoine de Baïf, nommé

Guillaume de Baïf, qui les auoit retirez de la boutique d'un patissier où le fils naturel de Philippe Desportes, qui ne suiuoit pas les glorieuses traces de son père, les auoit vendus avec plusieurs autres liures manuscrits doctes et curieux. Perte irréparable et qui me fut sensible au dernier point. Et ce d'autant plus que dans le liure de ceste institution, qui estoit vn beau liare en velin, on voyoit ce que le Roy Henri III, ce que le duc de Joyeuse, ce que le duc de Retz, et la plupart des seigneurs et des dames de la Cour auoient promis de donner pour l'establissement et pour l'entretien de l'académie qui prit fin avec le Roy Henry III, et dans les troubles et les confusions des guerres ciuiles du royaume. Le Roy, les princes, les seigneurs et tous les sçauans qui composoient ce célèbre corps auoient tous signé dans ce liure qui n'estoit après tout que le premier plan de

ceste noble institution, et qui promettoit des choses merueilleuses, soit pour les sciences, soit pour nostre langue. Veuille le bonheur de la France que ceste académie françoise qui fleurit à present et de laquelle j'ay l'honneur d'estre, répare le deffaut de l'autre et que l'on recueille de ceste noble compagnie les fruits que l'on se promettoit de celle du dernier siècle, et (quoy qu'il semble que toutes les choses empirent) que par elle (1) les belles lettres s'eleuent de nostre temps au souuerain degré de toute perfection où elles peuuent estre. C'est le noble souhait que je fais pour sa gloire particuliere et pour l'utilité publique. Amadis Jamyn fut hautement loué par Dorat, par Ronsard, par Gilles Durand et par plusieurs autres auteurs, comme on le voit par le frontispice de ses œuvres.

---

(1) Cette académie.

Ceste digression que je viens de faire, qui semblera hors de propos à quelques-uns, et qui sans doute ne desplaira pas à beaucoup d'autres, m'a pensé faire passer sous silence les plus fameux ouvrages d'Amadis Jamyn, qui sont les treize derniers liures de l'Iliade d'Homère, que ce poete mit en vers françois, les onze premiers ayant esté traduits par Hugues Salel. Ouvrage d'autant plus considerable et de difficile exécution qu'il fut à mon aduis le premier de toutes les versions en vers où l'on vid l'exacte et agréable obseruation des rimes successiuement masculines et féminines. Ce trauail fut hautement loué par Pimpont, par de Bourg, euesque de Rieux, par Ronsard et par Sceuole de Sainte-Marthe, et comme il est on le void par leurs vers qui commencent le liure. Mais comme il fut d'abord fauorablement reçu, il a été depuis imprimé tant de fois



que je croirois dire vne chose que tout le monde sçait si j'en rapportois icy quelques vers. Il mit encore en vers françois les trois premiers liures de l'Odyssée d'Homère; desquels je ne diray rien davantage, sinon que ceux-là nous font regretter les autres liures de la mesme Odyssée que j'apprends qu'il auoit traduits et que ses héritiers n'ont pas publiez. Ce qui doibt apprendre aux bons autheurs qui aiment une réputation légitime, à publier leurs ouurages de leur viuant, et ne se pas attendre aux soings de ceux qui n'ont ny la cognoissance du mérite des liures, ny les bons sentimens que tous les doctes et tous les honnestes gens ont pour eux.

GUILLAUME COLLETET.

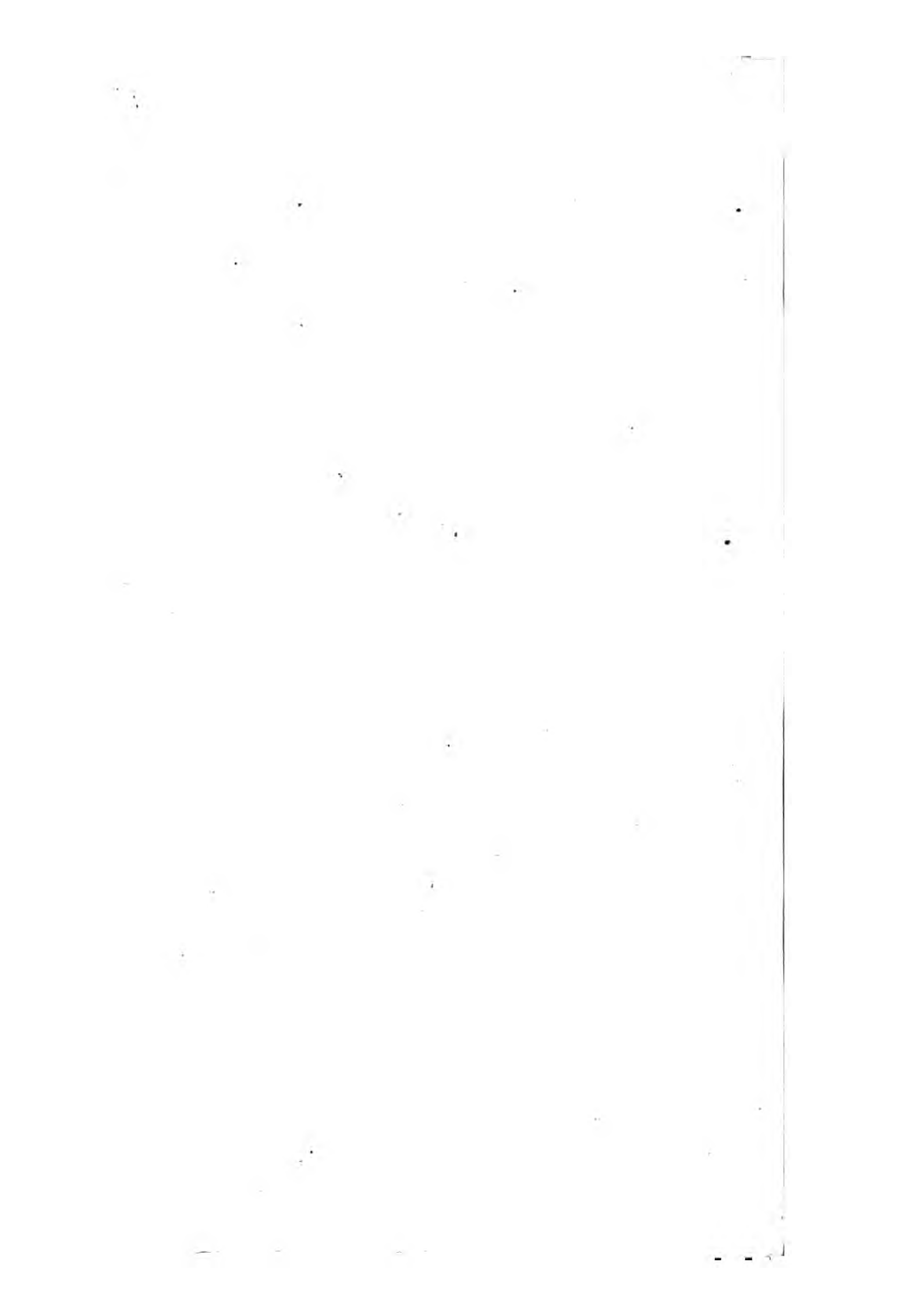




ŒUVRES POÉTIQUES

DE

AMADIS JAMYN





## *Sonnets à diverses personnes.*

### I

*Sur le chiffre du Roy et de la Royne  
Loyse de Lorraine.*

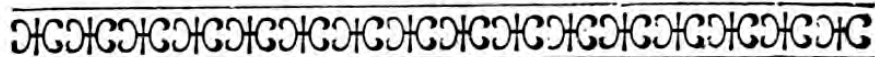
**C**OMME vos noms l'vn en l'autre s'embrassent  
Dedans ce chiffre en vn corps assemblé :  
Ainsi les traits d'vn amour bien reiglé  
Entre-noüez dedans vos cœurs s'enlacent.

Vos amitez toutes autres effacent,  
S'entre-liants d'vn lien redoublé,  
Et que le nœu soit en soy si comblé  
Que les discords jamais ne le deffacent :

Plus ferme soit ce celeste lien  
Que ne fut onc le saint nœu Gordien  
Sans que trancher le puisse vn Alexandre.

Comme ce chiffre est sans commencement,  
Et n'est fini, de mesme infiniment  
L'amour parfaict puisse en vos cœurs s'estendre.





## II

*Pour le iour de sainte Catherine.*

**F**RANCE, feste ce iour de sainte Catherine,  
Afin que de tes biens ingrante tu ne sois  
Enuers la Dêité de qui tu les reçois,  
Par elle destournant mainte fois ta ruine.

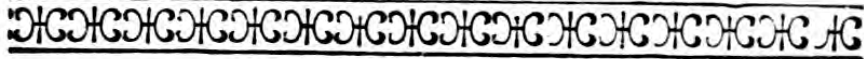
Tu as connu souuent combien elle est diuine  
L'esprouuant au besoin : C'est la Mere des Roys  
Inuincibles sur terre en armes et en loix,  
Comme Cybele au Ciel des Dieux est l'origine.

Elle a souffert pour toy, tant de maux, tant d'ennuy,  
Tant de facheux perils, que la sainte aujourd'huy  
Qui luy donne son nom, n'eut oncq tant de martyre.

Pour cela tu lui doibs vn temple et des autels,  
Et d'vn style d'acier sur le portail escrire :  
Ses vertus l'ont assise au rang des Immortels.







## III

*A la Royne mere Catherine de Medicis.*

**M**ERE des Roys et mere de la France,  
 Qui de vertus les Roynes surpassez,  
 Dont le bonheur fut aux siecles passez  
 Tel qu'est à nous vostre heureuse prudence :

Vostre saint nom par fatale influence  
 (Où mille dons les Cieux ont amassez)  
 Vint affranchir les François insensez,  
 Qui se tuoyent d'une ciuile outrance.

C'est par destin qu'avez nom Catherine,  
 Qui grande, bonne et sage medecine  
 Auez purgé la France de l'ardeur

Qui la bruloit de toutes parts captiue,  
 Si que tranchant les testes du malheur,  
 Donnez d'un coup le Laurier et l'Oliue.





## IV

*Sur l'arriuee de la Royne Elisabeth en France.*

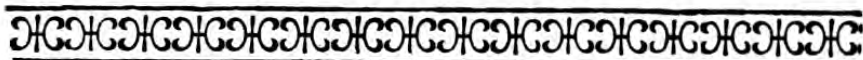
**E**LISABETH d'Austriche heureuse pour la France,  
 Vit de nuict vn tel songe enuoyé des hauts cieux,  
 Quand sur le poinct du iour le Somne obliuieux  
 Lioit de ses beaux yeux l'amoureuse puissance.

L'Alemagne guerriere haute de sa naissance,  
 Et la France tâchoyent de propos gracieux  
 Chacune à l'attirer, et d'un regard ioyeux  
 S'efforçoyent de gagner son illustre alliance.

Tousiours devers la France elle tournoit sa veüe,  
 Et desia la suivoit d'affection esmeüe,  
 Dont en se réveillant longuement s'estonna.

Ores que nous voyons en publique allegresse  
 Toute France adorer vne telle Princesse,  
 Qui ne croit que le Ciel aux François la donna?





## V

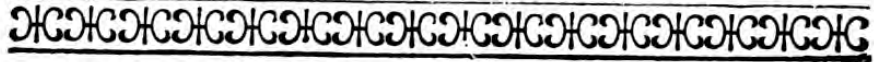
**L**E jour qu'ELISABETH, des Roynes la plus belle,  
Prist au monde naissance, ornant sa Maiesté  
Des cent belles vertus honneur de royauté,  
La France et l'Alemagne eurent debat pour elle.

L'vne la disoit sienne, et vantoit naturelle,  
Ayant dans le berceau ses beautez alaitté :  
L'autre ne proposoit rien que sa volonté  
Brulante de l'Amour d'vne Grace immortelle.

Telle contention vint deuant Jupiter,  
Qui voulant de ces deux le desir contenter,  
Pour finir le débat donna telle sentence :

Afin que de tous deux i'assoupisse la noise,  
Elisabeth doit estre Alemande et Françoisse :  
Alemande en naissant, Françoisse d'alliance.





## VI

*A Marguerite de France, sœur du Roy Charles IX*

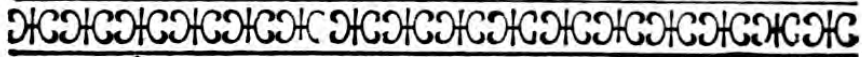
QVI te voit Marguerite, vn astre de la France,  
 Sœur de nôtre Monarque, il voit en vne fleur,  
 En vne perle unique (admirable valeur)  
 Mille prez, mille fleurs emprunter leur naissance :

Mille perles il voit en heureuse abondance  
 Qui passent d'Orient la richesse et l'honneur,  
 Mille et mille vertus graces de ta grandeur,  
 Qui dans ton braue esprit ont choisi demeurence.

C'est le vray paradis que l'en doit rechercher :  
 Venus mere d'Amour n'est digne en approcher  
 Tant s'en faut qu'vne moindre approche à ton merite.

Hé, mais qui penseroit qu'un thresor si diuers  
 En vne seule fleur embellist l'Uniuerſ?  
 Ceste faveur du Ciel est seule à Marguerite.





## VII

*Au Roy Henry III, lors estant Monsieur.*

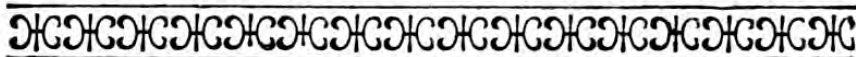
**D**E Thesée et d'Hercule en mille endroits prisee,  
 La vaillance remplit et la terre et les cieux,  
 Pour auoir foudroyé les Monstres odieux,  
 Ne trouuant nulle emprise à Vertu malaisée.

Le Roy est nostre Hercule, et vous nostre Thesée,  
 Freres de sang, de cœur, dignes enfans des Dieux,  
 Qui perdez et domtez, Princes victorieux,  
 Les monstres qui la France auoient toute embrasée.

Au nom de ce Héros seulement l'Uniuers  
 Ne trembla, mais encor Pluton et ses Enfers,  
 Tant forte est la vertu qui deux Princes assemble.

Puisqu'outre les liens d'une mesme vertu,  
 Vn mesme sang vous ioint : quel vice combattu,  
 Quel monstre, quel enfer dessous vous deux ne tremble ?





## VIII

*Au Roy Charles IX.*

**F**ABIUS qui le nom de tres grand rapporta,  
Mattant d'vn Hannibal la force redoutée,  
Resueillant la vertu de Rome espouuantée,  
La gloire qu'on vous doit jamais ne merita.

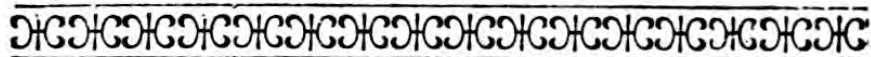
Sans plus de l'ennemi les armes il domta,  
Euitant le combat : mais sa Romaine espée  
N'en peut faire mourir la puissance coupée,  
Et Scipion sur lui cet honneur emporta.

Vous remportez des deux et l'vne et l'autre gloire :  
Car vous avez du tout vne entière victoire,  
Où nul plus grand que vous ne mérita le prix.

Vous avez des plus fins affiné la prudence,  
Sagement acheué, sagement entrepris,  
Trompant l'heur des méchans et des bons l'esperance.







## IX

*Pour la feste des Rois.*

**L**es anciens souloyent leurs monarques élire  
Par sort, mais vos ayeux par l'effort du harnois  
Et par mille vertus ont acquis des Gaulois,  
Malgré leurs ennemis, le bien-heureux Empire.

Le sort puisse venir à quiconque desire  
D'estre Roy de la féue à la feste des Roys :  
Mais tousiours la Vertu compagne des François  
Vous garde le royaume et vos honneurs admire.

On dit quand Merouee entra le glaiue au poing  
Ez Gaules, qu'il auoit tantost à son besoing  
La Fortune et tantost la Vertu non commune.

\*

Par ces deux il receut Royaume et Maiesté :  
Mais s'il faut regarder à son cœur indomté,  
La Vertu le fit grand et non pas la Fortune.





## X

*Pour une Mascarade.*

*Prieres des Captifs.*

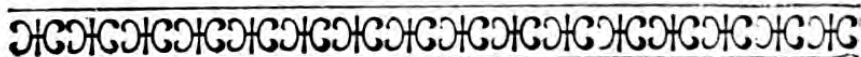
Ayez pitié de ces huit chevaliers  
 Qui mille fois n'ont épargné leurs ames  
 Pour maintenir la liberté des femmes,  
 Ioignant le Myrte à l'honneur des lauriers.

Nous sçauons bien que ces vaillants guerriers  
 Sentent au cœur les amoureuses flames,  
 Et que priez de si gentilles Dames  
 Ne nous tiendront longuement prisonniers.

Ainsi vos yeux aynt tousiours la victoire  
 Sur les gardiens du temple de la Gloire :  
 Las! nous pensions vaincre ces demi-Dieux

Par nos vertus de qui la terre est pleine :  
 Mais en vne heure, ô inconstance humaine !  
 On perd la gloire acquise en mille lieux.





## XI

*Pour l'entree du Roy Charles IX,  
en sa ville de Paris.*

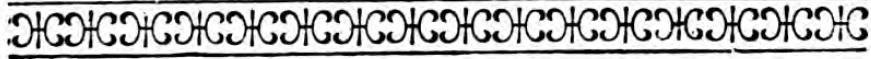
**N**on autrement que le grand Iupiter  
Fit son entree en la voûte éternelle,  
Lors que sa sœur et sa femme immortelle  
Vint son courage en mesme lict domter :

On vit des Dieux la troupe se planter  
Toute pompeuse en ordonnance belle :  
On vit par tout vne gloire nouvelle  
Et le Ciel pur de beautez s'éclater.

Vne grand'flamme en rayons estandue  
Dessus leurs chefs çà et là respandue  
Eblouissoit : d'aise on n'oyoit que bruit.

Telle ie voy de mon prince l'entree :  
Maint demi-Dieu de tous costez le suit :  
De cris ioyeux resonance la contree!





## XII

*Pour la Iunon nopciere à la mesme entree.*

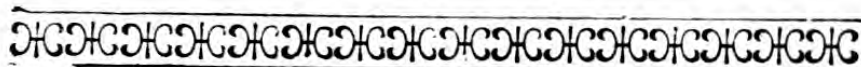
CATHERINE a regi la nauire de France,  
 Quand les vents forcenez l'enuironnoyent de flos,  
 Mille et mille tourmens ont assiégé son dos,  
 Qu'elle a tous surmontez par longue patience.

Cette inuincible Royne, admirable en prudence,  
 Veillant pour ses enfans en tous lieux sans repos,  
 Au temps qu'vn chaste amour vient allumer leurs os  
 Les fait Roynes et Roy par nopciere alliance.

C'est elle qui l'Oliue en la France r'ameine,  
 Alliant nostre Prince à la race Germaine.  
 D'où vient à ce Royaume vn bien-heureux renom :

Et Paris qui la voit si accorte et prudente  
 Luy donne de Iunon la figure presente,  
 Signe qu'elle leur est ce qu'au Ciel est Iunon.





## XIII

*A Monseigneur le grand Prieur.*

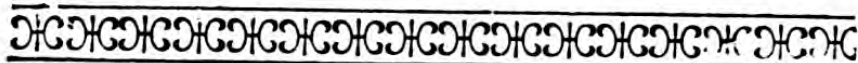
CHEMINANT bien auant parmi la troupe épesse  
De vos belles vertus, quelle dois-je toucher ?  
Trop de matiere vient mon esprit empescher,  
Et ie me trouue pauure ayant trop de richesse.

A vous cher nourriçon d'Euterpe la Deesse,  
Qui adorez ses Sœurs, et n'avez rien plus cher  
Que leurs temples sacrez en tous lieux rechercher,  
Faut donner de beaux vers ennemis de vieillesse.

Ne parlons que d'Amour, et de tous ces escrits  
Qui paissent en repōs les amoureux esprits,  
Attendant que vos faicts estonnent tout le monde.

Mais vous donner des vers c'est donner aux oyseaux  
Des ailes pour voler, à l'Ocean des eaux,  
A Mercure eloquence, à Pithon la faconde.





## XIV

*A Vénus pour la Paix.*

**F**ILLE de Iupiter, mere d'Amour vainqueur,  
O des hommes et Dieux la volupté feconde,  
Qui de tant d'animaux repeuples tout le monde,  
Monde sans ta liesse vn solitaire horreur.

Bride (si tu le peux) la terrible fureur  
Qui court dessus la terre et sur la mer profonde,  
Et avec les rayons de ta lumiere blonde  
Tempere de ton Mars l'audace et la terreur.

Quand tout souillé de sang et de sueur poudreuse  
Ses armes il dépouille et sa colere affreuse,  
Pour boire avec ses yeux tes beautez à longs traits :

Quand il baise ton col, lors avec telle grace  
Pry-le s'en retourner aux montagnes de Thrace,  
Qu'il laisse nostre France en vn siecle de Paix.







## XV

*A Venus pour l'Isle de Cypre.*

Autre version d'un ms. de la Bibliothèque impériale.

**F**ILLE de Juppiter, mere d'amour vainqueur  
 Des hommes et des Dieux, ô Deesse feconde  
 Qui de tant d'animaux fais foisonner le monde  
 Qui seroit sans ton germe vn solitaire horreur.

Bride ores que tu peux la terrible fureur  
 Qui court dessus la terre et sur la mer profonde,  
 Et avec les beaulx Rais de ta lumiere blonde  
 Tempere de ton Mars la menace et l'ardeur.

Quand tout baigné de sang et de sueur pouldreuse,  
 Ses armes il despouille et sa face hydeuse  
 Pour repaistre ses yeulx de tes beautés espris,

Quand ton col il estrainct, lors avec telle grace,  
 Pry-le s'en retourner en ses neges de Thrace,  
 Qu'il laisse l'isle en paix, qui te nomme Cypris.





## XVI

*De David elisant l'un des trois fleaux de Dieu.*

**I**NFINIS sont les maux de nos malheureux iours :  
Non seulement la Peste ou la Guerre sanglante,  
Ou la palle Famine aux mortels se présente :  
Vn camp de maux cachez ici bas fait son cours.

Mais le cœur bien muni se propose tousiours  
Les accidens du Ciel ou de Fortune errante.  
A fin d'y resister d'une force constante,  
Sans abaisser l'esprit aux violens destours.

Toutefois il ne faut comme David elire  
Entre tant de malheurs le mal qui est le pire,  
Duquel nous ne puissions nous mesmes garantir.

« Car c'est bien vn plaisir de personne inhumaine  
« De rire du tourment qui tient vn autre en peine :  
« Mais la douceur est grande à ne point le sentir.





## XVII

*Pour vn jeu de Balle forcee.*

**V**OYANT les combatans de la Balle forcee  
 Merquez de iaune et blanc l'vn l'autre terracer,  
 Pesle-mesle courir, se battre, se pousser,  
 Pour gagner la victoire en la foule pressee :

Le pense que la Terre à l'égal balancee  
 Dedans l'air toute ronde, ainsi fait amasser  
 Les hommes aux combats, à fin de renverser  
 Ses nourriçons brulans d'vne gloire insensée.

La Balle ha sa rondeur toute pleine de vent :  
 Pour du vent les mortels font la guerre souuent,  
 Ne rapportant du ieu que la Mort qui les domte,

Car tout ce monde bas n'est qu'vn flus et reflux,  
 Et n'apprennent iamais à toute fin de conte,  
 Sinon que cette vie est vn songe et rien plus.





## *Amovrs d'Oriane.*

### XVIII

QUAND ie m'eslongne à l'escart de vos yeux,  
Mon cher esprit loin de vous ne seiourne :  
En me quittant à vous il s'en retourne  
Comme à son Tout, son plaisir et son mieux.

Le corps peut bien courir en diuers lieux.  
De mon esprit vous seule este la bourne :  
Ses pensemens ailleurs il ne destourne,  
D'vn plus haut bien n'estant point enuieux.

Mais vn malheur en ce penser l'offense,  
C'est qu'il ne voit aucune recompense  
Sinon douleur fruict de mon amitié.

Que n'ont vn corps mes secrettes pensees ?  
En y voyant vos graces amassees,  
D'elles, peut estre, auriez quelque pitié !





## XIX

On dit que l'amitié vient d'une sympathie  
Qui passionne en nous également les cœurs,  
Qu'elle naist de l'accord et semblance des mœurs,  
Fondement où sa force et grandeur est bastie.

Ainsi chaque element l'un à l'autre se lie,  
Et de tout l'Vniuers les changeantes humeurs :  
De là vient que l'Amour brule en moy ses ardeurs,  
Qui font que pour t'aimer moy mesme ie m'oublie.

Qui ne voudroit t'aimer, quand d'un tour de tes yeux  
Tu pourrois captiuer le plus digne des Dieux  
Par les traits decochez de ta plaisante face ?

Mais autant que i'adore et prise ta beauté,  
Aimes autant, et loin chasse la cruauté :  
« Amour sans compagnon incontinent se passe.





## XX

**I**'AVOIS si bien mon ame en la tienne enlaccée,  
 Mon cœur dedans ton cœur, mes yeux dedans tes yeux,  
 Que pour longueur de temps ou distance de lieux,  
 Delaisant ta beauté ie ne t'ay point laissée.

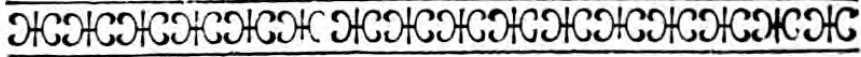
Ny iour ne s'est passé ny nuict ne s'est passée,  
 Qu'Amour du mesme trait dont il blesse les dieux  
 N'ait transpercé mon cœur tant ie fus curieux  
 D'aller où ce grand Dieu l'embûche auoit dressée.

Ie me suis eslançé moy mesme dans les rets,  
 L'ay mis mon estomach pour la butte des traits :  
 Car i'estois assuré que pouuoit ton visage :

Doy-ie m'en lamenter ? ce seroit sans raison :  
 De ta faueur sans plus depend mon auantage  
 Puis que tu peux ouurir ou fermer la prison.







## XXI

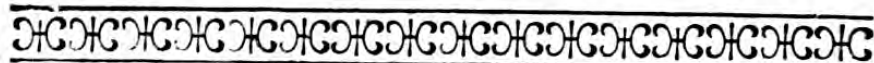
PENSER, qui peux en vn moment grand erre  
Courir leger tout l'espace des cieux,  
Toute la terre, et les flots spacieux,  
Qui peux aussi penetrer sous la terre :

Par toy souuent celle-là qui m'enferre  
De mille traits cuisans et furieux,  
Se represente au deuant de mes yeux,  
Me menaçant d'une bien longue guerre.

Que tu es vain, puis-que ie ne sçaurois  
T'accompagnant aller où ie voudrois,  
Et discourir mes douleurs à ma Dame !

Las! que n'as-tu le parler comme moy,  
Pour lui conter le feu de mon esmoy,  
Et lui ietter dessous le sein ma flame ?





## XXII

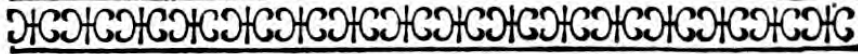
P VIS QUE dans ta prison ie suis si mal traité  
Et que tu n'as égard au tourment de ma vie  
Suiette à la rigueur de trop de tyrannie,  
Abandonne ta proie et rends ma liberté.

Mon cœur que dans tes yeux tu retiens arrêté  
Ne merite la mort : si l'ame m'est rauie  
De qui si constamment te verras-tu seruire?  
Il ne sied au vainqueur d'vser de cruauté.

Regarde mon amour qui tousiours continué :  
Les dieux te puniront si ta rigueur me tue,  
Et voudront iustement ma mort de mort punir.

D'autant que l'amitié plus que la haine est belle,  
D'autant ne vaut-il mieux aux siecles auenir  
De douce auoir le nom que le nom de cruelle?





## XXIII

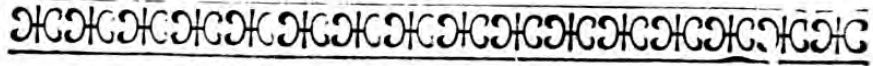
**L**E poisson écaillé ne peut tirer sa vie  
 S'il n'est au fond de l'eau, son liquide element :  
 Ainsin aupres de vous ie vy tant seulement,  
 Et quand i'en suis absent la vie m'est rauie.

Contempler les beaux yeux et le front de s'amie,  
 C'est viure sans mentir, c'est viure doucement,  
 Et nul amant ne peut auoir contentement  
 Loin de celle qui tient son bien et son enuie.

Ie le connois assez par ce triste depart  
 Estant privé du bien de vostre doux regard.  
 Que mon corps ne peut-il estre en diuerse place

En mesme poinct de temps comme l'esprit soudain ?  
 A fin qu'absent, present je veisse vostre face  
 Sans laquelle en tous lieux tout me vient à dédain ?





## XXIV

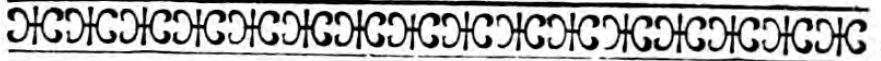
**A**LLANT voir mon ami qu'une feureuse ardeur  
 Tient au lict attaché, mon œil se reconforte  
 D'y voir ce qui me poind d'une blessure forte,  
 Mais de l'ami malade ensemble i'ay douleur :

Le desire reuoir en sa pleine vigueur  
 Le corps de mon amy qu'un lict ennuyeux porte :  
 Mais craignant ne voir plus celle qui me transporte  
 S'il guarist, ie ne sçay comment plaire à mon cœur.

C'est le froid et le chaud qui combat ma pensee  
 Entre deux passions çà et là balancee :  
 Qui des deux le plus fort doit gagner ma raison ?

Puisque ie n'ay moyen qu'en voyant le malade  
 D'auoir de ma Maistresse vne amoureuse œillade,  
 L'aime sa maladie et non sa guarison.





## XXV

*D'un Lacet.*

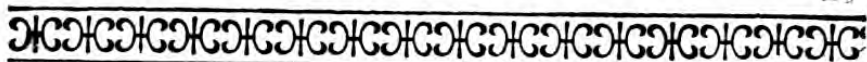
**D**OVCE Oriane à la grace attrayante,  
 Brulant d'amour qui point ne cessera  
 Tant que mon ame en ce corps logera,  
 Ce beau Lacet en May ie te presente :

Ce beau Lacet tissu de main sçauante,  
 Trois fois heureux qui ton corps lacera :  
 Où loin de toi ton Amadis sera  
 Ayant d'ennui la face pallissante.

Il est fragile, et pource il ne ressemble  
 A ce lien qui nous estreint ensemble.  
 L'un tous les soirs se trouuera defait.

Mais cestuy-là qui nos deux cœurs enlace  
 Ne doute point qu'on le rompe ou deface.  
 Qui deferoit ce que le Ciel a fait ?





## XXVI

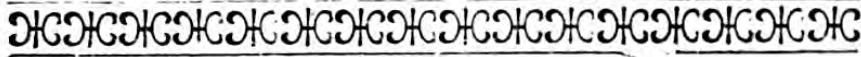
**T**E ressembler de bonheur ie voudrois,  
Chanson, qui fais au beau sein de Madame  
Iardin de lis, de roses et de bâme,  
Vn long seiour, où moy ie ne sçaurois.

Tout bellement de là ie glisserois  
Iusqu'au verger où la rose on entame,  
Et moderant les chaleurs de ma flame,  
Au gué d'amour mon feu ie plongerois.

Malgré le Chien qui dans le ciel aboye,  
Qui de Venus nous interdit la ioye,  
Ie ne lairrois de prendre mes ébats.

» Amour est Dieu : Qui trespasse en sa guerre  
» Ne doit-il pas autant de gloire acquerre  
» Que cil qui meurt pour le Dieu des combats ?





## XXVII

**J'**AIME bien mon Penser; luy seul me represente  
 Le beau front, les beaux yeux de ma belle ennemie,  
 Son maintien, sa parolle, et sa grace infinie,  
 Et me la fait reuoir bien qu'elle soit absente.

Non, ie ne l'aime point, c'est luy qui me tourmente :  
 C'est par luy que mon ame est de mon sein rauie,  
 C'est par lui que ie vis vne vie sans vie,  
 C'est par luy que ma peine est tousiours renaissante.

Puis quand ie pense aux traicts de ta douce beauté,  
 Ie suis d'vn désespoir plus en plus tourmenté,  
 Craignant que tu sois fiere autant que tu es belle.

Que ie suis miserable! est-il plus grand malheur  
 Que brulant d'amitié, se fondant de douleur,  
 Doubter s'on est aimé d'vne amour mutuelle?







## XXVIII

*Pour vn Anneau de Verre*

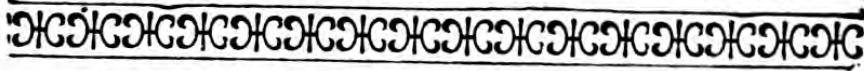
Si le traict qui mon cœur de sa pointure enferre,  
 N'eust point esté plus dur ny de plus ferme acier  
 Que l'anneau qui n'a peu durer longtemps entier,  
 Anneau comme ta foy seulement fait de verre.

Amour si longuement ne me feroit la guerre,  
 Et soudain ie romprois son iavelot meurdrier,  
 Son carquois et ses rets, pour suiure le sentier  
 Des heureux que l'Archer en sa prison n'enserre.

Je me plains a bon droit de ta foy trop legere  
 Qui n'est pas diamant, mais verre de fougere,  
 Que soufflant tu refais et recasses souuent.

Et moy ie suis le chien dont la ieunesse fole  
 Court au long des guerets l'Aloüete qui vole.  
 Et pensant la haper il ne tient que du vent.





## XXIX

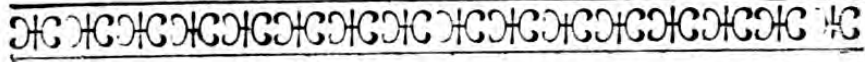
Pvis que de vos beaux yeux l'amoureuse clairté  
Va luire en autre part, il faut que ie lamente,  
Non tant pour le regret qui mon ame tourmente  
Que pour celle qui vit de vostre volonté.

Je voy desia son œil pensif et attristé,  
Craignant perdre l'obiet qui sur tous le contente,  
Le voy desia son dueil lorsque serez absente,  
Le voy la Tourterelle en sa viduité.

Le iour luy semblera quelque minuict obscure,  
Et le Printemps, l'Hyuer, horrible de froidure,  
Et ny fleur, ny couleur ne repaistra son œil,

O terre bien heureuse où va viure ma vie,  
(Dira-t-elle au partir) que ie te porte enuie  
Puisque pour t'éclairer tu m'ostes mon Soleil!





## XXX

*Autre leçon d'après un Ms. de la Bibl. Nat.*

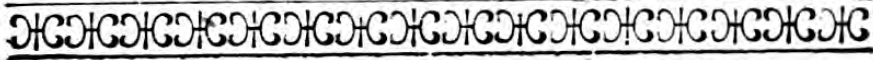
P VIS QUE de voz beaux yeulx l'amoureuse clairté  
 Va luire en aultre part, il faut que ie lamente,  
 Non tant pour mon regret (car tout mal me contente)  
 Qui me vient pour seruir vne telle beaulté

Que pour celle qui vist de vostre volonté  
 Qu'amour vint à vous d'vn'amitié constante,  
 Qui ne viura qu'en dueil lorsque serez absente,  
 Comme la tourterelle en sa viduité.

Le iour luy semblera vne minuict obscure,  
 Le printemps luy sera l'hyuer plein de froidure,  
 Et ne fleur ny couleur n'esiouira son œil.

O terre bien heureuse où va viure ma vie,  
 Dira-t-elle au partir que ie te porte envie,  
 Puisque pour t'éclairer tu m'ostes mon Soleil.





## XXXI

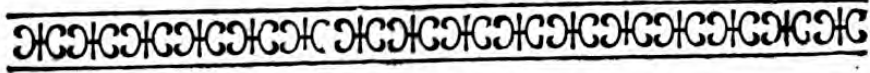
O bien-heureux Papier recueilli par la main  
 Qui de mon triste cœur tient la ferme racine :  
 Je voudroy comme toy toucher à sa poitrine,  
 Au milieu des beaux lis et des pommes du sein.

Je suis à ceste fois enuieux sur ton gain,  
 Mais puis que ton bonheur de moy prend origine,  
 Dy luy qu'alors viendra ma perte et ma ruine,  
 Quand affranchi d'amour on me trouuera sain.

Dy jui pour n'estre plus si dure et si estrange :  
 « A tromper vn aueugle il n'y a point louange,  
 » Qui pour guide te suit et ailleurs ne se fie.

Hélas! ie parle au vent, et deuenu tout fier  
 D'auoir vn tel honneur, tu ne daignes, Papier,  
 Escouter mes raisons combien que ie t'en prie.





## XXXII

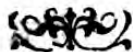
*Au vent Boree.*

**V**ENT qui tourmentes l'air de tempesteuse haleine,  
 Qui troubles le coulant de Loire sablonneux,  
 Appaise ie te pry ton orage venteux,  
 Afin que d'heureux cours Oriane il ameine.

Tu as senti les maux d'vne amoureuse peine,  
 Car tu fus autrefois d'Orythie amoureux :  
 Doncques à ton pareil courtois et bien-heureux  
 Permits que ma priere à ce coup ne soit vaine.

Ha ! ie voy bien que c'est : Amour te va mouuant,  
 Et poussé de fureur tu luy viens au deuant  
 Pour baiser son beau sein, sa bouche et son visage.

Certes ie suis ialoux que ie ne puis auoir  
 Pareille courtoisie et ce mesme auantage,  
 Plus doucement que toy ie ferois mon deuoir !





## XXXIII

*Au Songe.*

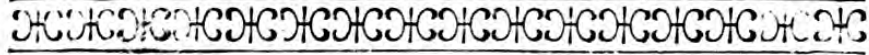
LES hommes et les Dieux, Fortune inexorable,  
 Et tous les elemens coniurent mon dommage :  
 Seulement, ô doux Songe, en ce fascheux passage,  
 Ie ne trouue que toy qui me sois pitoyable.

Tu me fais reuenir la figure agreable  
 Pour laquelle ie perds en vain le temps et l'âge,  
 En tel accoustrement telle forme et visage  
 Que ie voudrois la nuict tousiours estre durable.

Mais rare est ce bien faict, d'autant qu'Amour amer  
 Ne me laisse beaucoup la paupiere fermer,  
 A fin contre ses maux que ie ne me repare.

Songe, puis que souuent ie ne te puis auoir,  
 Au moins quand tu viendras, ie te pry ne vouloir  
 Rempporter si soudain le bien qui m'est si rare.





## XXXIV

*Comp. d'une Année.*

L'ANNEE et mon amour ont vn effect semblable,  
 Le Printemps qui deuoit chasser l'Hyuer grison,  
 En lieu de fleurs blanchist de negeuse toison,  
 Mon Printemps amoureux a esté miserable.

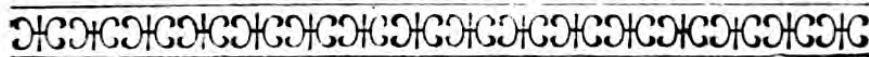
L'Esté dont la chaleur aux terres agréable  
 Meurist tout, n'a meuri la greneuse saison :  
 Et celle dont ie fais à luy comparaison  
 N'a fait meurir d'amour le fruit incomparable.

Ny pommes, ny raisins l'Automne n'a porté,  
 Mon Automne d'amour n'est que sterilité  
 Qui mon espoir abat comme l'autre la fueille.

L'Hyuer refroidist tout, et du tout refroidi  
 Ie ne veux que mon cœur soit chaud ny attiedy  
 Pour vne qui le veüt et veüt qu'on ne le vueille.







## XXXV

Voy ce beau mois plein de souefues odeurs,  
Où les forests, les plaines et les fleuves,  
Tertres et monts vestus de robes neuues,  
Parent leur sein d'vn million de fleurs!

Amour archer courant parmi les cœurs  
Deçà delà fait de soy mille preuues,  
Et restablist l'Estre des choses veuues,  
Semant par tout ses flammes et douceurs.

Tous animaux sauvages et priuez  
Ont de l'Amour les ébats éprouuez,  
En ce Printemps ami de la ieunesse.

Seuls nous perdons delices et plaisirs,  
Sans obéir aux amoureux desirs :  
Attendons-nous la debile vieillesse ?





## XXXVI

**D**E ce Printemps toutes les nouveautez  
Que Flore espond dessus la terre ensemble,  
Ne sont en rien, Maistresse, ce me semble,  
A comparer à tes ieunes beautez.

Quand ie regarde aux champs de tous costez,  
Le voy qu'en eux ta grace se r'assemble,  
Et rien n'y plaist, sinon ce qui ressemble  
En quelque part à tes diuinitez.

Viendra iamais cette blanche iournee  
Qui me sera sur toutes fortunee,  
Pour éprouer l'oracle Delphien ?

« Iuste est tres beau, Santé chose tres bonne :  
» Mais (disoit-il) des biens le plus doux bien  
» C'est obtenir ce qu'on affectionne. »





## XXXVII

**P**VIS QUE le Ciel me donne vn si bienheureux sort  
Que vous aimez le nœu qu'Amour a voulu faire :  
Puis que nos cœurs liez aiment à s'y complaire,  
Auisse quel plaisir double en moy son effort.

Pose bien deffier la Fortune et la Mort,  
Quand ie voy vostre anneau plein de mon caractere :  
Tel bien à mon esprit ne sera nécessaire,  
D'autant que vostre image oncques de lui ne sort,

Mais que vaut de vous paistre ainsi de la peinture ?  
C'est vn bien fantastique et vaine nourriture,  
Qui ne sert qu'au défaut du veritable trait.

C'est boire en lieu de l'eau l'ombre de la fontaine :  
Nourrissez vos desirs de pasture certaine,  
Ie puis mieux vous seruir que non pas un portrait.





## XXXVIII

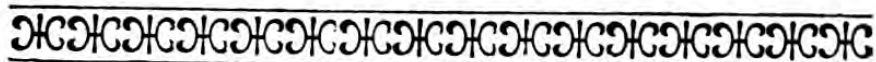
LORS QUE l'astre iumeau des deux freres d'Heleine  
 Apparoist sur la nef que tourmente le vent,  
 (L'abaissant aux Enfers puis au Ciel l'eleuant )  
 De l'horrible Aquilon s'aneantist l'haleine.

Ainsi belle Oriane, honneur de la Touraine,  
 Tes deux yeux ont chassé les tonnerres creuans,  
 L'air enflambé d'eclairs et de feux se suiuan.  
 Qui nous serroyent le cœur de frayeur et de peine,

Tu n'as pas seulement le tonnerre domté  
 De qui tout l'air noirci se sentoit agité,  
 Mais tu as tout ensemble au loin poussé l'orage

Qui (ton Soleil absent) nous pressoit d'vne nuict :  
 Où ton œil, feu saint Herme, excellemment reluit,  
 Le Ciel de toutes parts decouure vn beau visage.





## XXXIX

**L**A belle Aurore, honneur de l'Orient,  
Qui de son teint tout le monde redore,  
Pres de Tithon plus ne s'abuse encore,  
Car il ne vaut vn plaisir si riant.

De son Vieillard bien peu se souciant  
(Lors que d'amour le doux soin la deuore)  
Elle s'en va vers l'ami qui l'honore,  
En mille ieux sa ieunesse employant.

Vous qui semblez à l'Aurore vermeille,  
Puis qu'en beautez vous lui estes pareille,  
Faites comme elle : En lieu de son Vieillard,

Aux doux ébats de l'amour inutile,  
Elle, pour luy trop ieune et trop gentile,  
Sçait bien choisir un Cephale gaillard.





## XL

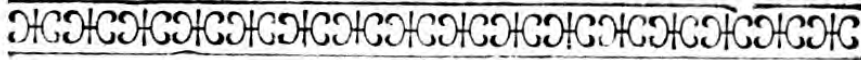
**I**E tenois en dançant la blanche main de celle  
Qui m'a donné en proye à l'amoureuse ardeur :  
La dance ne tenoit en toute sa rondeur  
Beauté qui ne cedast à sa clairté nouvelle.

Iamais felicité ie ne pense auoir telle  
Que i'eu pressant la main qui me pressoit le cœur.  
Auisse quel plaisir si souuent i'auois l'heur  
De presser le coral de sa leure iumelle.

O belle et tendre Main, hélas ! pardonne moy  
Si ie te serrois trop : i'allegeois mon é moy  
Pressant tes doigts polis d'une amiable estrainte.

Par signe ie monstrois que rien ne m'est si cher  
Que t'auoir, belle Main, si douillette à toucher,  
Et qu'ainsi tu retiens ma liberté contrainte.





## XLI

CES beaux cheueux qui me tiennent lié,  
Estoyent serrez d'un ret à claire voye,  
Et surmontoient du scofion la soye  
Tant leur fil blond est prime et delié.

Son sein d'œillets et de lys meslié  
Fut entrouuert quand d'un œil plein de joye  
Au fond du cœur un si doux feu m'enuoye,  
Qu'il m'a du tout à elle humilié.

Que ie senti d'amoureuse liesse!  
Ie ne sçauois, certes ie le confesse,  
Que c'est ecstase, et ce rauissement

Qui nous transporte égarez de courage :  
Lors ie l'appris, et si creu dauantage  
Qu'on peut mourir d'aise et contentement.







## XLII

*Reproche à la Main.*

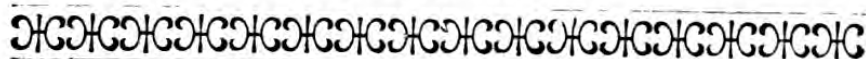
**H**A! malheureuse Main qui me rends malheureux :  
 Ha! trop folastre main, trop legere, trop pronte,  
 Qui fais, te hazardant, vn honneur de ma honte,  
 Pour perdre malgré moy le prix d'vn amoureux.

Ha Main ! ton naturel est tousiours desireux  
 De toucher à ce bien dont on fait plus de conte :  
 Et d'autant que la Main toute chose surmonte,  
 Tu pensois que ton sort deust estre bien-heureux.

Mais tu deuois vser d'vne honeste licence,  
 Car ton auancement mon amour desauance :  
 Acteon se perdit par son œil trop soudain :

Et par toy i'ay perdu la faueur de ma Dame,  
 Que i'aime plus que toy, que mes yeux, ny mon ame.  
 Ha que ie fusse heureux si i'eusse esté sans main !





## XLIII

*Response de la Main.*

Q uoy? m'oses-tu blasmer d'auoir bien commencé ?  
Le t'ay monstré comment il te faut entreprendre  
Pour en vain sans plaisir ton âge ne despendre :  
Ny ta dame ny toy ie n'ay point offensé.

Quand bien dans son esprit elle aura repensé  
Comme tu as voulu son esclau te rendre,  
En fin elle pourra plus gracieuse apprendre  
Que tu merites l'heur d'estre recompensé.

Et pource qu'elle poize en egalle ballance  
D'vn costé ton seruice, et d'autre mon offense,  
Elle verra combien ton deuoir lui est cher.

Mon offense n'est rien : l'œil cherche de nature  
Pour son obiet le iour, les couleurs, la peinture :  
L'oreille aime le son, et la main le toucher.





## XLIV

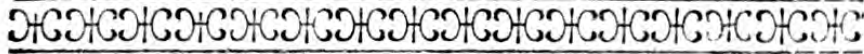
QUAND ie la voy si gentille et si belle,  
Si doucement les langues manier  
Du Lut aimable, et sa voix marier  
Au son mignard que dit la Chanterelle :

D'aise rauy tout le cœur me sautelle :  
Sa voix pourroit vn Vlysse lier  
Et luy feroit son Ithaque oublier,  
Voix de Sereine ou bien d'une immortelle.

Je pense voir Melpomene au milieu  
De ses huit sœurs, et du poëte Dieu,  
Qui tient le lut et sur les cordes chante

Du pere sien les diuines amours :  
Hommes et Dieux sa douce voix contente,  
Mesme à son chant Loire arreste son cours.





## XLV

PLEIN d'un penser vagabond et soudain  
 Qui me fait viure à part moy solitaire,  
 Triste, resueur, à mes amis contraire,  
 le conte en l'air mille discours en vain.

le vay cherchant vn obiet plus qu'humain :  
 Pour mon salut ie deurois m'en distraire,  
 Mais ie ne puis : car ma belle aduersaire  
 Par ses vertus me retire à son haim.

Alors ses yeux qui dissipent les nuës  
 Dardent en moy d'estincelles menuës,  
 Cent mille éclairs penetrans iusqu'au cœur :

Si le dehors ne remerque sa haine,  
 Ainsi voit-on la foudroyante ardeur  
 Gaster vn glaive et n'offenser la gaine.





## XLVI

*D'un Breuuage d'eau.*

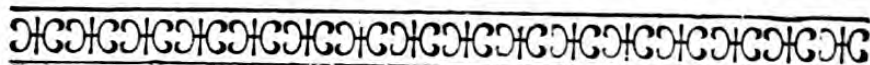
**I**E n'aime l'eau, breuuage trop humide ;  
Mais quand tu veux que i'en boive d'autant,  
Tu prens vn verre, et premiere y tastant  
Tu me le tends à fin que ie le vuide.

I'aimerois mieux cette liqueur qui guide  
Vers Apollon, mais le verre apportant  
Vn doux baiser qui me va confortant,  
Me fait aimer cet element liquide.

Tel Echançon refuser ie ne puis,  
Doux Echançon, charme de mes ennuis :  
Car le beau verre ainsi qu'vn bateau passe

Ce chaud baiser qu'il a receu de toy,  
Et de sa leure il le redonne à moy,  
Si que telle eau tout le Nectar efface.





XLVII

**I**E me retourne arriere à chaque pas  
D'vn corps lassé qu'à grand' peine ie porte.  
A fin de voir celle qui me transporte  
Quand ie m'absente en disant : Ai moy las!

Puis repensant au bien-heureux soulas  
Et aux flambeaux dont ie quitte l'escorte,  
Mon pié i'arreste ayant la face morte,  
Et tien fichez mes yeux pleurans en bas.

Après ie tremble, et m'ébahis à l'heure  
Comment la vie avec mon corps demeure,  
Veu que l'esprit en est loin séparé.

Amour dit lors : « Que cela ne t'estonne,  
» De viure ainsi tu puis estre assurez :  
» Tel priuilege à tous les miens ie donne.





## XLVIII

**O**N nous défend la parole et la voix  
 Pour delier l'amitié qui nous lie,  
 Et l'œil ialoux comme un Argus épie  
 Si du sourcil vn doux clin ie reçois.

En quelque part que i'aille où que tu sois,  
 Je vois tousiours nostre vieille ennemie  
 Qui suit tes pas, et ressemble à l'Enuie  
 Voulant forcer d'Amour les saintes loix.

Sotte rigueur! tant plus elle s'efforce  
 Forcer Amour, plus Amour se r'enforce :  
 Plus nous separe et tant plus nous conjoint.

Vieille maudite, et de sens depouruë,  
 Iette sur nous tant que voudras la veuë,  
 Iusqu'en nos cœurs ton œil ne verra point.







## XLIX

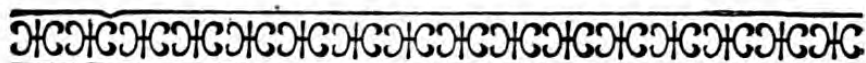
LE Soleil quatre fois à fini le voyage  
De ses douze maisons, nous ramenant les iours  
Et les quatre Saisons, compagnes de son cours,  
Depuis qu'à tes beautez i'ai rendu tout hommage.

Toutefois par le temps n'est changé mon courage,  
Et ie n'éprouue moins le pouuoir des amours  
Qu'alors que ie fu pris : car les tours et retours  
Du changement humain sont pour vn cœur volage.

Mais ce qui plus m'a fait constant en amitié  
C'est que tu m'as aimé non moins que ta moitié,  
Et qu'aussi de ta part tu n'as esté muable.

Quand la cause ne change on ne change l'effet :  
Et pour faire en amour l'assemblement parfait  
Il faut de mesme poix vne amitié semblable.





## L

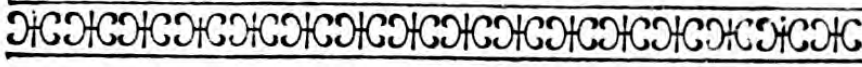
IE laisseray le noir qui est vn témoignage  
LA tous par le dehors de l'inuincible dueil  
Que ie souffre en mon sein, depuis que le cercueil  
Enferme auarement mon plus riche heritage.

Mais ie ne puis laisser l'ennuy de mon dommage,  
Ma Nauire est rompue atteinte d'vn escueil,  
Puis que sous le sepulchre est caché ce bel œil  
Qui d'amour mutuelle enflamboit mon courage.

O iour, ô heure, ô mois sur tous infortuné,  
Où d'éternelle nuict se veit enuironné  
L'astre de ces beaux yeux escortes de ma vie !

Vous me serez tousiours merquez d'vn crayon noir  
An, mois, iour et moment, où contre mon vouloir  
La Parque ma richesse et ma ioye a rauie.





## L I

A MOUR se lamentoit, et sa meré éploree  
Dechirant ses cheueux ses plaintes redoubloit,  
Quand la perfection que ma Dame assembloit  
S'enuola dans le Ciel pour y estre adoree.

La Beauté gemissoit, et d'aspect égaree  
D'un tenebreux manteau sa face receloit :  
Des trois Graces la voix par iniure appelloit  
La Mort cruelle aueugle, à mal faire asseuree.

L'Honneur et la Vertu crioient de tout costé :  
Nostre Soleil esteint nous sommes sans clairté,  
La terre maintenant de lumiere est deserte.

Alors Nature mesme ausant son malheur,  
Ententue aux effets de si iuste douleur,  
Quitta le soin du monde en témoin de sa perte.





*Amours*  
*d'Eurymedon et de Calliree (1)*

---

LII

*D'un Miroir.*

**P**OUR connoître les traits de vostre grand' beauté,  
Ne croyez au miroir : de son crystal la glace  
Ne peut représenter combien peut vostre face,  
Si bien au vif que moy par ses fleches domté.

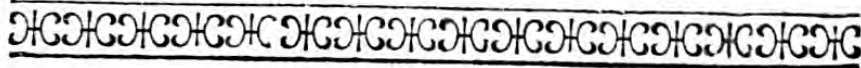
Mirez-vous sur mes ans qui auoyent résisté  
Si long temps à l'Amour, méprisant son audace :  
Dessus toutes beautez vous emportez la grace  
Autant que par mon feu tout autre est surmonté.

Tant plus vn Chesne est dur et ferme de racine,  
Tant plus le vent épais qui d'haleine mutine  
L'éclate, rompt, abat, declare son pouuoir.

Et tant plus vne ville est d'assaut imprenable,  
Le Guerrier qui la prend tant plus est redoutable,  
« Des forces et valeurs l'effect est le miroir. »

---

(1) Eurymedon est le Roy Charles IX et Callirée M<sup>lle</sup> Marguerite d'Acquaviva.



LIII

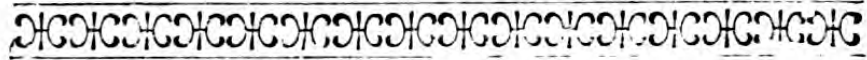
JE puis tout et ne puis aller voir ma Maistresse,  
Maistresse de mon cœur qui me laisse et la suit  
Pour viure aupres du sien, soit de iour, soit de nuit,  
Renforçant mes desirs et le soin qui me presse.

Que ne puis-je imiter la force changeresse  
Du puissant Iupiter qui tant de formes prit  
Quand à cacher ses faits Cupidon lui apprit ?  
Que ne sçay-je les arts de Circe enchanteresse ?

Je me transformerois si bien, que tous les iours  
Je paistrois mon desir du fruit de mes amours  
Sans que l'œil enuieux espiast ma présence.

Mes seruiteurs ont l'heur que je ne puis auoir,  
Je voudrois à leur bien eschanger mon pouuoir :  
Ainsy de trop pouuoir ie n'ay point de puissance.





LIV

**T**v me fais souvenir d'un diligent Courrier  
Qui haste son chemin, s'il arriue qu'il voye  
Vn Tronq ou vne Croix au milieu de sa voye  
Pensant estre soudain au bout de son sentier.

Son pié comme son cœur se fait prompt et léger :  
Apperceuant tel signe il est porté de ioye :  
Mais apres il se fasche, auisant qu'il fouruoye  
Et qu'il est loin du lieu où il deuoit loger.

Ainsi quand au premier Amour me fit poursuiure  
Le signe des beautez où ie desirois viure,  
Mon desir esperoit d'y attaindre au besoin :

Ores en ramassant les restes de ma vie  
Ie cognoy que mon heur n'estoit que fantaisie,  
Et que loin i'estois pres, où bien pres ie suis loin.





## *Amovrs d'Artemis.*

---

LV

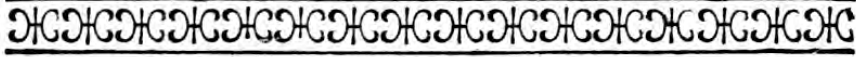
QUELLE beauté nouvelle à mes yeux se prése  
Que iusques à ce iour le malheur m'a caché'  
Amour tu n'as encore Apollon empesché  
A chanter vn suiet qui si fort le contente.

Je pensois par la France en beautez excellente  
Auoir diligemment le plus beau recherché,  
Quand depuis que mon œil aux vostres i'attaché  
Tout autre souuenir de mon esprit s'absente.

Ores lisant mes vers, honteux ie me repens  
Qu'à loüer vos vertus ie n'ay passé le temps,  
Pour voir de vos honneurs mes Cartes estofees

Et ie dis à l'Amour' : Or' soyons glorieux,  
Tu pendras à ton arc de nouveau cent trofees,  
Et Cygne ie seray sur tous ingenieux.





## LVI

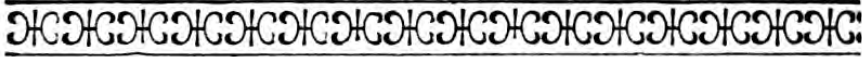
**I**'AY cent fois désiré, de sainte ardeur épris,  
D'enrichir vn bel Hymne, vne Ode, vne Elegie,  
Du thresor de beautez qu'à mesure infinie  
Le Ciel respand sur vous pour emporter le pris :

Mais la honte craintiue a mon desir repris  
Pour n'en pouuoir escrire vne moindre partie,  
Quand (oultre la beauté qui soudain est rauie)  
Ie pense à vostre Esprit, le plus beau des Esprits.

Ainsi ie suis contraint d'imiter ce Timante  
Qui voyant la douleur si grieue et si cuisante  
D'Agamemnon marri de sa fille immolée,

Et ne pouuant la peindre en tableau de couleur,  
Tint de ce Roy dolent la figure voilée,  
Et peignit sans la peindre vne extreme douleur.





## LVII

**H**A! que de temps en vain despendit la Nature  
A former le portrait d'une si grand'beauté,  
Puisqu'un gentil esprit ne s'est point enfanté  
Digne d'eterniser si digne créature :

Toute chose naissante vn long âge ne dure  
Contre la faulx du Temps au tranchant indomté,  
Et contre sa fureur bouclier n'est présenté,  
Qui pare mieux ses coups qu'une viue écriture.

Que ne sont au desir semblables les esprits ?  
Par moy si beau labeur se verroit entrepris,  
Et ie pourrois au blanc de vostre gloire atteindre :

Si bien qu'un autre nom iamais ne fust vanté  
Qui ne portast enuie à vostre honneur chanté,  
Et nul autre Poëte à moy n'oseroit ioindre.





## LXVIII

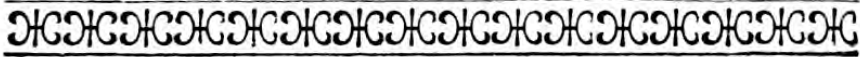
**I**E sors d'une mer trouble en vn serain riuage,  
Mon esprit se verra du tout dessauuagé,  
Depuis qu'un neuf Amour a fait que i'ay changé  
Avec los éternel vn éternel dommage.

O genereux Penseurs nichez en mon courage,  
Allez où maintenant mon cœur est engagé,  
Vers celle qui le rend de toutes estrangé,  
Et l'oste d'auec moy pour le prendre en hostage.

Rapportez vn à vn tout ce qu'elle a de beau,  
De saint, de précieux, de celeste, et nouveau,  
Pour en bastir vne œuvre excellente et hard e.

Auprès de l'Orient de sa neuue clairté  
Je veux apprendre icy d'un vers inusité  
A fuir l'Occident de nostre courte vie.





## LIX

O n dit qu'Amour par les yeux finement  
Coule en nos cœurs et glisse dans nos veines  
Qu'il brule et rend de poison toutes pleines ;  
Mais sa vertu nous combat autrement.

Il ne se fait par les yeux seulement  
Tyran des cœurs et des raisons humaines :  
Mais comme on dit des trompeuses seraines,  
Il prend l'oreille et puis l'entendement.

De vos vertus l'Idée et la merueille  
Premièrement vint toucher mon oreille,  
Le sens commun soudain en fut épris :

Depuis i'ay dit, voyant vostre mérite,  
En quel discours sçauroit estre compris  
Ce qui n'a point de terme et de limite?





## LX

*Comp. de Teree.*

**A** PRÈS que mille traits tirez de tes beautez  
 Ont souillé dans mon sang leurs peintures dorees,  
 Afin que tes rigueurs fussent demesurees  
 Et que muet ie fusse à tant de cruautez;

En ma langue tes dards se sont ensanglantez  
 Imitant la fureur des superbes Terees,  
 Et tout d'un mesme coup leurs pointes acerees  
 M'ont le cœur et l'espoir et la voix emportez.

Mais comme Philomele en sa toile tissuë  
 Decourrit à sa sœur la cruauté receuë,  
 Sa fortune, son dueil, sa prison, son malheur.

Sur la toile des Sœurs d'une encre perdurable  
 Je peindray ta rigueur et mon sort miserable :  
 Quel esprit, quel aduis ne trouue la douleur ?





## LXI

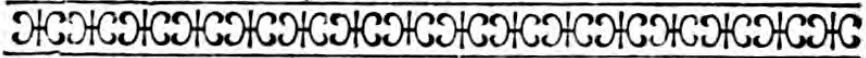
Si la nauire Argon reluist dedans les cieux,  
 Montee au rang des feux hors des ondes liquides  
 Pour auoir sillonné les campagnes humides,  
 Hardie transportant les hommes demi-Dieux :

Si l'oyseau qui rait Ganimede aux beaux yeux  
 A passé les sept Ronds des planetes lucides,  
 Et flamboye là haut au clos des Hesperides  
 Pour merque de son cœur noble et audacieux :

J'espere aussi reluire en la voûte diuine  
 Auec l'Aigle celeste, auec Argon marine  
 Si prix egal à soy mon desir peut auoir.

Car ie tente vne mer de cent beautez nouuelles,  
 Puis vn Ciel, où l'amour emplist et fait mouuoir  
 ( Ce que ie tien de luy) mes voiles et mes œles.





## LXII

*D'un homicide.*

Si ie porte en mon cœur vne playe incurable,  
S Vos yeux ont fait le coup, et vostre belle main  
Enfonce plus auant tousiours dedans mon sein  
Le trait de vos beautez qui m'est si redoutable.

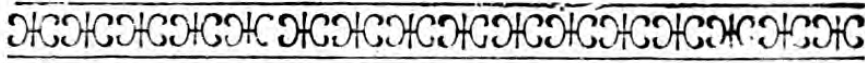
Vous estes la meurdriere, hélas, inexorable!  
Si tost que ie vous voy le cœur me bat soudain :  
Tout mon sang se r'amasse en tel endroit mal sain,  
Et bouillant veut iaillir encontre le coupable.

Bien que mort et muet ie ne m'aille plaignant,  
Ie vous puis accuser par l'ulcere saignant  
Qui lorsqu'en approchez decele vostre offense.

Ainsi quand le meurdrier vient approcher d'un corps  
Que son fer a tué, le sang iaillit dehors,  
Et les esprits esmeus demandent la vengeance.







## LXIII

*Comparaison du Phenix.*

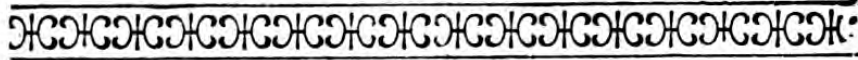
COMME le seul Phenix au terme de son âge  
Amasse les rameaux du bois mieux odorant  
Ez forest de Sabeë, afin qu'en se mourant  
Pour le moins d'un beau feu se brule son plumage.

Ainsi ie fais amas, voyant vostre visage,  
De cent douces beautez que mon cœur va tirant :  
Puis i'en allume vn feu doucement martyrant  
Qui me donne la vie en mon propre dommage.

La flamme du Phenix vient du flambeau des cieux,  
Et la mienne s'embrase au soleil de vos yeux,  
Où je commets larcin comme fit Promethee :

Aussi i'en suis puni d'un mal continuel ;  
Car Amour qui se change en vn Vautour cruel  
Me dechire tousiours d'une main indomtee.





## LX

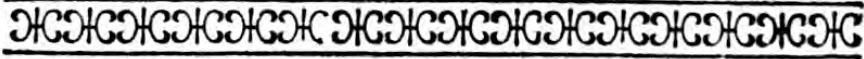
**S**<sup>i</sup> c'est aimer auoir tousiours en l'ame  
 Le souuenir d'vne seule Deesse :  
 Si c'est aimer se pallir de tristesse,  
 Mourir absent des beautez de sa Dame.

Si c'est aimer ne viure qu'en la flame,  
 Si c'est aimer adorer ce qui blesse,  
 Si c'est aimer ne repenser sans cesse  
 Qu'à reuoir l'œil qui ma poitrine entame.

Si c'est aimer pour aimer se haïr,  
 Et tout plaisir se déplaisant fuïr,  
 Chagrin farouche, ennemi de la vie :

Loin d'vn seul bien s'estimer malheureux,  
 Ayant sans plus l'ame en ce bien rauie :  
 Si c'est aimer, que ie suis amoureux !





## LXV

*Cupidon desarmé.*

AMOUR bandoit son arc comme un croissant voûté  
 A Quand il veit ma Deesse : aussi tost qu'il l'eut veuë  
 Il s'estonna vaincu : sa raison fut perduë :  
 Et luy qui domte tout par elle fut domté.

Ioyeuse elle connut l'effort de sa beauté,  
 Et ietta dessus luy, tant qu'il fuist, sa veuë :  
 Plus léger que le vent qui dissipe la nuë  
 Il fut, euanoüy, de son vol emporté.

D'auanture en fuyant tomba sa trousse pleine :  
 Telle despouille fit ma Nympe plus hautaine  
 Comme ayant triomphé d'un tel Dieu combattu.

Voyla d'où elle fait vne cruelle guerre  
 Aux hommes et aux Dieux : Amour cependant erre  
 Solitaire et honteux d'armes tout deuestu.





## LXVI

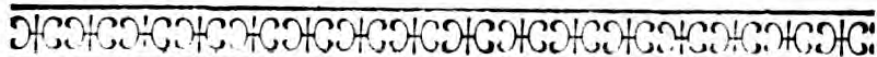
**S**<sup>i</sup> l'amant est diuin beaucoup plus que l'aimé,  
D'autant qu'il est rai d'une fureur diuine  
Qu'amour, excellent Dieu, luy souffle en sa poitrine,  
Que ne recherchez-vous vn bien tant renommé ?

Haussez-vous avec moy, d'un desir allumé,  
Iusqu'au Ciel bien-heureux dont il prend origine :  
Si vous suiuez mon cœur, où vostre œil l'achemine,  
Nous trouuerons l'estat aux Dieux accoustumé.

Le grand Dieu souuerain les amans autorise,  
Et chef des amoureux de ce beau nom se prise,  
Ne commandant qu'aimer, et ne voulant qu'aimer.

Son amour vehement toute essence fait croistre,  
Et c'est ce qui le fait pour grand Dieu reconnoistre,  
Faites-vous comme luy pour Deesse estimer.





## LXVII

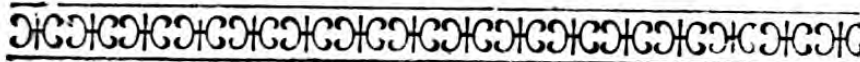
**L**E desire chanter les louanges de celle  
 Qui par ses doux regards et ris délicieux  
 Egale mon bonheur à celui des hauts Dieux,  
 Tant elle a, ce me semble, vne grace immortelle.

Mais ie crain que ma voix debile ne soit telle  
 Qu'il faut pour éleuer suiet si precieux,  
 Et que taschant la mettre en la voûte des Cieux  
 Ie n'abaisse l'honneur de sa beauté si belle.

Que feray-ie ? Il vaut mieux tenter si le bonheur  
 Voudra faire égalier mon vers à son honneur :  
 « Le cœur ne doit manquer en louable entreprise.

« Puis l'instinct naturel nous fait croire aisément  
 « Cela que nous voulons et pensons ardemment,  
 « Et fortune tousiours aux hardis fauorise.





## LXVIII

*De la fleur du Soucy.*

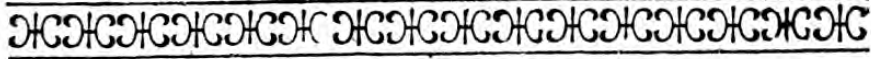
**C**VEILLEZ, pillez la jaunissante fleur  
Qui du Soleil autrefois fut amie,  
Que trop d'amour et trop de jalousie  
Ont fait changer en si iaune couleur !

Du nez sans plus vous en sentez l'odeur,  
Et ie la sens avec la fantaisie  
Si que ma face estant toute iaunie  
Montre combien i'ay de soucis au cœur !

Le soucy double avecque sa racine  
Prend accroissance au fond de ma poitrine,  
Qu'Amour luy mesme a planté de sa main !

Pleust aux bons Dieux qu'il eust enracinee  
En vostre cœur la douleur safranee  
Aussi auant que ie l'ay dans mon sein !





## LXIX

*De l'Amitié.*

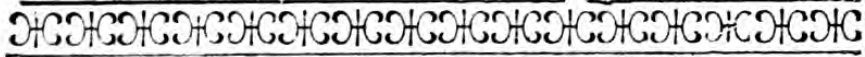
NOSTRE souuerain bien, nostre felicité,  
C'est l'heur d'une amitié qui ne soit ordinaire,  
Il n'est point d'element plus qu'elle necessaire,  
Le Soleil n'est si doux aux moissons de l'Esté.

Je l'estime d'autant qu'en la necessité,  
Au milieu du naufrage où Fortune est contraire,  
Elle fait preuue à tous de cela qu'on doit faire,  
Et combat pour l'ami contre l'aduersité :

Ainsi les feux iumeaux paroissent au nauire,  
Quand l'orage cruel luy monstre plus son ire :  
Car le geste d'un Dieu c'est aider en tourment.

On n'auoit d'amitié parauant connoissance  
Qu'en songe, qu'en Idée, et par nom seulement,  
Sinon depuis qu'en vous elle a pris son essence.





## LXX

**P**LEIN d'un Desir qui vagabond me presse  
Me déuoyant de tout autre penser,  
Ie suy le bien que ie deurois laisser  
Vne sauuage et mauuaise Deesse.

Ce faux Desir en nul temps ne me laisse,  
Il me dérobe, et ne le puis forcer  
Qu'estant le maistre il ne vienne chasser  
Tous mes esprits apres ce qui me blesse.

Il me contraint de me fuir moy mesme  
Pour suiure en vain la Nymphé que trop i'aime,  
Que nous suiions comme la nuë en l'air.

On peut en songe ainsi l'Idole prendre  
Qui deceuant les mains ne veut attendre  
D'un qui la suit et la pense accoller.







## LXXI

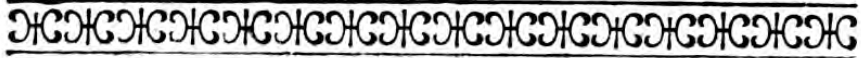
**I**E sens, fiere Artemis, vne double chaleur :  
 L'vne tient le dehors, l'autre au dedans me brule,  
 Et me fait endurer vn pareil chaud qu'Hercule  
 Quand brulant il brula sa venimeuse ardeur.

Elle m'ard les poulmons, les veines, et le cœur,  
 Esparse en tous endroits : l'exterieure est nulle  
 Quand au Tropiq d'Hiuer le Soleil se recule :  
 L'autre en toute saison me detient en langueur.

Tu es plus (mon Soleil) que n'est celuy du monde :  
 Quand il plonge en la mer sa longue tresse blonde  
 Les hostes de la terre il n'échaufe qu'vn peu.

Mais combien que ie sois loin des rais de ta face  
 Tousiours leur viue ardeur en moy passe et repasse,  
 Et ie suis pres et loin vn deluge de feu.





## LXXII

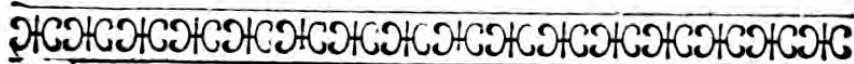
O beaux cheueux, liens de ma franchise,  
 Qui meritez d'accroistre dans les Cieux  
 De sept flambeaux les astres radieux,  
 Mieux que le chef qu'Egypte fauorise.

O gorge, albastre, où sa blancheur a prise  
 Le Lys royal, non du laict precieux  
 Qui alaitta le Dieu Mars furieux  
 Où mainte perle a sa beauté conquise !

O belle bouche, en qui tout l'Orient  
 A mis ses dons, prodigue, y mariant  
 Les Diamans aux Rubis que i'adore :

O beaux propos qui naissez au dedans  
 Et bref, Deesse aux yeux des regardans  
 Iunon, Pallas, Venus, Dione, Aurore!





## LXXIII

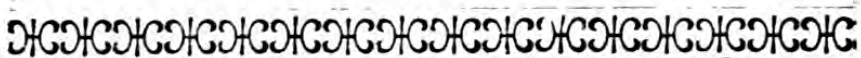
**L**E cruel Vent qui mon vaisseau repousse  
Sont vos Dédains opposez au deuant,  
Et mes soupirs encontre eux s'eleuant  
Font mille esclairs de tonnante secousse.

La Mer Amour, qui triste s'en courrouce,  
Et l'arc d'Iris en pluyes se creuant  
Ce sont mes yeux qui vont tousiours pleuant :  
Scylle et Charibde est ta cruauté douce.

Ainsi ie fais vne comparaison  
Des deux vaisseaux où ie suis en prison  
Mais l'vn auprès voit la riue de Loire,

L'autre amoureux de secours déuestu,  
De tous costez des tempestes batu,  
Ne voit le port, et n'espere victoire.





## LXXIV

*Des Cheveux.*

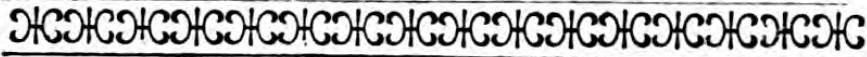
**C**es cheveux crespelés, doux liens de mon ame  
Que j'aime d'autant plus que mon plus grand malheur  
Vient de trop regarder le blond de leur couleur,  
Desnoüez me cachoyent le beau sein de Madame :

Lors mon cœur s'enuola dans cette blonde trame,  
Sautant comme l'oyseau, sous l'ombreuse verdure,  
De branche en branche saute au gré de son ardeur,  
Et maintenant en vain vers moy ie le reclame.

Deux mains incontinent outre mesure belles  
Reserrèrent les flots de leurs blondes cautelles,  
Et serrèrent dedans mon cœur enuelopé.

Ie criay, mais mon sang qui se gela de crainte  
Feit estoufer ma voix sous l'estomac contrainte,  
Tandis il fut lié et n'en est eschappé.





## LXXV

*A vn Rossignol.*

**D**oux Rossignol qui viens tous les ans dans ces bois  
 Afin de lamenter sous l'espaisse ramee,  
 Je reconnois en toy ta plainte accoutumee  
 Et les accents mignards de ta gentile voix.

Mais tel que l'an passé, hélas, tu ne me vois !  
 La diuine beauté, la vertu renommee  
 D'vne qui ne sçauroit assez estre estimee,  
 A ma voile ont changé le doux vent que i'avois.

Tu auras desormais qui ioindra nuict et iour  
 A tes accords plaintifs ses complaints d'amour :  
 En lieu que i'estois libre, ores depuis que i'aime

Tu me verras esclau apprester à mon cœur  
 Des soucis pour viande, et de l'œil mon vainqueur  
 Me faire vn esperon et vn frain à moy mesme.





## LXXVI

*De la Vertu.*

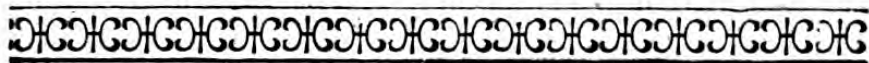
**A**v dire des anciens maintenant i'ay creance  
Qui bien philosophans curieux de sçavoir,  
Amoureux de vertu firent tant leur deuoir  
Que leur diuin esprit en eut la connoissance.

Ils disoient que Vertu d'immortelle substance  
Ne se peut d'œil humain iamais appercevoir :  
Mais que si prenant corps elle se laissoit voir,  
Nous brulerions d'amour voyants son excellence.

Depuis qu'elle a pris corps dedans vostre beauté  
Je connois maintenant qu'ils ont dict verité  
Des ardans aiguillons dont elle pique l'ame.

Vous estes la Vertu, ie la dois admirer,  
Me bruler de son zele, ardemment l'adorer :  
Qui d'aimer la Vertu m'oseroit donner blâme ?





## LXXVII

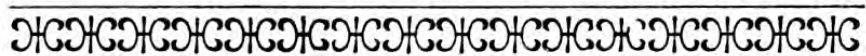
LANSAC, pere d'honneur, de vertu, de bonté,  
Combien qu'en mille faicts paroisse ta belle ame,  
Elle se montre aussi quand tu ne donnes blasme  
A celuy que l'Amour priue de liberté.

Amour dedans tes vers quelquefois est chanté  
Comme Dieu qui les cœurs d'un beau desir entame,  
Et rien qu'à la vertu ses amoureux n'enflame :  
Pource les Thespiens festoyent sa déité.

Vne riche maison est bien plus honorable  
Et bien plus belle à voir, quand vn feu perdurable  
Reluist dans le foyer tres saint et sacré lieu.

Aussi l'homme sentant la chaleur amoureuse,  
Plus qu'un autre diuin ha l'ame plus heureuse :  
Qui ne seroit heureux accompagné d'un Dieu ?





LXXVIII

**M**ILLE flots amoureux incessamment roulans  
En mon esprit troublé, noyent mon premier aise,  
Et faut que ces torrens dans leurs riues i'appaïse  
Qui serrez de contrainte en sont plus violans!

Le murmure des flots leurs cours ammoncelans  
Sur les champs rauagez, ne bruit de telle noise  
Que ce Chaos bouillant qui dans moy ne s'accoïse,  
Traïnant mille pensers l'vn sur l'autre coulans.

Et comme par les champs le débordé rauage  
Gaste des Laboueurs l'esperance et l'ouurage,  
Arrachant aux sillons la racine des blez;

Ainsi la cruauté, la beauté, l'arrogance,  
Ayans tous leurs efforts contre moy redoublez  
Déracinent en moy de l'amour l'esperance.







*Sonnets dy dveil de Cleophon* (1)

LXXIX

**I**E sçay bien que les fleurs n'ont toujours mesme honneur  
Ie sçay que le printems en tous les mois ne dure,  
Ie sçay que des forests s'effueille la verdure,  
Et que tousiours aussi n'est morte leur verdure.

Ie sçay bien que la Lune estant rouge en couleur  
N'ha tousiours vn tel teint, et pronte de nature,  
Qu'elle ne luist tousiours d'vne mesme figure,  
Mais ie sçais que tousiours pareille est ma douleur.

Ie sçay bien que tousiours ie loge pour mon hoste  
Vn regret des amis que l'infortune m'oste,  
Et que de mon penser ils sont tousiours suiuis.

Ie sçay que vainement on gesne sa pensée  
D'autant qu'elle est beaucoup des destins deuancée,  
Mais bien aimer ne peut retenir tel advis.

---

(1) Ecrits pour Henry III pleurant la mort de ses mignons.



## LXXX

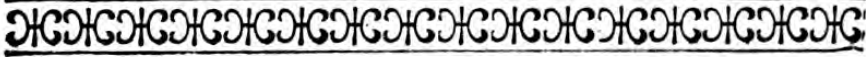
**L**as! vn sommeil de fer accable pour iamais  
 Cailus et Maugeron et Saint-Maigrin souz terre,  
 Que bonté, que beauté, que vaillance de guerre  
 Regrettent à l'enuy pour la guerre et la paix.

Le desir de qui plus mon ame ie repais  
 (Combien que tel desir en moy face un tonnere)  
 C'est de les desirer, et du lieu qui les serre  
 Deterrer pour le moins leurs beaux noms et leurs faits.

La mediocrité, le moyen, ni la honte  
 Ne peuvent commander que ie n'en face conte,  
 Croyant ne pouuoir pas les soupirer assez.

Que mediocrement les hommes on regrette  
 Qui mediocrement ont la grace parfaite :  
 Les extremes regrets sont pour ces trespassez.





## LXXXI

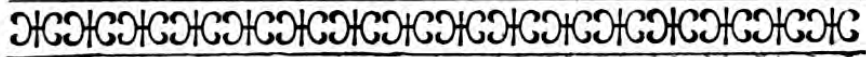
**C**OMME les fleuves sont à leur source petits,  
Puis en gagnant chemin d'une longue estendue  
Plus larges et plus grands paroissent à la vue  
Augmentez de ruisseaux et de fleuves vnis.

Ainsi depuis le iour que vos corps furent mis  
Au rang des non-viuans en saison trop induë,  
Les regrets que i'ay faits (telle perte auenuë)  
Sont si bien augmentez qu'ils semblent infinis.

Le nombre toutefois en fut lors si extremes,  
Que ie n'eusse plus fait en me perdant moy-mesme,  
Pource que vous perdant tousiours perdu seray.

Donq celuy qui croira que les sources luisantes  
Des fleuves argentins sont à iamais courantes,  
Croye que pour iamais ie vous regretteray.





## LXXXII

QUE maudit soit l'objet qui vous troubla le cœur,  
Que maudit soit le iour qui vous mit en querelle :  
Maudit soit le moment que Lachesis cruelle  
Voulut de vos beaux ans estaindre la splendeur.

Maudite soit l'espée à qui vint ce malheur  
De se tremper au sang d'une ieunesse telle :  
Maudit le forgeron qui en fit l'alemelle  
D'une main sacrilege et pronte à la fureur.

Maudit soit tout cela qui pourroit estre cause  
Que vous ayant perduz iamais ie ne repose.  
Maudite soit encor la constellation

(Si pouuoir ha sur nous des astres l'influence)  
Qui ioignit vostre mort presque à vostre naissance,  
Maudit soit qui se rit de mon affection.





## LXXXIII

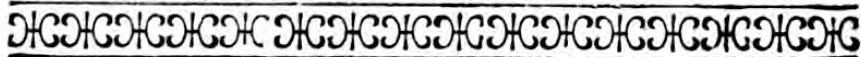
**A**LORS que le Soleil fait éclipse à la terre  
(Le globe de la Lune estant mis entre-deux)  
La terre se lamente, et d'un front tenebreux  
Monstre qu'une frayeur toute en soy la resserre.

Quand aussy le flambeau qui durant la nuict erre  
Et qui passe en un mois tous les signes des Cieux,  
Sent eclipse, il paroist chagrin et soucieux,  
Et la terre le fasche en luy faisant la guerre.

Quand les bois et les champs perdent leur ornement  
Ils ont la face triste, et tout egalement  
Se voile de tristesse où il perd sa lumiere.

Donq ie pleure à bon droit, ie lamente et me plains,  
Voyant les beaux soleils de la ieunesse estains,  
Qui s'eclipsant à moy m'enferment en la bierre.





## LXXXIV

VISITANT l'autre iour vos tombes honorables  
 V l'aurais que l'amour les parfumoit d'encens  
 Et que d'une autre part, en gracieux accens,  
 Les Kharites chantoient des chansons pitoyables (1).

Amour de son carquois et fleches redoutables  
 Y dressoit vn grand feu, signal aux regardans  
 Que toute sa puissance enclose là dedans  
 N'esperoit plus de faire aucuns faicts memorables.

Les petits ieux mignards, les gentils amoureaux,  
 Les beautez luy aydoient autour de voz tombeaux  
 A gemir vostre perte à nulle autre seconde.

Alors ie m'escriay, voyant ce diuin dueil :  
 Tu es le plus heureux des cercueils, ô Cercueil!  
 Embrassant le plus rare et precieus du monde.

---

(1) Les *Kharites* : les Grâces.





## LXXXV

**L**E ieune Maugeron voyant Cailus s'armer  
 Pour se mettre au hazard de venger sa querelle,  
 Ne voulut endurer (cœur d'amitié fidelle)  
 Que sans luy le combat vint à se consommer.

Beau comme vn que Venus sur tous voudroit aimer,  
 Vaillant comme sont ceux que vrais Mars on apelle,  
 Amy tel que l'antique et la saison nouvelle  
 N'en pourroit vn plus grand ny semblable nommer.

Or tuant au combat la personne ennemie,  
 Il estaingnit aussi le tizon de sa vie,  
 Et la Parque se mit en ses beaux cheueux d'or ;

Mais auant il ietta cette braue parolle :  
 Mourir pour mon amy tant et tant me consolle,  
 Que si ce n'estoit fait, ie le voudrois encor.





## LXXXVI

QUAND le fils de Nestor vit choir en sa poitrine  
Le glaive de celui que l'Aurore enfanta :  
Quand Patrocle sentit le fer qui le donta  
Dessous la main d'Hector plein de force diuine :

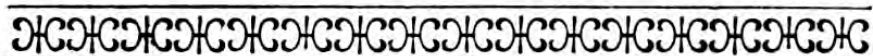
Tous deux souillez de sang en leur face iuoirine  
Eurent Achille alors qui fort les regretta,  
Mais ie vous ay gemy plus que ne lamenta  
Ce Prince qu'eut pour fils la deesse marine.

Il coupa ses cheueux au dueil de ses amis  
Que ses vœux à son fleuve avoient desia promis,  
Et i'ai coupé les miens dessus vos funerailles ;

Mais ce debuoir est peu, car si de ce bas lieu  
On ozoit s'en aller sans le congé de Dieu,  
Mon espée eust plongé dans mes propres entrailles.







## LXXXVII

**L**es cendres de Memnon prirent forme d'oyseaux,  
La fille de Tantale en pierre fut changée,  
Et ie desire voir ma figure rangée  
En tout ce qui pourroit servir à vos tombeaux.

Ie voudrois que mes yeux deuinsent les flambeaux  
Par qui fust à iamais vostre tombe esclairée,  
Et que mes os changez en pierre elabourée  
Peussent représenter vos corps polis et beaux.

Ie voudrois que ma langue en voix fust conuertie,  
Qui rendist en tous lieux vostre gloire infinie,  
Et que mon reste fust vn Printemps ieune et doux.

Qui près de vos tombeaux portast mille fleurettes  
Inscrites de voz noms et peintures parfaittes,  
Afin que tout de moy ne fust rien que de vous.





## *Sonnets divers.*

LXXXVIII

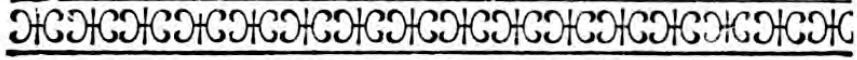
**D**EVANT que l'on deualle vn nauire en la mer,  
Et deuant qu'un bateau descende en la riuère,  
On ne sçait s'ils sont bons pour prendre leur carrière,  
Sans craindre à leurs costez les vagues escumer.

Deuant qu'aucuns vaisseaux se puissent estimer  
Parfaits, bien agencez, et de bonne matière,  
Soit qu'ils soient faits de terre ou d'une masse entière,  
Il faut quelque liqueur au dedans enfermer.

Or comme on ne sçait point si leur nature est ferme  
Deuant que dedans eux quelque liqueur s'enferme,  
Les vaisseaux par cela se connoissans entiers,

Aussi vous ne pouuez deuant qu'en faire espreuue  
Sçauoir si la constance en mon ame se treuue :  
Celle qui aime bien se fie volontiers.





LXXXIX

*De la Puniton diuine.*

A FIN que les meschans sentent plus griefuement  
Et plus au vif les traits qu'un changement aporte,  
Affligez d'un regret qui poingne en toute sorte,  
Dieu par fois ha coustume en user tellement.

Il retarde l'effet du iuste chatiment,  
Et d'une impunité leur semble faire escorte,  
Leur ottroye fortune et plus grande et plus forte,  
Et des plus grands bonheurs leur donne sentiment.

Sont-ilz haut esleuez, soudain il les atterre,  
Il punist leurs mesfaits, leur estomac enferre  
Plus viuement nauré par la mutation.

Tousiours enfin la peine, encore qu'elle cloche,  
(Courent tant qu'ils voudront) près des meschans aproche,  
Et rarement omet une puniton.





## XC

*D'un Baiser.*

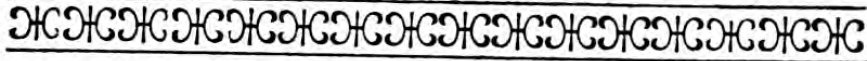
**I**L aduint une fois qu'Amour auoit laissé  
La mere de beauté que sa mere on apelle,  
Lors Venus en cherchant ce fils eslongné d'elle  
Crioit qu'on se gardast d'en estre carressé.

Elle crioit partout qu'on estoit offensé  
Par infinis attrais dont vse sa cautelle,  
Mais l'un des principaux que racontait la belle  
C'estoit que ses baisers mille cœurs ont blessé.

Fuyez tous ses baisers, ce disoit Cytherée,  
Ses baisers rendent l'ame ardente et alterée,  
Ilz sont pleins de venin, ilz sont pleins de poison.

Par toy ie le connois, ô Nympe sans pareille !  
Depuis que i'ai baisé ta leure si vermeille,  
Ie brule, ie suis feu, i'ai perdu ma raison.





## XCI

*Que rien ne se perd.*

**R**IEN ne se perd au monde, et ce qui diminuë  
 En quelque'endroit du monde ailleurs en gagne autant.  
 Si la mer quelquefois vn païs va gastant,  
 Elle laisse autre part autant de terre nuë.

S'il se descouure aussi quelque terre inconnuë  
 A quelque voyageur sur la mer frequentant,  
 Il ne faut pas douter que la mer s'escartant  
 N'en cache autant ailleurs, l'ostant à nostre vuë.

Quand aussi quelque bien ou plaisir se depart  
 Et s'escare de nous, il se trouue autre part,  
 Ou nous en recourons ailleurs vn tout de mesme.

Vous voyant i'ay connu que mon dire est certain,  
 Car en vous i'ay trouué plus de grace et de gain  
 Qu'en tout ce qui iamais me fut vn bien extremesme.





## XCII

*Que personne n'est libre.*

N<sup>VL</sup>, quiconque soit-il, ne vit en liberté.  
Nul au monde n'est libre, et quelque seruitude  
Presse tous les humains de chaisne douce ou rude,  
Selon qu'est le suiet de leur captiuité.

L'vn est serf de l'argent dont il est surmonté,  
L'autre suit la fortune aveq soin et estude,  
L'vn s'esclae aux Seigneurs payans d'ingratitude,  
L'autre se fait captif de toute volupté.

L'vn ha l'ambition qui le tient en seruage,  
L'autre sert à vn peuple et ingrat et volage,  
Les loix d'austre costé nous empeschent d'vser

Des mœurs et des façons qui souuent peuuent plaire :  
Chacun ha son lien, mais beaucoup on peut faire  
Quand au plus doux seruage on se peut exposer.





## XCIII

*Du feu cheualier du Bonnet.*

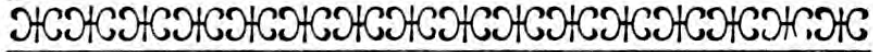
**L**E Nocher qui longtemps dessus les flots venteux  
 Sur la mer ha souffert maint different orage,  
 Est aise quand il voit la terre et le riuage,  
 Eschapé des hazards et des vents perilleux.

Il apelle, il saluë, aueq vn cœur joyeux  
 Le port bien assureé : puis loing de tout naufrage  
 Il passe doucement auprès de son mesnage  
 Le reste de ses ans desia foibles et vieux.

Ainsi après auoir dedans la mer mondaine  
 Passé mille périls en differente peine,  
 Bonnet se resiouit à l'heure de sa mort;

Pour ne deuoir plus rien à quelqu'vn des celestes,  
 Il se mit volontiers souz les ombres funestes  
 Et le trespas certain luy sembla comme vn port.





## XCIV

*Du gris. — Au Roy.*

**S**I vous aimez le gris, vous aimez patience  
 Conioincte aux bonnes mœurs et à l'humilité,  
 Au traual esperant, à la fidelité,  
 Qui mettent soubz le pied toute folle arrogance.

Les saintz religieux qui preschent l'abstinence  
 Vestent d'vn habit gris leur simple austerité :  
 Mille pierres d'eslite en parent leur beauté,  
 Mille fleurs sur les champs en parent leur substance.

Les cendres, demeurant de tous feux consommez,  
 Sont grises, et aussi mille corps estimez  
 D'animaux endurens patiemment la pcine.

L'aimant ami du fer s'habille tout de gris :  
 En la terre et au ciel il est d'excellent prix,  
 Doncques si vous l'aimez ce n'est vne amour vaine.







## XCV

*Du Noir.*

**L**A modeste Venus la honteuse et la sage  
 Estoit par les anciens toute peinte de noir,  
 Et pour veuage, dueil, loyauté faire voir  
 La tourtre aussi fut faite aveq vn noir plumage (1).

La sommeilleuze nuit qui noz peines soulage,  
 Qui donne bon conseil, se fait noire aparoir;  
 Les mysteres sont noirs, profonds à concevoir,  
 Noire est la vérité cachée en vn nuage.

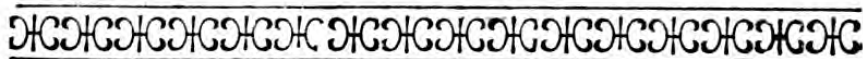
Mille corps et non corps d'vn excellent effet  
 Ont ce teint, et sans luy nul portrait n'est bien fait :  
 Chacune autre couleur l'vne en l'autre se change.

Luy seul est sans changer, signe de fermeté,  
 De regret, de sagesse : aussi je l'ay chanté  
 Pour vne qui sur toute en merite louange.

---

(1) Tourtre : *Tourterelle.*





## XCVI

*Du bleu et de l'orangé. — A ma lumiere.*

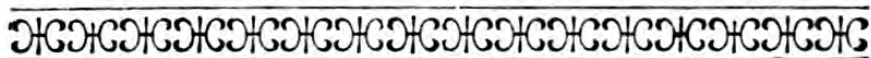
LE leue à tous momens dedans le Ciel mes yeux,  
LA tous momens aussi de vous j'ay souuenance,  
Voyant que voz couleurs, belles par excellence,  
Seruent d'habillement et parement aux Cieux.

Vn beau manteau de bleu luizant et precieux,  
Plein d'infinis rayons d'orangée aparence,  
Quatre mois sans nuage a vestu leur essence,  
Tant le Ciel de vous plaire aparoist curieux!

Nephele son amante et déesse des nuës,  
Ialouze que par luy voz beautez soient connuës,  
S'opposant quelquefois l'empesche de vous voir,

Mais soudain il la chasse afin qu'il vous admire :  
Donq honneste et diuin soit loué mon deuoir  
Aspirant aux beautez où le Ciel mesme aspire.





## XCVII

*Du jaune doré.*

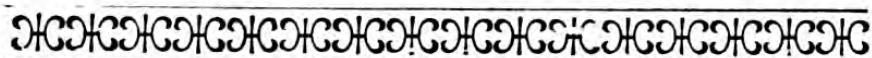
**L**as! qu'est-ce que diroient tant de chozes dorées,  
Et la belle Judith, et l'or tant désiré,  
Si j'oublois l'honneur du beau jaune doré,  
Veu que mille beautez par luy sont adorées.

Les images ne sont que bien peu reuerées,  
Si leur habillement ne s'en voit honoré :  
Tous les fruits ont de luy leur dessus peinturé  
Quand de maturité leurs peaux sont colorées.

Les astres enleuans des beautez tout l'honneur  
Ne sont tant estimez que pour cette couleur;  
Cerès n'aime ses champs s'ilz n'ont telle teinture.

Il enrichit la terre et les cieux d'ornement,  
Il signifie aussi le doux contentement :  
O Dieul contente-moy d'effet et de peinture.





## XCVIII

*A M. Yves le Tartier  
doyen de S. Estienne de Troyes.  
— En quoy consiste la Vertu.*

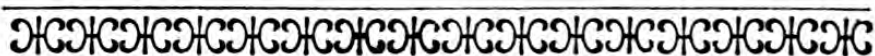
**I**L ne faut traïerser les gouffres inhumains  
Du long, large Océan, ni de son Amphitrite  
D'vn bout à l'autre bout qui la terre limite  
Pour trouuer la vertu déesse à tous humains.

En la bouche consiste et au cœur et aux mains  
D'atteindre à son honneur : quand le cœur ne medite  
Rien que l'honesteté qui louange merite,  
Et quand d'honestes mots tous nos discours sont pleins.

Quand noz deux mains aussi n'exercent nulle chose  
Sinon ce qu'en auant la vertu nous propose :  
Voilà comme le vice est captif enchainé.

Donq si penser, si dire, et faire chose honeste  
Du laurier des vertus nous couronne la teste,  
Qui mieux que vous merite en estre couronné?





## XCIX

*Pour une Peinture. — A Mlle Janne du Plessis.*

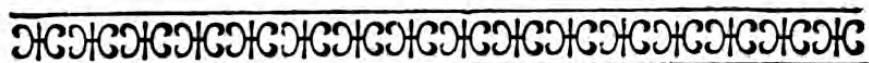
COMME le peintre Apelle, en tous endroits vanté,  
 Ne passoit aucun iour sans tirer vne ligne  
 De l'art où il estoit par dessus tout insigne,  
 Pour quelque empeschement qui luy fust présenté.

Ainsi le Ciel heureux vzant de sa bonté  
 Ne cesse tous les iours de montrer quelque signe  
 De l'amour qu'il vous porte, en vous rendant plus digne,  
 Et faizant chaque iour croistre vostre beauté.

Pourtant il vous faudroit vn Miquel-Ange encore  
 Excellent au parfait qui la peinture honore  
 Qui ne peust retirer sa main de son tableau.

Si le Ciel fauorable augmente d'heure en heure  
 Voz beautez où la grace avec l'amour demeure,  
 Faut-il pas tous les iours vous peindre de nouveau.





## C

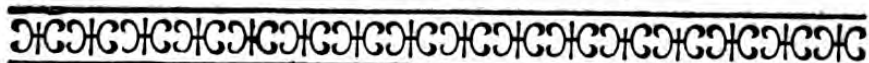
**V**N amour qui s'estaint au fleuve d'oubliance  
Et ne passe au delà du riuage oublieux  
Ne se peut dire amour, mais il s'appelle mieux  
Vn faux semblant de luy soutenu d'aparance.

Les colombes tousiours cherchent leur demeure  
Où l'édifice est blanc, puis soudain qu'il est vieux  
(La blancheur disparuë) ilz cherchent autres lieux,  
Mais je n'estime point vne telle inconstance.

Il ressemble au lierre : il aime constamment  
L'arbre son bien-aimé, sans faire changement,  
Et comme s'il viuoit, en son trespas l'embrasse.

Voyez-vous pas ce tronç sec et desraciné  
Qui des bras du lierre est tousiours enchainé?  
Mon amour sur la mort a gagné telle place.





## CI

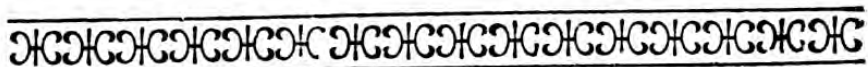
**I**E veux mal au printems, ie veux mal à l'esté  
De ce qu'ilz sont si beaux et jouissent à l'aize  
De celle qui me tient en glaçon et en braize :  
Ie voudrois que l'hyuer leurs honneurs eust gasté.

Ilz paroissent plus beaux que iamais n'ont esté  
Afin que leur saison dauantage luy plaize.  
Ha ! faux competeurs de volonté mauuaize,  
Ne tenez plus aux champs ce que m'auuez osté.

Laissez la retourner afin que ie la voye,  
Si vous ne desirez que dessus vous i'enuoye  
Mille imprécations pour vous faire perir.

Sa veuë à la parfin ne vous peut estre vtile  
Si ie meurs absent d'elle au seiour d'vne ville,  
Sa presence a pouuoir de vous faire mourir.





## CII

**L**es habitans de Crete et les peuples de Thrace  
Marquoient de pierre noire vn iour infortuné,  
Et les iours qui auoient vn bonheur amené  
Estoient marquez du teint qui la noirceur efface.

Si d'une pierre noire en differente place  
J'auois marqué les maux qui m'ont enuironné,  
Depuis qu'à bien aimer les Cieux m'ont destiné,  
O que les cailloux blancs tiendroient bien peu d'espace.

J'ay esté fortuné, j'ay esté malheureux,  
Selon que m'a permis le sort aduenteux  
Et comme Iupiter dispense nostre vie.

Mais entre les beaux iours qui m'ont porté bonheur  
Celuy-ci dessus tous emportera l'honneur  
Si l'heur est le plus grand dont on a plus d'enuie.







## CIII

*A Mlle Helene de Surgères.*

**I**'IMAGINOIS, Helene, en ce lieu solitaire,  
Au milieu des vallons, des ruisseaux et des bois,  
Donner quelque relache aux plaintes de ma voix,  
Et faire reposer mon trouail ordinaire.

Mais Ronsard adorant ta vertu non vulgaire  
L'a tant mise en auant parmy tous les endrois  
Qu'on ne vante qu'Helene, et là ie reconnois  
Que tout est desireux de te pouuoir complaire.

Les fontaines, les pins ne portent que ton nom,  
Et moy qui ne te hay, ioyeux de ton renom,  
Ie rallume en ces feux mon amoureuse cendre.

Ruisseaux, monts et forests entendent mes amours,  
Se plaizent d'y respondre, et ie ne chante aux sourds,  
Mais celle qui les doibt ne les veut pas entendre.





*Pièces diverses.*

CIV

*Pour vn festin*

*Jaict aux Tuilleries aux ambassadeurs polonais (1).*

—

LA NYMPHE ANGEVINE

**M**ONARQUE invincible, Charle,  
Ne tourne à témérité  
Si devant ta Royauté  
Seule des Nymphes je parle.

Je veux chantant de ton Frere  
Que m'as donné pour seigneur,  
Montrer ma ioyeuse ardeur  
Au succez de son affaire.

Le Pere du Ciel me donne  
Tousiours des Princes guerriers,

---

(1) Cette pièce ne se trouve que dans l'édition de 1575.

Qui gagnent par les Lauriers  
Mainte royale couronne.

Passerois-je sans le dire  
Mon heur fatal et diuin,  
Voyant mon Duc angeuin  
Roy du Polonois Empire?

Je reconnois (fortunée)  
En mon valeureux Henry,  
Que mon fils est fauory  
D'éternelle destinée.

Vn Loys de mesme race,  
Mon seigneur, sang de Valois,  
Au millieu des Polonois  
Choisit une mesme place.

L'isle au triple promontoire  
Sicile, tombeau de ceux  
Qui eschelerent les Cieux  
Sçait la splendeur de ma gloire.

Les campagnes Idumées  
Et la sainte region,  
Mainte fiere nation  
Sont de mes palmes semées.

Et nostre Henry n'est moindre  
En rien à ses deuanciers :  
Ses faicts qui marchent premiers  
Peuent leurs gloires éteindre.

Aussi le nom de ses gestes  
Ne l'a moins qu'eux auancé  
Et par là sera poussé  
Dessus les voûtes célestes.

Comme des fins de l'Asie  
La Romaine maiesté  
Receut le sceptre apporté  
De mainte cité choisie;

Ainsi la maison feconde  
De France, florist d'enfans,  
Qui genereux triomphans  
Commandent par tout le monde.

Royne, mere plantureuse  
De tant de Princes tous Roys,  
Ains la mere des François  
Vy quatre fois bien-heureuse.

Priant du Ciel l'influence,  
Qui a voulu couronner

Ton fils Heny, fortuné  
Sa valeur et sa puissance.

Et comme dès son ieune âge  
Il a vaincu les dangers  
Au milieu des estrangers  
Il prospere dauantage.

Heureux aux peuples estranges  
Non moins qu'aux François, afin  
Que de cet œuure la fin  
Porte en tous lieux ses louanges.

Car la vertu qui l'incite,  
Ses victoires, ses hauts faits,  
Sont dignes qu'à tout iamais  
L'heur ensuyue son merite.





CV

VN ADIEV

**G**VIDE mes pas, amoureuse Maistresse,  
Auec Amour, or que plein de tristesse  
Bien loing de toy ie m'absente d'ici,  
Rompu de dueil, de peine et de souci :  
Ie sens desia s'aneantir ma force,  
Et que de moy ne reste que l'escorce,  
Laisant ici ma pensée et mon cœur  
Restez en l'œil qui en fut le vainqueur :  
Estre ie pense en vne fosse noire  
Depuis qu'il faut que ie quitte mon Loire,  
Et deuant moy campe vne obscure nuict,  
Sortant du iour qui tout seul me reluit.

P'auray du corps mon ame separee,  
Ie sens desia qu'elle n'est aseuree,  
Et qu'à l'adieu de ce triste depart  
Elle s'en va loger en autre part,

Viuant sans plus lorsqu'en tes yeux, madame,  
 Elle se paist et nourrist de sa flame.  
 Sans ame, ô Dieu pourray-je respirer !  
 Vist-on iamais l'homme vif demeurer  
 Sans auoir l'ame au corps, le corps mouuante ?  
 O chers amans, pleins d'amitié constante  
 Regardez-moy ! vous verrez l'amoureux  
 Estre viuant en plaisirs langoureux,  
 Mesme sans ame, et sans cœur et sans vie,  
 Qui ont tousiours ma maistresse suiuite :  
 Tel privilege ha l'amoureux transi,  
 Viure en l'aimee, et ne viure qu'ainsi.

Coutaux vineux adieu, plaines herbeuses,  
 Course de Loire aux riues sablonneuses,  
 Adieu, maison de nos amours témoin,  
 Tousiours mon nom fay bruire en quelque coin,  
 Afin qu'on aye en si facheuse absence  
 Vne heure au iour de moy la souenance,  
 Qui me sera bien suffisant payment  
 De mon gentil et gracieux tourment.  
 Adieu, plaisirs, amoureuses blandices,  
 Adieu mon bien, mes plus chères delices,  
 Adieu mon cœur, mon sang, mon souuenir :  
 Las ! que pourray-ie, estant loing, deuenir ?  
 Loin de tes yeux qui mon âme sustentent,  
 Et seuls tousiours seulement me contentent

Soit qu'en la mer se plonge le Soleil,  
Soit qu'il en sorte, il trouuera mon œil  
Ne priser rien sa clarté coustumiere  
Pour ne voir point ta celeste lumiere :  
Car ie ne veux viure au monde, si non  
Que pour louer les graces de ton nom.

Doncques, adieu, prez, monts, taillis et plaines,  
Et vous chemins coupables de mes peines,  
Que tant de fois i'ay frayé sous mes pas,  
Allant au lieu cause de mon trespas.  
Adieu, maistresse, et tousiours te souuienne  
De souhaiter que bientost ie reuienne.

*FIN DU TOME PREMIER*





ŒUVRES POÉTIQUES

DE

AMADIS JAMYN

\*\*

---

*Paris — Alcan-Lévy, imp. breveté, 61, rue de Lafayette*

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

# AMADIS JAMYN

*Avec sa Vie*

PAR GUILLAUME COLLETET

d'après le manuscrit incendié au Louvre

*et une Introduction*

PAR CHARLES BRUNET

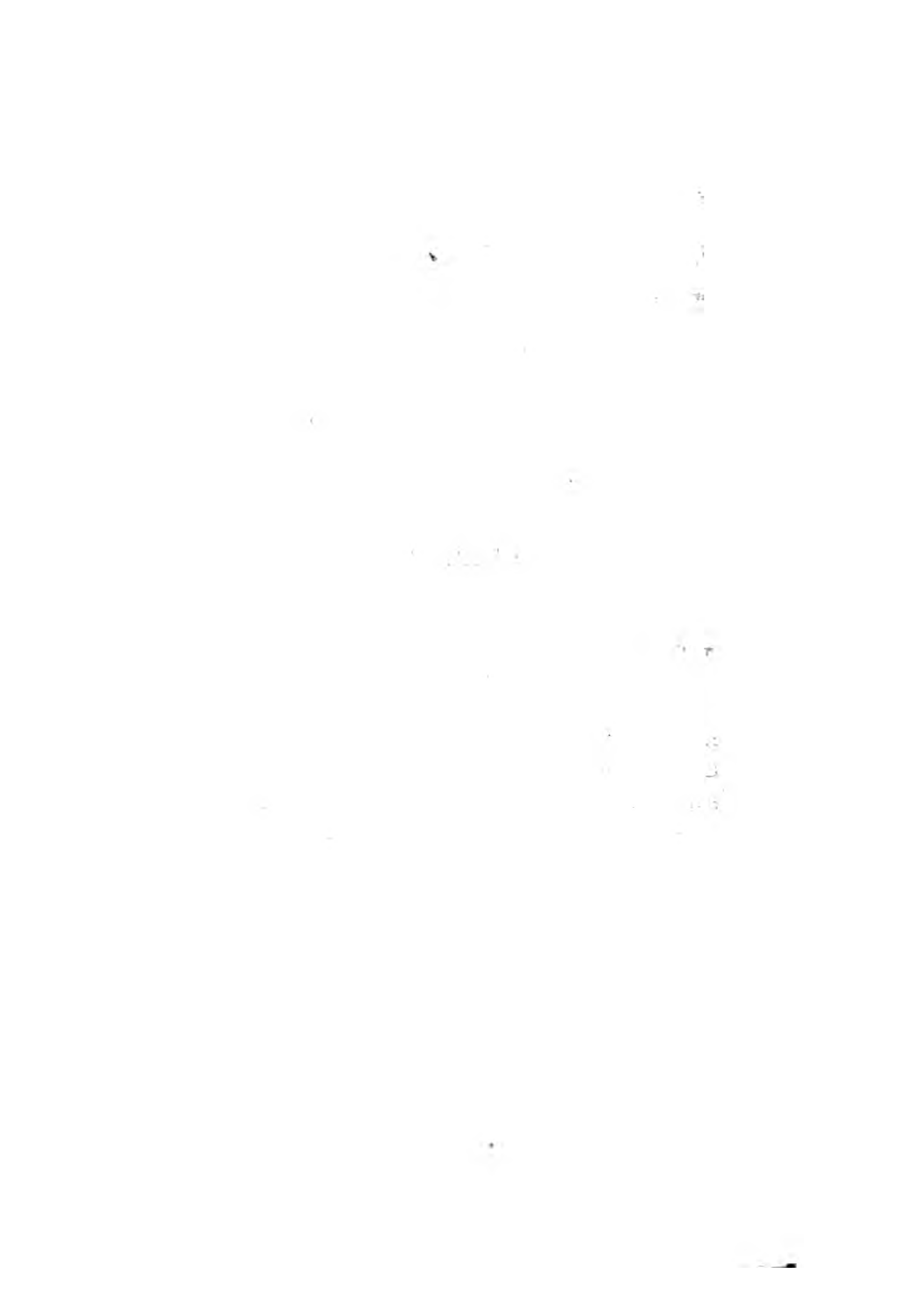


PARIS

LÉON WILLEM, ÉDITEUR

2, RUE DES POITEVINS, 2

—  
1878





CVI

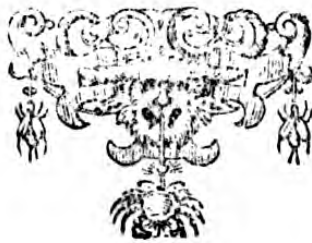
ELEGIE

**L** e Soleil en naissant fait resiouir le monde,  
Et de ses rais luisans touche la terre et l'onde :  
Malheureux est celuy qui ne voit le Soleil,  
Et qui n'œillade point son rayon nompareil :  
C'est vn Dieu tousiours beau, pere de la ieunesse,  
Par qui tout l'Vniuers s'affranchist de vieillesse.  
Aussi vous retenant des beutez la beauté,  
L'honneur et la vertu, douce de cruauté,  
L'homme seroit mal-né, priué d'intelligence,  
S'il n'estoit seruiteur d'vne telle excellence,  
Et s'il ne regardoit le beau iour de vos yeux  
Qui pourroyent faire honte à ce flambeaux des cieux.

Je ne me vante heureux, bien que les Destinees

M'ayent par leur faueur mille graces donnees :  
 Mais ie me vante heureux, seulement pour auoir  
 Cette grace du Ciel que ie vous puisse voir,  
 Vous qui estes l'honneur des Dames de nostre âge,  
 De qui l'œil Paphien subiugue mon courage :  
 Œil diuin qui pourroit les batailles domter,  
 Pour qui de son palais descendroit Iupiter  
 Se muant et cachant en cent metamorphoses  
 A fin de posseder la merueille des choses :  
 Et c'est pourquoy ie dy dessus tous fortuné  
 Pour estre de vos ans le iour où ie fus né.

Admirant vos vertus et beautez de ieunesse,  
 Je ne chante que vous à toute heure sans cesse  
 Sans iamais me saouler : Ainsi le Rossignol  
 Parmy les bois fueillus d'amourettes tout fol  
 Caresse son amante en la fraische nuitee,  
 Decoupant sa chanson d'vne voix écoutée :  
 « On ne se peut tenir de plaindre son souci,  
 « Je ne me puis lasser de vous chanter aussi.





CVII

POVR MONSIEVR LE DVC D'ALENÇON (1)

**C**OMME vne belle et claire estoile,  
Quand la nuict couure de son voile  
Le beau iour dans les eaux couché,  
Sort du sein de la mer profonde,  
Monstrant sa belle tresse blonde  
Et son front longuement caché.

Puis au Ciel veillant retournee  
Reluist de rayons couronnee,  
L'obscur allumant de ses yeux :  
Si qu'entre les feux des Planettes  
Qui des eaux sortent les plus nettes  
Embellist la voûte des cieux.

---

(1) François de Valois, duc de Touraine, puis d'Alençon et d'Anjou, quatrième fils de Henri II, le seul qui n'ait pas régné. — Né en 1554, mort en 1584.

Ainsi ce ieune Duc qui porte  
Ses rayons en la mesme sorte  
Qu'vne Planete de bon-heur,  
Respandant ses flammes plus claires,  
Reluist au milieu de ses Freres,  
Faisant paroistre son honneur.

En vertus croisse sa ieunesse,  
Son cœur soit armé de proësse,  
Tousiours plein d'vn braue souhait,  
En suyuant les pas de sa race,  
Méprise toute chose basse,  
Ayant le Ciel pour son suiet.







## CVIII

### CANTIQUE DE LA VICTOIRE DE MONTCONTOVR (1)

**S**vs, peuples, sus, chantez le seigneur Dieu,  
Dont la vertu, dont la gloire suprême  
Comme vn grand feu reluit en chaque lieu :  
Et qui porté dans le ciel par soy mesme  
Anime seul et gouerne ce Tout,  
N'ayant en soy commencement ny bout.

**Sus, sus, François, celebrons son nonneur :**  
C'est ce grand Dieu qui nous orne de gloire,  
Qui des assauts, des armes est seigneur,

---

(1) Rempportée par Henri III, alors duc d'Anjou, le 3 octobre 1569.

Qui des combats ordonne la victoire  
A qui lui plaist : car elle est en ses mains,  
Non en la force ou nombre des humains.

France, l'honneur de toutes nations,  
Qui es assise en campagnes fertiles,  
En champs heureux sur toutes regions,  
Qui t'orgueillis de tant de fortes villes :  
Leue après Dieu iusqu'aux voûtes des cieux  
Charles ton Roy plus grand que ses ayeux.

Dieu qui le Sceptre en son pouuoir a mis,  
Par le Demon du duc d'Aniou son frere  
L'a fait vainqueur de ses fiers ennemis,  
Monstres egaux à l'horrible Chimere  
Qui vomissoit de sa gueule le feu,  
Feu que ce Prince a esteint peu à peu.

Fils de Henry, ô Henry duc d'Aniou,  
Le fer au poing tu as mis sous le jou  
Tes ennemis escumans de menace,  
Tout éhontez d'une rebelle audace :  
Ainsi seras Bellerophon trenchant  
L'orgueil enflé du rebelle mechant.

Le Monstre fier ses griffes auançoit  
Dessus la France, et ia l'engloutissoit

Sans le secours de ta proÛesse actiue.  
Assez connoist la rivièere de Diue,  
Assez connoist le champ de Montcontour  
Quand le bonheur fit en France retour.

Comme s'enfuit la legere vapeur  
D'une fumée à replis ondoyante,  
En l'air liquide : ainsi sous la terreur,  
Duc belliqueux, de ta main foudroyante  
Fuyoient tremblants de tous costez espars  
Les ennemis tuez de toutes parts :

Tremblans menu comme l'on voit trembler  
La feuille palle en la cyme d'un Tremble.  
C'est Dieu qui veut ta puissance doubler,  
Qui des mutins la force desassemble,  
Frappe leurs yeux et les rend estonnez  
Afin qu'au glaive fils soyent tous moissonnez.

Ils ont mordu, bien que fiers et grondans,  
Rouges de sang, la terre de leurs dents,  
Et sont tombez plus menu que la gresle  
L'vn dessus l'autre abatus pesle-mesle :  
Les vns à dos renversez estendus,  
Les vns à ventre en leur long expandus.

Je les ay veu la campagne couvrir  
Qu'on veit de loin dessous leurs corps blanchir ,  
Comme de nuict quand la neige enfarine  
A gros flocons les bords de la marine,  
Ou les sommets des arbreuses foraists  
Tombant sans ordre en monceaux bien espais.

Quand le deluge eut retiré ses eaux,  
Ainsi gisoient dessus la terre ouuerte  
Maints hommes nus esendus par monceaux :  
Voila comment aux despens de leur perte  
Ton braue Nom par magnanimité  
S'est emparé d'une immortalité.

En l'age prime, où tu es florissant,  
N'ayant encor le menton blondissant  
D'un poil doré, le Monarque Alexandre  
Renuersa Thebe, et Thesé s'anima  
Pour son païs à sa franchise rendre  
Et le Cretois Minotaure assomma.

Mais plus diuins apparoissent tes faicts  
D'auoir du tout ces fiers Titans deffaicts  
Qui remuoient mille bras, mille testes,  
En morions tousiours au combat prestes :  
Gent conjurée à rompre et renuerser  
Les fleurs de Lys que tu sçais redresser.

Ils ont esté trois fois ia foudroyez  
D'un foudre aigu, sifflant, noir de fumée,  
Et ton bras fort les a tous poudroyez  
Comme vne poudre en vn rien consommée,  
Que le tortis d'vn tourbillon de vent  
Loin du regard emmy l'air va mouuant.

Sur tous humains aussi tu apparois  
( Comme un haut Pin sur le petit bocage )  
Illustre sang, noble race des Rois.  
On reconnoist au reluisant visage  
Qui éblouist avec rayons dorez,  
Du clair soleil les enfans honorez.

Mais, ô grand Duc, bien que ton chef orné  
Soit triomphant de Lauriers couronné,  
Bien que ta gloire emplisse tout le monde,  
N'en sois pourtant, Prince, plus glorieux,  
Ains tout l'honneur se donne au Dieu des Dieux,  
Et soit à toi la louange seconde.





CIX

ÉPIGRAMME

**D**EDANS ce Chiffre est le nom de Henry  
Au vostre vni d'une amoureuse sorte ;  
Mais vostre cœur par vne amitié forte  
De tant de laqs enlace vn tel mari  
Auprès de soy, que mesme la Mort blême  
Ne peut domter cet amour si extrême.





CX

POVR LE TEMPLE DE GLOIRE

**S**i les anciens n'ont basti pour la Gloire  
Vn temple saint comme pour la Victoire  
Ou pour Vertu : c'est qu'ils n'auoyent trouué  
Deuant ce Roy par armes éprouué  
Vn qui fust digne estre au milieu du temple.  
Il veut seruir à tous les Roys d'exemple  
Que l'on achete vn rang entre les Dieux  
(Comme il a fait) par actes glorieux.  
Charles d'autant ses deuanciers surpasse  
Qu'vn haut rocher vne coline basse,  
Et qu'vn grand Orme vn petit arbrisseau.  
Aigle des Roys, comme de tout oyseau  
L'Aigle est le Roy volant outre la nuë  
Par vne trace aux autres inconnuë.

Ce temple heureux est seulement basti  
 Pour le beau sang des demi-Dieux sorti,  
 Qui ont regi (gardez par la prudence)  
 D'un iuste fer l'Empire de la France,  
 Qui valeureux ou en guerre ou en paix  
 Ont iusqu'au Ciel enuoyé leurs beaux faicts.  
 » Sur le portail est assise la Peine :  
 » Par là fut Dieu l'indomté fils d'Alcmene.  
 » Toutes vertus y plantent leur sejour,  
 » La Pieté, la Iustice et l'Amour,  
 » Tous les beaux Arts et les Sciences belles,  
 » Le blond Phebus et les Sœurs immortelles.  
 » Car on ne peut immortel deuenir  
 » Ny brauement au Temple paruenir  
 » Si la raison et l'ame n'est garnie  
 » De si diuine et plaisante harmonie :  
 » La renommee errant en diuers lieux  
 » En seme après le renom dans les cieux. »

Heureux celuy qu'un chaud desir entame  
 De la vertu et qui sent en son ame  
 Les aiguillons de la Gloire qui point.  
 Se trouue-t-il qui ne reuere point  
 Vn Alexandre enuieux de conquerre,  
 A qui sembla trop petite la terre?  
 Mais vn François merite de loger  
 En ce lieu saint plustost qu'un estranger.



Comme Phebus d'excellence premiere,  
Aux autres feux fait part de sa lumiere,  
Qui ne romproyent l'espaisse obscurité,  
Si leur beau iour n'en estoit emprunté :  
Ainsi la France en victoires feconde  
Sert de lumiere aux nations du monde.  
Quel coing de terre est si loin diuisé  
Où le François n'ait sa lance aiguisé ?  
Or sans labour on n'a facile entree  
Dans le palais de la Gloire sacree.  
De rang seront attachez les E'scus  
Et les harnois, despouilles des vaincus,  
Pour la Deesse, et d'vne chaisne rude  
Seront contraints en longue seruitude.

Donc l'assaillant se garde d'acheter  
Vn repentir (qu'il ne peut euitier)  
Si de son sang et de viure il fait conte :  
Ou bien qu'il pense estre vne honneste honte  
De receuoir pour la vertu la mort,  
Estant vaincu par les mains du plus fort.





CXI

*Poème de la Chasse.*

AV ROY CHARLES IX

**V**IERGE, ensemble terrestre et celeste Deesse,  
Illustre de cent noms, Diane chasseresse,  
Dont le Ciel et la terre adorent le pouuoir,  
Donne-moy ta faueur, vien ma langue émouuoir  
A chanter dignement les plaisirs de mon mai tre,  
Quand il court au mestier qu'au monde tu fis naistre :  
Eschange pour vn temps de ma lyre la voix,  
Au son bien éclatant de la trompe des bois,  
Et du cor enroué que les Cerfs ont en crainte :  
Ie veux sous la fraischeur de l'ombre qui m'est sainte  
Animer les forests de l'honneur de mon Roy,  
Couronné du Laurier que de luy ie recoy,  
Et veux que son renom que l'Vniuers honore

Soit le commencement, le millieu, et encore  
 La fin de mes écrits. Il daigne me louer  
 De sa bouche diuine, et pour sien m'auoüer :  
 Aussi tant que mon âme au corps sera mouuante,  
 Il ne faut que mon vers d'vn autre nom se vante.

Vous Nymphes de la Court, combien que le plaisir  
 De courir et chasser ne soit vostre desir,  
 Toutefois ne laissez d'écouter et d'apprendre  
 Ce qu'une fille apprit dès sa ieunesse tendre.  
 Prestez à ce discours oreille et volonté  
 Puisqu'une sainte Vierge a tel art inuenté  
 Pour fuir les appasts et l'amorce du vice,  
 Comme vous l'eutez par honneste exercice.

Si tost que le Soleil de rayons attourné  
 A sur nostre horizon sa clairté ramené  
 En ces beaux iours d'Esté, l'autre Soleil de France  
 S'éueille, et de son lict legerement s'élance,  
 S'habille, ceint l'espee, et tres deuotieux  
 Inuoque à deux genoux le Monarque des Cieux :  
 Car il faut par vn Dieu commencer son ouirage.  
 Au deuant du chasteau l'attend son equipage,  
 Ses Piqueurs, ses Veneurs, ses Limiers, ses Valets,  
 Et ses Pages montez pour se mettre aux relais :  
 Vne belle noblesse est aussi tousiours preste,  
 Ioyeuse à vaincre au cours vne sauuage beste.

Sa carosse l'attend à quatre blancs cheuaux  
Plus vistes que les vents : Ceux qui font les trauaux  
Du chemin du Soleil n'ont la course si prompte :  
Ils font de leur blancheur à ceux de Phœbus honte.  
Ou s'il monte à cheual, son cheual vigoureux  
En la bouche maschant le frein d'or écumeux,  
Frappe du pié la terre, et sur l'échine large  
Hannist de receuoir telle diuine charge.  
Ses Archers de la garde enuironnent son corps.

Ainsin accompagné le Roy marche dehors  
Auec tout l'attirail d'vne aboyante chasse.  
Cent Chiens prompts à courir et flairer vne trace  
Sont autour de ses flancs, dont les oreilles sont  
Pendantes, et la queüe est droite en contremont.  
Aprés que dans le bois le gagnage ou la taille  
Cette chasse est venue ordonnée en bataille,  
Il s'auance à la queste en tenant son limier  
Rigaut, qui de haut nez est tousiours le premier,  
Et qui rembuche mieux vn cerf de hautes erres  
D'vn sentiment subtil penché contre les terres.

Puis quand ce grand Veneur par la pince a connu  
Quelles voyes ou route ont le Cerf detenu,  
Ou bien par le frayoir, par l'égail et portees,  
Il reprend les deuants et iette ses brisees.  
Tous les autres Veneurs et les valets aussi

S'exercent par le bois d'un semblable souci,  
Non comme luy pourtant : Car de nulle science  
( Grande ou petite soit ) ne le fuit l'excellence.  
Il sçait mieux que nul autre en ce dur pasetemps  
Les ruses d'un vieil Cerf, ou s'il va de bon temps ;  
Il sçait prendre le droit, et comme Capitaine  
Apprend à ses suyans le chemin à la peine.

Comme le labyrinth par Dedale basti  
Viroit en cent destours aueuglement parti,  
Qui trompoyent d'une voye en replis tortueuse  
Le pié des enfermez en cette erreur douteuse,  
Tel est le destourner d'un Cerf malicieux,  
Qui r'entre et sort sur soy cent fois en mesmes lieux.

Tout le matin se passe à rabatre vne beste,  
Puis au disner se fait le raport de la queste  
Faitte en diuers buissons : Là se vante à propos  
Iacques plus que les Chiens et les Cheaux dispos,  
Qui de ses pieds venteux iamais loing n'abandonne  
La Meute en tout païs : Tant l'honneur l'esperonne  
D'estre veu de son maistre et d'emporter le prix  
Dessus ses compagnons à courir bien appris.  
« De complaire à son prince est louable l'enuie !  
Quand la soif est esteinte et la faim assouuie,  
Quand le raport est fait en l'assemblee, alors  
Le Roy monte à cheual et s'en retourne és forts.

D'un mandillon de pourpre éclatant par la nûe,  
 Ou d'un vestement vert son espaule est vestüe :  
 Vne trompe d'argent en écharpe luy pend,  
 De qui le son royal sur les autres s'entend.  
 Si tost que le son frape à ses veneurs l'oreille,  
 Le cœur leur rebondit et la meute s'éueille :  
 Toutes les Deïtez hostesses de nos bois  
 Comme si Pan sonnoit en reuerent la voix,  
 Les Nymphes vont sentant les pointes amoureuses  
 Regardant sa beauté sous les feuilles ombreuses,  
 Et quelqu'une tout bas dit ces mots en son cœur :

— Pleust aux Dieux qu'il sentist de Cupidon l'ardeur  
 Pour mon respect autant que sa grâce m'affolle,  
 Mais dans le vent ie perds ma plainte et ma parole :  
 Car seulement Diane avec son traict le poind,  
 Et celui de l'Amour ne le trauaille point.  
 Pan le Dieu d'Arcadie en ces monts venerable  
 N'estoit autant que luy de maintien agreable :  
 Soit qu'il lance du bras vn iaelot en l'air,  
 A Phebus iustement ie le puis égaler :  
 Soit qu'il presse le dos d'un Genet, et qu'il porte  
 L'espieu au large fer dedans sa dextre forte,  
 Il semble au Dieu guerrier : heureux ie dy les chiens  
 Que tu vas caressant : heureux aussi ie tiens  
 Tout ce qui est touché de ta main honorée.

Ainsi va souhaitant quelqu'une enamourée :  
Mais le travail des bois effacé du plaisir  
Engarde que l'amour ne le vienne saisir.

Quand toute la Brigade au buisson est allée,  
De verd la plus grand part et de rouge voilée,  
L'enceinte retentit de trompes et d'abbois,  
Car chacun porte au col sa trompe par les bois  
Où cent couples de crin pendillent cordelées.  
On suit le cerf lancé par monts et par valées,  
Par estangs, par buissons espineux et tranchans :  
Le Cerf en trauersant l'ouuerture des champs  
Fait voler les sablons aux voyes de sa fuite.  
La meute dresse apres d'une ardente poursuite.  
Des chiens bien ameutez l'abboy fait vn grand bruit,  
Mais entre les Veneurs personne ne le suit  
D'un tel cours que le Roy volant par la campagne,  
Et FONTAINES qui ioinct son cher maistre accompagne.

La pierre qui iaillist d'une fronde en sifflant,  
Les Leuriers genereux qu'on va desaccouplant  
Après vn Lieure viste, en leur course attenduë,  
Ne partent si légers : Ils se perdent de veuë  
Tousiours dessous le vent la Meute costoyant,  
Pour leuer les defauts s'il alloit tournoyant.

Le Roy ferme à cheual, d'une course legiere,



Ceux-ci, ceux-là deuance, et laisse loin derriere,  
 Et premier, comme en tout, aux abbois voit mourir  
 Le grand Cerf mal mené haletant de courir :  
 De la beste victime à Diane sacrée  
 Aux chiens ioyeux de sang on donne la curée.

C'est plaisir de les voir si tost qu'ils ont ouy  
 Sonner et forhuer : d'vn eslan resiouy  
 Ils sortent du chenil : On en voit trois centaine,  
 Gris, blancs, noirs, accourir pour manger de leurs peines.  
 Tout le sang est meslé dans le pain rougissant,  
 Pesle-mesle, affamez, ils se vont repaissant.  
 Chacun des veneurs tient vne souple houssine,  
 Et frape sur le chien qui, gourmand, se mutine :  
 Puis quand les retirer de la curée il faut,  
 Le Maistre du forhu crie Ty-ha hillaud.

La folle volupté, les délices exquisés  
 Rendent à beaux exploits les ames mal-aprises,  
 Et d'assidu labour vn royaume augmenté  
 En ruine dechet par lasche oysiueté :  
 De toute nation Rome se fit la teste  
 Par obstiné trauail, et rait la conqueste  
 Aux Macédoniens, aux Perses, aux Medois  
 Portans en lieu de fer des bagues en leurs doigts.

Entre maint exercice ennemy de paresse



La chasse est vray moyen pour dresser la ieunesse.  
Comme la lutte Argine et les cours Eleens,  
L'escrime de Pollux, et mille ieux anciens  
Inuentez par les Roys, pour mieux polir et faire  
Leurs peuples et subiets, à l'œuure militaire.

Ainsi les Persiens à la chasse viuoyent  
D'autant que l'art de guerre en elle iis retrouoyent,  
Comme en estant l'image et la plus vraye feinte.

Ils portoient en chassant l'espée au costé ceinte,  
Vn carquois gros de traicts, deux iauelots pointus,  
Et d'vn bouclier Persiq leurs bras estoyent vestus.  
Le Roy comme en vn camp des siens estoit le guide,  
Et là s'estudioit à la guerre homicide,  
Car en ruse et labeur l'vn et l'autre est pareil.

Le Chasseur s'accoustume à rompre le sommeil  
Deuant l'Aube éueillée, et patient endure  
Pluye, tempeste, vents, le chaud et la froidure ;  
Il trauaille son corps, et l'exerce sans fin  
A courir, à brosser vn long traict de chemin :  
Et comme il est contraint, bien souuent il enferre  
Vne beste cruelle, et s'aiguise à la guerre,  
Combatant bien armé d'vn cœur aspre aux hasars  
Les Lyons rugissans, et les Ours montagnars,  
Egaré par les bois en telle accoutumance,

Loin de maison rustique il fait expérience  
 Combien doux à manger est seulement le pain  
 Et l'eau pour appaiser la soif cuite et la faim :  
 Sur la dure au serain il appuye sa teste  
 D'un caillou pour cheuet où le somme l'arreste.

Qui ne voit en chassant les Renards et Taissons  
 Cachez dans le terrier, d'un siege les façons ?  
 Où les petits Bassets accompagnent la troupe  
 Qui de tranches de fer la terre mine et coupe ?  
 Donc la Chasse et la Guerre est vn pareil mestier  
 Quand on a fait leuer dedans vn verd sentier,  
 Dans vn chaume ou gueret vn Lieure de son giste,  
 N'en voit-on pas l'effect ? L'vn d'une iambe viste  
 Tasche de s'écouler : Le Leurier grand et fort  
 Le poursuit de si près qu'il luy donne la mort.  
 Quelquefois il s'échappe hors de la dent cruelle  
 Du coureur qui l'atteint d'une roideur isnelle :  
 Comme aux sanglans combas le vaincu quelquefois  
 S'exempte par la fuite et non par le harnois.

Mais les Leuriers du Roy n'ont si tost apperceuë  
 Leur proye, qu'à leurs piés elle gist abatuë :  
 On diroit à les voir que c'est vn tourbillon  
 Qui trauese ondoyant de sillon en sillon :  
 Quand pour complaire au Prince, il ne leur plaist sur l'heure  
 Que le Lieure craintif pres de son giste meure,

Ils luy donnent carriere vn espace de temps.  
 En feinte l'on y voit l'estour des combattans !  
 Le Lieure bien-rusé ne court la droite voye  
 Pour tromper le suyuant du desir de la proye :  
 Il fait, deffait cent ronds, cent retours et destours,  
 A fin que l'ennemi ne prenne escousse au cours :  
 L'vn presse, l'autre fuit : Il semble qu'il le happe,  
 Et l'ayant, de rechef permette qu'il échappe.  
 Vn dard n'est si léger volant hors de la main,  
 Ny le plomb que vomist vn canon inhumain,  
 Ny d'un arc bien-tendu la sagette empennée,  
 Ny fonde autour du chef quatre fois ramenée.  
 Puis enfin ennuyé dessus le champ poudreux  
 Le bon Leurier abat cet animal peureux.

Cyrus, grand Roy de Perse, apprit l'art militaire  
 Par ces mestiers de chasse enseigné de son pere,  
 Apprit à supporter le trauail, et comment  
 « L'honneur donne aux labeurs vn doux allegement.  
 Cephale fut chasseur pource ami de l'Aurore  
 Qui le monde au matin de son teint recolore :  
 Celuy qui perdit l'ame en perdant son tison  
 Fut Chasseur, et les preux de l'antique saison  
 Hercule dont les mains sont par tout honorées,  
 Poursuiuit en chassant iusqu'aux Hyperborées  
 La Biche aux piés d'airain pour son dernier labour,  
 Et par ce prix gagné couronna son honneur.

Mais CHARLES mon grand Prince, empereur de la France  
Imitant ce perdeur de la monstreuse engeance,  
Faites ce qu'il conscille à sa Diane, alors  
Qu'il reçoit en ses bras comme les vostres forts  
La charge que des bois dans le Ciel elle apporte.  
Laisse, dit-il (prenant sur le sueil de la porte  
Le gain de son carquois), laisse les animaux  
Craintifs, humbles, petits, qui ne font point de maux :  
Pourchasse moy d'ardeur toutes ces bestes fieres  
Qui gastent, forcenez, les plaines fromentieres,  
Qui gastent le labour des chetifs Laboueurs,  
Comme les Leopards et les Loups rauisseurs,  
A fin que dans le Ciel, comme moy, l'on t'appelle  
Le secours immortel de la race mortelle.

Ainsi luy dit Hercule : Et vous qui l'entendez,  
En contre les méchants vos fleches debandez,  
A fin que le François vostre suiet vous nomme  
Là seureté des bons, la peur du mechant homme.

Quand la sœur d'Apollon son arc d'argent voûta,  
Contre vn Orme premier son bras elle tenta :  
D'vn Chesne dur après elle frappa l'escorce,  
Vne beste sauuage après sentit sa force :  
A la quatrieme fois elle vint és citez  
Tirer sur les peruers de malice éhontez :  
Comme vous demi-Dieu par les sacrez bocages

Assommez les Lyons et les bestes sauuages,  
 Ours velus, et Sangliers aux longs crochets de dents.  
 Après vous punissez des villes au dedans  
 L'iniuste citoyen, destruisant la malice,  
 Tenant pour vostre appuy Pieté et Iustice.  
 I'ay de cette louange vn insigne témoin :  
 O Vierge des forests, dy, tu n'en estois loin :

Vn loup gris à long poil que quelque Dieu, ie pense,  
 Enuoya pour vanger la punissable offense  
 Des mortels contempteurs de sa diuinité,  
 Déchiroit, deuoroit (extreme cruauté!)  
 Hommes, femmes, enfans, pres Saint-Germain-en-Laye,  
 Et de leurs corps entiers ne faisoit qu'vne playe.  
 C'estoit un Loup Leurier d'exécrable grandeur,  
 Il ne paroist Toreau de pareille hauteur  
 Sur les monts Auuernas : Il assaut en furie  
 Les Enfans tout ainsi qu'Aigneaux de Bergerie.  
 Ses yeux estinceloient en flammeches de feu,  
 Son goufre d'estomach n'estoit iamais repeu,  
 Sa gueule estoit de sang hauement alteree,  
 Il haloit de la langue vn demi-pié tiree :  
 Si furieux n'estoit le Lyon Nemeen,  
 Ny celuy qui gasta le champ Oeneïen.  
 Des le premier abord leur teste estoit coupee  
 Sous sa dent, tout ainsi que du fil d'vne espee,  
 Et le tronc de ce corps par le milieu mordu

Dans sa gueule trembloit haut de terre pendu.  
Les logis bien-murez les rustiques n'asseurent,  
Les Pasteurs et leurs chiens sans crainte ne demeurent  
Dedans leurs parcs fermez, iusqu'à tant que le Roy  
Inuoqué pour secours les deliura d'effroy :  
Son œil pleurant versoit des larmes pitoyables  
Quand il ouit les cris des femmes miserables,  
Plaignant que ce cruel auoit desia plongé  
Six vingt pauvres enfans en son ventre enragé.  
« D'un Roy clement l'ouvrage est tousiours d'entreprendre  
» Acte qui peut son peuple en vn besoin defendre,  
» Gaignant le nom de pere au cœur de ses suiets.  
Mery fut enuoyé pour chercher aux forests,  
Mery, frayeur des Loups, qu'ils craignent en la sorte  
Qu'une simple Brebis la Louue qui l'emporte.  
Sa Maiesté fit tendre en long et large tour  
Ses toiles qui cernoient son enceinte à l'entour.  
Cinquante pieces font le cerne de la place :  
Trois mille Paisans ferment un long espace  
L'assiegeant en rondeur, diuersement munis.  
Les vns de gros bastons robustes sont garnis,  
Les autres sont armez de fourches bien aiguës,  
Les autres de leuiers : Le cry perce les nuës  
Quand tous ces Paisans font la huee en l'air.  
Ainsi près d'un marais on contemple voler  
Mille oyseaux peinturez qui hautement s'écrient  
Pales, Canards, Butors. Les marécages bruyent.



Ainsi quand au choquer les batailles s'en vont,  
Aux deux partis du camp semblables cris se font.  
Le cerne retentit : Le cry touche aux estoiles.  
Tel estoit la huee à l'enuiron des toiles !

La Noblesse et la garde en bons cheuaux montez  
Ceignent l'espace rond espars de tous costez.  
Le Limier en iappant dessus les voyes, lance  
Le Loup gris effroyable : Il sort de violence  
Chassé de chiens-courans : par les forts il entroit  
Et mordoit en fuyant tout ce qu'il rencontroit,  
Il sautoit furieux contre la toile haute,  
Encontre les veneurs qui la gardent, il saute  
De furie enflammée : Vne clameur par tout  
Pour l'effrayer s'esleue et va de bout en bout.  
L'vn luy tend au deuant d'vn large épieu la pointe.  
L'autre luy court dessus l'espée en la main iointe :  
Mais le premier de tous qui luy perça le flanc,  
Et du fer epuisa les sources de son sang,  
Fut CHARLES courageux : lors toute l'assemblee  
Témoigna de hauts cris sa ioye redoublée.  
Les hommes estonnez regardoyent de bon cœur  
Cette beste assommée et en auoyent horreur.  
Sur le front du chasteau pour signe de conquete  
On attacha la pate et l'exécrable teste  
Du Loup et de la Louue et de cinq Louueteaux  
La nez pour guerroyer les debiles troupeaux.

« Il ne faut point nourrir vne engence louuiere!  
 Ainsi l'heureux vainqueur d'une troupe guerriere  
 Rapporte du vaincu la dépouille en trofé.  
 Son Palais ou le Temple en reluist estoffé.

Les Pasteurs affranchis ioyeux de la victoire,  
 De CHARLES admiroient le bonheur et la gloire,  
 Et luy chantoyent ces vers : Carlin, Roy des Bergers,  
 Chasse loin de nos parcs la doute des dangers.  
 Il a mort abattu le Loup si dommageable,  
 Loup heureux d'être occis de main si redoutable,  
 Pour l'honneur qu'il aura de grauer dans les cieux  
 La royale vertu du bras victorieux,  
 Si Iupiter (qui hait la peste dangereuse  
 Des traistres Lycaons contre lui furieuse)  
 N'empesche de le faire en sa voûte monter.  
 « C'est bonheur de se voir par les Dieux surmonter !  
 Ainsi le roux Lyon Cleonien fut digne  
 D'estre pour son Hercule au Zodiaque vn signe,  
 Et le tortu Dragon dans le Ciel estandu  
 Entre les Qurses gist comme vn fleuve expandu.

Carlin est nostre Dieu, c'est l'heur de nos herbages,  
 Il preserue nos Bœufs de ces bestes sauages :  
 C'est luy qui maintenant redonne au Pastoureau  
 La grace de ioüer du tendre chalumeau.  
 Pource nous souenant d'un si grand benefice



Nous teindrons son autel (annuel sacrifice)  
Du sang d'un aiglelet : et monts, vaux et buissons  
Resonneront tousiours de rurales chansons  
Prises de ses vertus : A l'auenir nos Cheures,  
De leur gré pousseront vn poil doré des leures,  
Et bien-tendu de laict s'arrondira leur pis,  
Puis que sans nulle peur vont paistre nos brebis.  
La laine n'apprendra de mentir la teinture  
Des eaux du Gobelin, mais prendra de nature  
Ses diuerses couleurs : Vn pourpre vestira  
Le mouton par les prez, vn saffran iaunira  
La toison du Belier (teinture naturelle).

Il faut qu'apres le fer l'âge d'or renouelle  
Sous Carlin qui ne suit les forest seulement :  
Mais donne par ses loix aux villes ornement,  
Regarde en ses palais ceux qui font la Iustice,  
Ou qui l'ont corrompue aueuglez d'auarice.

Aussi les bois feuillus ne se voyent hantez  
De Diane tousiours: Elle vient és citez  
Où Iupiter voulut qu'elle fust adoree,  
Et par tous les endroits où elle est reuerce  
Oste aux accouchemens la poignante douleur.  
Voila parmi les champs ce que dit le Pasteur,

Grand Roy ie te saluë, ambrasse ta louange :

Les Dieux font de leurs biens à tel present échange :  
 « L'Hymne est le prix des Dieux, et qui cherist l'honneur  
 » Acheue de beaux faicts et ne manque de cœur.  
 Pour moy ie ne requier à la Parque autre grace  
 Sinon que de filer ma trame ne se lasse,  
 Iusqu'à tant qu'à mon gré d'un style graue et haut  
 Ie puisse celebrer tes gestes comme il faut.  
 Le Tracien Orphée, enfant de Calliope,  
 Ny le fils d'Apollon en la neuuaine trope  
 Vaincre ne me pourront : Pan mesme ne vaincroit  
 Quand toute l'Arcadie à iuger il prendroit,  
 Me venant assaillir : Esleue d'un tel Maistre  
 Ie puis, sinon premier, au moins égal parestre.



## *Amours d'Oriane.*

CXII

### ÉLEGIE

**J**e voudrois, Oriane, estre feint amoureux,  
Et n'estre point au vray vn amant malheureu :  
Malheureux d'autant plus que tu ne veux pas croire  
Que tes ieunes beautez ont dessus moy victoire.

Si quelques inconstans du beau voile masque  
Qu'ils empruntent d'Amour, d'Amour se sont moquez  
Sacrilège comme eux pourtant ie ne desire  
En trahissant Amour telle inconstance élire.  
Ny me servir d'un nom si venerable et saint  
Qui terre, cieus, et mer dessous ses loix contraint,

Pour les Dames tromper : La vengeresse foudre  
Plustost froisse mon chef et le reduise en poudre.  
Ie découure en parlant la passion du cœur,  
Et louant des beautez ie ne suis point moqueur.  
Voyant du clair soleil la lumiere eternelle,  
Mentiray-ie disant que sa lumiere est belle?  
Aussi voyant sur toy tant de rais et de feux  
Par qui luire et bruler mille et mille tu peux,  
Ne les diray-ie point? ie sens leur estincelle  
M'ardre iusques aux os d'une flamme cruelle.

Venus qui ne t'es peu du brandon garantir  
Que darde ton Enfant, ne feras-tu sentir  
Pareil feu que le mien à cette dedaigneuse,  
Qui nomme de ton fils la Dêité trompeuse?

Ie n'aime point (dit-elle) et ne suis point brûlé  
Des rais estincelans de son œil estoilé :  
Qu'est-ce donc que ie sens en mon ame à toute heure  
Qui fait que sans mourir cent fois le iour ie meure ?

Comme un balon en l'aîr deçà delà ietté  
Est de coups violans haut et bas agité  
Par les vistes ioueurs : ainsi la maladie  
Me toutnant, me pressant, rend ma teste élourdie.

Oriane, dy moy, comment se doit nommer

Ce chaud mal qui me fait en larmes consommer ?  
Si triste nuict et iour quelque moment qui passe  
Le ne fay que penser repenser en ta grace,  
T'engager mon desir, et d'un nouuel esmoy  
Si mon ame te suit et s'estrange de moy,  
Si ie n'ay rien plus cher qu'engrauer ta figure,  
Si mille passions me seruent de pasture,  
Si sans pouuoir veiller, si sans pouuoir dormir,  
Desesperé d'amour ie ne fais que gemir,  
Si mes piés à regret s'en vont de ta présence  
Ne traissant qu'une escorce en si fascheuse absence,  
Si mes piés volontiers ne me veulent porter  
Sinon deuant ton œil qui me peut conforter,  
Que diras-tu de moy, sinon las ! que ie t'aime  
Plus que l'œil ne cherist ny le iour ny soy mesme ?

Mon Dieu que ton visage en l'esprit me reuient,  
Ton geste, ton parler ! qu'un amant se souuient  
Des faueurs que luy fait vne douce Maistresse !  
Il me semble qu'encor ta main d'iuoie presse  
La mienne, comme au soir que d'un visage humain  
Tu mis après le bal ta main dessus ma main,  
La coulant doucement de si gentille sorte  
Qu'encor le souuenir tout d'aise me transporte.  
Donc si ie receuois vne plus grand' faueur,  
Qui penseroit auoir en ce monde plus d'heur,  
Fussent les puissans Roys de l'opulente Asie ?

Tu es mon diamant et ma perle choisie,  
Et tu es à mes yeux du monde l'Orient.  
Trompeur ie n'escry point ta louange en riant,  
Comme tu me le dis : autant que ie t'admire  
le voudrois la pouuoir en cent papiers escrire.

Reçoy ton Amadis, pour tout iamais reçoy  
Celuy qui t'aimera d'inuiolable foy :  
Ne vois-tu pas l'amour de l'antique Oriane  
Reluire dessus tous, autant que fait Diane  
Sur les feux de la nuict? Ne vois-tu le renom  
Qui suit de bouche en bouche et l'vn et l'autre nom ?  
Si ton amitié douce à la mienne s'assemble,  
De mesme à tout iamais nous reuiurons ensemble.





## CXIII

### CHANSON

**L**as! que vous estes bien-heureuses  
De pouvoir l'homme surmonter,  
De qui les forces valeureuses  
Peuent toute chose domter.

En don la femme de nature  
Eut les graces et la beauté,  
Par qui mesme la roche dure,  
Le fer, le feu seroit domté.

Vos beautez sont vos belles armes,  
Vos lances, vos dards, vos escus,  
Par qui les plus vaillans gensdarmes  
Maugré leur harnois sont vaincus.

C'est pourquoy l'homme non volage  
S'assuiettist dessous vos loix,  
Et ne change point de courage,  
Leger comme feuille des bois.

Vn amant au Chesne ressemble,  
Qui maugré les vents furieux  
Ferme de racine ne tremble  
Deuant l'orage impérieux.

En vn lieu constant il s'arreste,  
Comme le rocher sur les flots,  
Qui loin repousse la tempeste  
Les vagues et le vent dispos.

Ainsi plein d'une gentile ame  
Il reiette les passions,  
Qui veulent raurir de sa Dame  
Son cœur et ses affections.

Quand au fond de son cœur il taille  
Quelque portrait, c'est tout ainsi  
Qui graueroit une medaille  
Dedans quelque bronze endurci.

Leur amour qui est indomtable  
Par la force ne se corrompt,  
Si bien qu'il est du tout semblable  
Au diamant qui ne se rompt.



Leur premiere amour ne s'écoule  
Aux rais de quelque feu nouveau,  
Comme la neige qui se roule  
Des monts, au tiede renouveau.

Leur ardeur est toute immortelle  
Comme le feu tout immortel :  
Mais quand vne cause est mortelle  
L'effect en est aussi mortel.

Si d'vn l'amour est inconstante  
La faute n'est de son costé,  
Mais bien d'vne legere amante  
Ou d'vne fiere en cruauté.

Vn bastiment fait sur l'arene  
S'il tombe c'est du fondement :  
La matiere trop incertaine  
Tousiours destruit le bastiment.

Les flots roulent de mesme sorte,  
Et quand on voit leurs sillons pers  
Se troubler, c'est l'haleine forte  
Des vents qui les tourne à l'enuers.

Il ne se faut prendre à la pierre,  
Mais à celui qui la iettant  
Nous blesse ou nous renuerse à terre :  
L'homme de soy n'est inconstant.

Il fait les Dieux mesme descendre  
Du Ciel pour la femme honorer :  
Et par ses escrits fait entendre  
Qu'on vous doit seules adorer.

Quelle fust des femme la gloire  
Sans l'homme qui les veut louer,  
Et de soy leur donnant victoire,  
Pour maistresses les adouër ?

Tout ce que l'homme tâche faire  
Et ce qu'il apprend tous les iours,  
Ne tend seulement qu'à complaire  
Aux Dames, meres des amours.

Des femmes il est la defense,  
Le secours, le ieu, le desir,  
Sans luy leur debile puissance  
Ne gousteroit aucun plaisir.

Doncques vous estes bien heureuses :  
De pouoir l'homme surmonter,  
De qui les forces valeureuses  
Peuent toute chose domter.





## CXIV

### POUR VN TABLEAV

**C**E Tableau que ie te donne  
Aux Calendes de Ianus,  
Te montre au vif la personne  
Serue à l'enfant de Venus.

Iamais plus semblable image  
Ne sera que cette ci :  
Elle est palle : En mon vitage  
Se sied la palleur aussi.

Elle est sans cœur : à toute heure  
Ie languis n'ayant mon cœur  
Qui rai de sa demeure  
Loge aupres de son vainqueur.

Muette elle est sans parole :  
Aussi quand le bien m'adient  
De reuoir ce qui m'affolle  
La langue au palais me tient.

Vne seule différence  
Moins qu'elle me rend heureux :  
Le souffre la violence  
Du feu cruel amoureux.

Son insensible nature  
Ne prend ce feu vehement :  
S'elle en sentoit la brulure  
Ce seroit peu longuement.

Soudain en cendre menue  
Elle se verroit perir,  
Où ma flamme continue  
Braie sans pouuoir mourir!





CXV

A VNE GOVERNANTE

**H**É d'où nous vient cette rude geolliere  
Qui tient ma Dame en chambre prisonniere  
Qui d'vn souci trop superstitieux  
M'oste le bien de reuoir ses beaux yeux ;  
Celle vrayment est bien dure et ferree  
Qui tient, captiue, vne fille serree  
Loin de celuy qui luy est seruiteur.

L'amant qui peut souffrir telle douleur  
Sans se venger, ne sent au fond de l'ame  
Les traits ardents d'vne amoureuse flame :  
C'est ce qui va ma colere irritant :  
« La douleur froisse vn courage constant. »

Pour Eleusine on celebrait à Romme  
Vn sacrifice inaccessible à l'homme,

Tant s'honorait ce mystere sacré ?  
Voudrois-tu point ordonner à son gré  
Pareil mystere à la belle Cyprine ?  
La femme seule adoroit Eleusine,  
Mais homme et femme il ne faut separer  
Pour de Venus les segrets adorer :  
Puis de Cerés la feste non commune  
Ne se faisoit que durant la nuict brune,  
Où de Venus douce mere d'Amour  
On fait la feste et de nuict et de iour.

Si tu pouuois dépouiller ta vieillesse  
Et reuestir la fleur de ta ieunesse,  
Tu ne voudrois, bonne Vieille, pour toy  
Prendre l'arrest de si sauuage Loy :  
Où maintenant, apres qu'à Cytheree  
Tu as rendu ce qui t'auoit miree,  
Ne te voyant si belle qu'autrefois  
Tu veux former quelques nouvelles loix :  
Et c'est, ie croy, ne trouuant plus personne  
Qui pour seruir à tes rides se donne.

Tu es semblable au Dragon furieux,  
Qui sans gouster le sommeil gracieux  
Gardoit tousiours aux niepces d'Atlante  
L'or des pommiers de leur forest luisante :

Tu es semblable à celui que Iason  
Fit endormir pour auoir la toison :  
Car à toute heure en tous lieux tu prens garde  
Si ma Maistresse vn sien amy regarde,  
Et tu ne veux, pour le temps abuser  
Comme on souloit, qu'on puisse deuiser :  
Et c'est pourquoy ie dy bien, ce me semble,  
Que ton faux œil à ces Dragons ressemble.  
L'vn defendoit les pommes de fin or,  
L'autre gardoit le precieux thresor  
D'vne toison cause de la Nauire  
Qui de Tethys premiere veit l'Empire.

Tu vas gardant aussi d'un mesme soing  
Ce qui ressemble à la forme d'un coing,  
Qui est semblable à la pomme Hesperide,  
Et au present que conquit l'Esonide :  
Mais tout ainsi que le Tyrinthien  
Et l'Esonide, en dépit du gardien  
Eurent en fin par peine et patience  
Sur leurs desirs comme ils vouloyent puissanée  
l'espere un iour maugré ton œil veillant  
Iouir du bien qui me va trauaillant.

A qui te dois-ie encor faire semblable?  
Il me souvient d'Argus le miserable

Portant au chef cent yeux tousiours ouuerts  
Quand il gardoit Io par les déserts.

Iunon maline et ialouse Deesse.  
Craignant ici que Cupidon ne blesse  
Son Iupiter par quelque traict nouveau,  
Te permet elle en garde ce troupeau?  
Las ! ie le croy : vienne quelque Mercure  
Qui pour vanger les tourmens que i'endure  
Bien tost t'endorme en la mesme façon  
Qu'il fit Argus par sa douce chanson.

Mais il vaut mieux à fin de te complaire  
Trouuer quelqu'vn qui te le vueille faire,  
O sainte Vieille, et ie pense qu'ainsi  
Nos passions tu prendras à merci,  
Comme l'Abbesse en fin douce et gentile,  
Qui se monroit facheuse et difficile,  
Deuant qu'elle eust bonne part au plaisir  
Qui des Nonnains contentoit le desir,  
Que si desia pour la froide nature  
De tes vieux ans, l'amoureuse pointure  
Ne peut flechir ton cœur de passion,  
Ny amollir ta dure affection,  
Puisse arriuer quelque Circe ou Medee  
De l'art magiq aux ans recommandee,  
Qui te remette en ta prime saison,  
Comme iadis le bon vieillard Eson.



Par vers charmez, par maint ius de racine,  
 En inuoquant Pluton et Proserpine  
 On peut remplir les rides de ton front,  
 Et te remettre vn sang plus ieune et prompt :  
 Lors tu prendras vne nouvelle enuie  
 De ne quitter les ébats de la vie.  
 Dy, ie te pry, ne te souuient-il point  
 Du vif amour qui la ieunesse époint ?  
 Tu n'as esté mainte fois si seure,  
 S'il est certain ce qu'on m'a dict naguere :  
 Mais chacun âge apporte avec son cours  
 Des passions diuerses en amours.  
 Vrayment encor doucement ie te traite  
 Puis que pour mal du bien ie te souhaite.

Or s'il n'advient qu'à fin tombent mes vœux,  
 Gentil Amour, qui peux comme tu veux  
 Transformer Dieux et hommes en cent sortes  
 Par mille traicts qu'en la trousse tu portes,  
 Fay transformer en un Chien plein d'aboïs  
 Cette vilaine à la criarde voix,  
 Comme se veit Hecube Phrygienne,  
 Qui d'aboyer fut transformee en Chienne :  
 Son corps se voye en cela transformé  
 Dont la nature elle a le mieux aimé.





CXVI

CHANSON

**I**e ieusne et ie fay penitence  
Pour mes pechez à Dieu contez  
Mais la plus facheuse abstinence  
C'est le ieusne de vos beautez.

Quand ie m'abstien de vostre veuë  
Cè m'est incroyable tourment  
Perdant la celeste repeuë  
De mon plus doux contentement.

Vrayment nostre ame est infinie  
Se paissant de l'infinité,  
Et si est de mortelle vie  
N'adorant que la déité.

Or que soyez ma nourriture  
L'ame de mon ame dans moy,  
Il est certain, puis que i'endure  
Mille morts si ie ne vous voy.

On dit que voir de Dieu la face  
Est le viure des bien-heureux,  
Et celuy qui ha telle grace  
N'est plus d'autre bien desireux.

Vous estes doncques ma deesse,  
Mon heur, mon Paradis, mes Cieux :  
Car en moy tout desir prend cesse  
Quand ie regarde vos beaux yeux.

O beaux yeux, astres de mon ame,  
De qui despend tout mon bonheur,  
De qui ie sens la douce flame,  
Flambez tousiours en ma faueur.

Que ie sois vostre Salemandre,  
Que ie viue d'vn si beau feu,  
Non pour l'estaindre, mais le rendre  
Autant violent qu'il m'a pleu.

Et vous Diuinitez celestes,  
Quand il vous plaira me punir

Et vous vanger à toutes restes,  
Loin d'elle faites moy tenir.

L'horreur d'une vengeance telle  
Rendra mes esprits estonnez,  
Plus que la peine criminelle  
Que souffrent là bas les damnez.

Au reste bien qu'au Ciel i'aspire,  
Laissez moy viure iusqu'à tant  
Que l'astre pour qui ie souspire  
A vous s'en aille remontant.

Lors ie priseray dauantage  
Vostre beau seiour estoilé,  
Tandis i'aime à voir vostre image  
En sa beauté qui m'a volé.

Et si par ieusnes et prieres  
On obtient de vous quelque don,  
Faites qu'à mes longues miseres  
Soit ottroyé quelque guerdon.





## CXVII

### DE LA TRANSFORMATION DES AMANS

**A**v temps iadis la belle Cytheree  
De son Vulcan bien fort enamouree,  
Par grand desir l'embrassa tout vn iour  
Et de leurs ieux enfanterent Amour,  
Amour ce Dieu qui par douce puissance  
Met tous les Dieux sous son obéissance,  
Qui les humains dessous le ioug contraint,  
Qui dans ses rets tous animaux estraint,  
Qui aux metaux, aux herbes et aux plantes  
Fait ressentir ses pointures cuisantes.

Ce ieune enfant en beauté surpassoit  
Venus sa mere et iamais ne croissoit :  
Fource à l'Oracle au secours ils allerent,

Et à Themis soudain ils demanderent  
 Comment pourroit ce Cupidon nouveau  
 Croistre aussi grand qu'à voir il estoit beau.  
 L'Oracle dist qu'on ne le verroit croistre  
 Puisque tout seul il auoit pris son estre  
 Et qu'il falloit de Venus le pouuoir  
 Vn second frere à l'Amour concevoir,  
 Puis aussi tost qu'il auroit prins naissance  
 L'autre prendroit à l'enui accroissance.

Adonc Venus fit vn frere à l'Amour,  
 Et l'vn croissant l'autre croist à son tour :  
 Car leur grandeur vient tousiours d'estre ensemble,  
 Et quand de l'vn l'autre se desassemble  
 Le nœud d'entr'-eux ne se continuant,  
 Tout au contraire ils vont diminuant.

Ainsi en moy vostre beauté, Maistresse,  
 Et vostre grace en sa fleur de ieunesse  
 Font vn amour, qui comme imparfait tend  
 A son parfait que de vous il attend :  
 Vous le pourrez en moins de rien parfaire  
 Si luy donnez vn amour pour son frere :  
 Et si ie suis assez digne estimé  
 D'estre de vous également aimé,  
 Comme sans feinte à preuue ie vous aime  
 Plus qu'vn grand Roy n'aime son Diadème.

Qui ne connoist l'extreme passion  
De ma bouillante et chaude affection ?  
Qui ne connoist les peines que i'endure,  
Et qu'à mon dam tousiours vous estes dure ?

Le plus souuent sourd, muet et transi,  
Tout transporté d'un espineux souci,  
Ie ne sçauois, tant la fureur m'affole,  
De ma poitrine arracher la parole :  
Si bien que ceux qui en ce poinct m'ont veu  
En vous blasmant ont pitié de mon feu,  
Et pour garir, si ie le pouuois croire,  
Vostre beau nom fueroit de ma memoire.  
Mais ie ne puis : l'an trois fois est passé  
Que vos liens me tiennent enlacé,  
Sans que ie puisse en liberté reuiure  
Hors des filets à mon aise deliure,  
Et sans pouuoir ny cauer de mes pleurs  
Ny amollir le roc de vos rigueurs.

Quoy ? pensez-vous que par la seule ouye,  
Ou par les yeux l'ame soit resiouye ?  
Ou seulement par vn petit soubris ?  
(Graces qu'on donne aux moindres fauoris)  
Ou seulement quand par acquit on touche  
Leure sur leure au corail de la bouche ?

A quel effect sont donnez les cinq sens,  
Sinon à fin, que l'ame repaissans  
Des doux plaisirs que fortune nous liure,  
Puissions par eux mille plaisirs ensuiure ?  
Il faut iouïr de toutes les beautez  
Par tous les sens de Nature inuentez  
A cet effect. L'oreille cauerneuse  
Puisse les sons d'une voix mielleuse,  
Et puis les fait à nostre ame gouster.  
Nostre œil aussi ne faut à presenter  
Le laid ou beau qui frappe sa lumiere  
Pour émouuoir nostre ame imaginaire,  
Et par le goust, l'odeur, et le toucher,  
Tout homme doit ses passetemps chercher :  
En ce faisant n'erre la creature,  
Car elle suit les loix de la Nature.

Croyez, ma Dame, au Poëte Romain  
Sage aux discours de tout l'Estre mondain :  
— Celuy, dit-il, qui iamais ne repose  
Et qui tousiours ne repense autre chose  
Qu'à se changer, muer et transformer  
En la beauté qu'il choisist pour aimer,  
Par nul moyen d'elle ne prend la forme,  
Et viuement du tout ne se transforme,  
S'il ne reioint ensemble à sa moitié  
Son corps meslé par bouillante amitié.



Le vray ciment de durable alliance  
Est sans mentir la douce iouissance.  
Premierement par secrette action  
Avec le corps l'esprit fait vnion,  
Et se logeant en vne autre demeure  
Plus que la sienne il la trouue meilleure :  
C'est quand l'esprit peu à peu se deçoit,  
Et peu à peu les beautez il reçoit  
Qu'en son aimee il auoit aperceuës :  
Il les retient si viuement conceuës  
D'un eternal et profond souuenir  
Que tout à coup il se réuient vnir  
Au corps aimé, de façon si estrange  
Que s'oubliant en l'aimee il se change :  
Il est l'aimee et ensemble est l'amant,  
Tant ha de force vn amoureux tourment.  
Mais le vray but de la spirituelle  
Metamorphose, est l'autre corporelle :  
Lors deux esprits et deux corps alliez  
Ne sont plus qu'un iusqu'à la mort liez.  
Le corps humain est l'instrument de l'ame,  
Si quelque ioye ou tristesse l'entame  
Elle la montre et decele au dehors  
Par le moyen des organes du corps.  
Comment se peut l'affection connoistre  
De nostre esprit qui ne sçauroit paroistre  
A l'œil mortel? Nous ne pouuons sçauoir

Ses passions, car on ne les peut voir :  
 Et par le corps seulement est possible  
 Que puissions voir cest esprit inuisible.  
 Comment verront les deux Amans épris  
 Qu'ensemble vnis s'embrassent leurs esprits,  
 Si les corps ioints ne donnent témoignage  
 Que les esprits ont vn mesme courage ?  
 Regardez-moi la vigne d'un Ormeau :  
 Son bras l'estraint du pié iusqu'au coupeau.  
 Qui connoistroit d'entr'eux la sympathie  
 Si ce n'estoit que la Vigne se lie  
 Et s'entortille, avec amoureux tour  
 Lasciuement se pliant à l'entour ?  
 L'aimant à soy le rude fer attire,  
 Tant avec luy se conioindre il desire :  
 Ainsi l'on voit qu'au monde il n'y a rien  
 Qui s'accordant d'un amoureux lien  
 Ne vueille encor d'union corporelle  
 Manifester son amour mutuelle.





## CXVIII

### CONTRE L'HONNEUR

**I**E ne me plains d'Amour, de ma Foy, ny de vous,  
Je me plains de l'Honneur qui nous aueugle tous,  
De l'Honneur vieil Tyran qui commande le monde,  
Faisant que dessus luy toute chose se fonde :  
Et si c'est vn nom vain sans profit ny plaisir  
Qui met empeschement en l'amoureux desir,  
Nom qui cause auiourd'huy les querelles douteuses,  
Qui seul pipe au besoin les Pucelles honteuses.

Les hommes n'auoyent-ils assez d'inuentions,  
Assez d'autres frayeurs pour leurs afflictions;  
Et assez d'autres maux sans luy donner naissance ?  
Ah que petite chose aux Amans fait nuisance !  
Les hommes contre eux mesme ont ainsi machiné

Cet incurable mal qui les a ruiné :  
 Qu'ils ont bien déchirée et noblement trahie  
 La Nature innocente indigne d'estre haïe,  
 Faisant naistre ce monstre ennemi des bienfaicts  
 Que cette bonne mere aux humains auoit faicts :  
 C'est luy qui tourne en fiel le miel de toute ioye,  
 L'vsage corrompant de tout ce qu'elle enuoye :  
 C'est luy qui nous contraint au labeur importun  
 Qui fatigue nos cœurs d'vn exemple commun,  
 Ramenant deuant nous les fourmis et abeilles.  
 On raconte de luy mille estranges merueilles,  
 Mais quiconque les croit n'a pas le cerueau bon,  
 Et se donne la faim du pauvre Erisicthon.

Las! que ie porte enuie aux animaux plus rudes  
 Qui ne tombent au ioug de telles seruitudes,  
 Et ne prestant l'oreille aux fables de noms vains,  
 Comme sont les cerueaux des fragiles humains.  
 La louange d'Honneur leur est si coutumiere  
 Qu'ils luy font maintenant Nature chambriere :  
 O trop mechantes loix pleines d'iniquité,  
 Par qui toute douceur perd le goust de bonté  
 Puis qu'elles font cueillir des chardons infertiles  
 Où Nature a semé de bons épics vtiles.  
 Mais qu'est-ce que l'Honneur? ce qui nous fait priser :  
 C'est plustost ce qui sert à nous martyriser.  
 L'Honneur est seulement vne folle hérésie :

L'Amour est la vertu que Nature a choisie :  
En suiuant la Nature on ne peut s'égarer,  
Et pource avec Amour on ne sçauroit errer.  
La Nature est pour nous qui d'aimer nous commande,  
Et l'Androgyne aussi sa moitié redemande :  
De là vient que ie brule et si ne sçay comment  
Exprimer mon ennuy tant il est vehement.  
Ie sçay bien toutefois qu'indomté ie desire  
De languir sans limite en si plaisant martyre.  
Ce n'est pas d'aujourd'huy que m'oyez lamenter  
Encontre luy qui vient nos souhaits arrester,  
Car vne tour d'airain nos approches n'engarde,  
Ny distance de lieux nostre bien ne retarde :  
C'est l'ombre fantastiq du fantosme d'Honneur  
Qui comme épouuantail aux ignorants fait peur :  
Ainsi que les enfans ont crainte de tenebres  
S'imaginant d'y voir quelques esprits funebres.  
Ce nom d'Honneur infecte, enuenime et destruit  
Les banquets amoureux, et des Graces le fruit.  
Sans relâche il tourmente, il poind, il blesse, il pique :  
Et qui le considere avec bonne pratique  
Connoist que ce don rare et si fort aueuglant  
Est des choses qui n'ont que d'estre le semblant  
Toutefois ne sont point. Il ne se voit personne  
Qui sçachant tel mystere à luy ne s'abandonne,  
Sans penser qu'il permet la domination  
Des Sens iuges certains à vne fiction,

A Songes fabuleux, à Feintes, à Fumees,  
Qui de solide corps ne sont point enfermées.

Ce fantosme importun nous presse les talons,  
Il nous empoigne au flanc par tout où nous allons,  
Il couche dans nos lits, et, sorcier redoutable,  
A disner, à souper, s'assied à nostre table :  
Il marche sur nos piés sans iamais estre las,  
Et semble qu'à toute heure il deuance nos pas,  
Forçant le franc arbitre imposé de Nature.  
Ce traistre nous rauist toute bonne auanture,  
Et nous tient comme on voit vn Cheual bien souuent  
Qui a le mors en bouche, et l'auoine deuant.

Or quant à moy ie dy ce qui gist en paroles  
N'estre que pour tromper les viuantes Idoles.  
Quiconque estime tant ce faux honneur mondain  
Me le face vn petit toucher avec la main :  
S'il ne se peut toucher, au moins avec la veuë  
Son essence me soit dauantage connuë.  
Certe il est inuisible, intouchable, et s'il poind :  
Vne fieure ou la goutte aussi n'apparoist point,  
Toutefois nous destruit : l'osé en verité dire  
Que la peste d'Honneur est cent mille fois pire  
Que n'est la Ialousie ou tout autre malheur.

Vous conduisez vos pas sur sa trace d'erreur

En la mesme façon qu'un aueugle se laisse  
Conduire par son chien qui ses voyes adresse :  
Car il ne le voit point et s'il chemine après.

Il se peut raconter mille argumens exprés  
Qui montrent ce Tyran estre vostre adversaire,  
Mais leur infinité me contraint de me taire.  
Cependant ie suppli les Dames de s'armer  
Contre ce faux serpent qui leur défend d'aimer,  
Dragon qui sous leur sein demeure en sentinelle.

Et vous la plus puissante au secours que i'appelle,  
Armez-vous la première : ha ! dessillez vos yeux  
Pour connoistre comment on vous seme en tous lieux  
Des haliers espineux et cuisantes orties  
Pres les ieunes boutons des roses bien fleuries.  
Ie vous pry desormais ne mettez en auant  
Ce nom fait à plaisir qui est moins que le vent,  
Et ne m'alléguez plus : « Je haïrois ma vie  
La voyant de reproche ou de honte suiuite ! »  
Ce sont propos d'enfans remplis de vanité,  
En preuee assurément se voit la verité.





CXIX

BAIZER

**M**A folastre, ma rebelle,  
Mon desir, ma pastourelle,  
Je baizerois mille coups  
Ton front, tes yeux, et ta bouche :  
Mais quand ma langue les touche  
Mes deux yeux en sont ialoux.

Quand ie te baise et rebaise,  
Et ma léure est à son aise  
Pressant la tienne ardemment,  
Quand le pourpre de ta iouë  
Fait qu'à baisoter ie iouë,  
Mes yeux en ont le tourment.



Quand, baisant, tes yeux ie presse,  
O ma douce enchanteresse,  
Mon ame, mon cœur, mon œil,  
Mon plaisir, ma mort, ma vie,  
Mes yeux pleins de ialousie  
Sont en incroyable dueil.

Ils sont voilés d'vne nuë,  
Car ils ont perdu la veuë  
De tes yeux verds frétilars,  
De ta iouë si douillette,  
De ta léure vermeillette,  
Et de tes ris babillars,

De tes ris mollets qui chassent  
Les ennuis qui me pourchassent,  
Mes esprits rasserenant :  
De tes ris douillets qui tirent  
Mon ame à soy qu'ils martyrent,  
En tes lars la retenant.

Deuant toy mes soucis meurent,  
Mes souspirs esteins demeurent  
Deuant tes ris gracieux  
Comme sous la souefue haleine  
Des Zephyrs se rassereine  
L'azur émaillé des cieux.

Comme le soleil dechasse  
Devant les rais de sa face  
Vne poisseuse espaisseur,  
Quand par le paisible vuide  
Ses cheuaux perlez il guide,  
Luisant de blonde lueur.

Ainsi petite mignarde  
Quand ton œil ses rayons darde  
Benignement dessus moy,  
Tout mon cerueau il essuye  
De ceste amoureuse pluye  
Que ie verse absent de toy.

Las ! c'est vne estrange guerre  
Quand ma léure à toy se serre,  
Mes yeux ne peuuent durer.  
Comment donc à ton seruice  
Qu'vn Dieu mesme s'esiouisse  
Pourrois-ie bien endurer ?

Quand mes yeux, mignardelette,  
Quand mes yeux, friandelette,  
Sont ialousement faschez,  
S'il aduient que i'entretienne  
Ma léure contre la tienne,  
L'vn dessus l'autre panchez.



CXX.

D'VNE FONTAINE

*Pour Marguerite d'Aquaiue (1)*

Q VICONQVE sois, Amant, que mesme Dieu vainqueur  
Tient comme moy vaincu d'vne estrange rigueur,  
Preste l'oreille au son de ma langue plaintiue,  
Et entens comme vn feu m'attise en l'onde viue.  
J'errois parmi les monts, les fleuves et les champs,  
Je portois l'arc vouté : de cris longs et trenchans  
Les forests resonnoyent sous ma voix chasseresse,

---

(1) C'était mademoiselle d'Atrie, qui fut depuis comtesse de Chasteauvillain. Charles IX en était épris. C'est lui qui parle dans cette pièce. — Ronsard a écrit sur le même sujet les vers d'Eurymedon et de Callirée qui se trouvent dans ses Amours. T. I, p 250 et suiv., de l'éd. donnée par Prosper Blanchemain. (Paris, Jannet, 1856, in-16.) Voy. aussi p 86, ci-dessus.

Et d'œles en courant s'emplumoit ma vitesse :  
 Dans les manoirs feuilleux toutes les Deitez :  
 Faunes, Satyres, Pans entournoyent mes costez :  
 Et Diane iamais, qui les siens fauorise,  
 N'aima tant Orion dont elle fut éprise,  
 Qu'elle me cherissoit : Je brandissois les dards,  
 Et reuerois le Dieu commandeur des soudars,  
 Bref, i'vsois ma ieunesse en tout braue exercice,  
 Ennemi de paresse et de honte et de vice,  
 Y mettant mon estude avec telle vigueur  
 Que pour l'affection moindre estoit mon labeur.

Tandis d'ardant courroux Venus fut attisee  
 Voyant qu'entre les Dieux ie l'auois méprisee,  
 Et pour vanger ce tort vint à la chasse vn iour :  
 Son espaule sonnoit sous le carquois d'Amour  
 Rempli des meilleurs traits qu'il se met en réserve,  
 Pour faire d'vn grand Dieu la raison toute serue.  
 A fin de me tromper elle emprunta la voix  
 De celle à qui par tout obéissent les bois,  
 Et me vint rencontrer tout lassé de la Chasse,  
 Et conduisit mes pas en vn plaisant espace,  
 Espace bigarré de l'émail du Printemps  
 Où Flore et les Zéphirs hebergeoyent en tout temps :  
 Les prez y rousoyoyent de mainte goute clere :  
 Là s'habilloit de bleu l'Eclaire arondeliere,  
 L'Adiante non moite, et le Gramen nouëux

Et le trefle y croissoient par les pastis herbeux.

Vne source y estoit d'eau viuement coulante  
Iusqu'au fond sans limon comme argent sautelante  
D'odorantes couleurs ses bords estoient garnis,  
Là sentoit bon la fleur du Jeau sang d'Adonis :  
Là rougissoit la fleur du sang d'Aiax éclose :  
Là commandoit le Lys, là boutonnoit la Rose,  
Là son pourpre odorant la Violette auoit,  
Et celle qui se tourne au soleil s'y trouuoit.

Sur toutes se haussoit la ronde Marguerite  
Dont le blanc incarnat mieux qu'autre fleur merite  
A paroistre premiere en la prime saison,  
Fleur qui m'a dérobé mes sens et ma raison,  
Fleur qui guarist la playe estant prise en breuuage  
Mais changeant sa vertu me naure dauantage.  
Le rameau du Lierre en ceinture grimpé  
Y tient le Myrte verd de nœuds envelopé,  
Et la Vigne ioyeuse ambrasse de main torte  
Le haut Orme branchu qui rien qu'ombre n'apporte

Au fond de la fontaine en lieu de blond grauois  
Luisoit le Diamant qui honore les doigts :  
Le Saphyr azuré, l'Hyacinthe, et encore  
La pierre qui de verd sa robe recolore :  
Agates et rubis, riches d'vn lustre beau

Et non pas les sablons iaillisoyent du ruisseau :  
Dessus tout m'y plaisoit mainte perle pesante, (1)  
Ronde, claire, polie, à mes yeux reluisante,  
Qui ne cedoit en pris aux perles que l'enclos  
De la mer rougissante enfante dans ses flots.  
Perle fille du Ciel, fille de la rousee,  
Plus qu'autre ta beauté par moy sera prisee.

Les Feres ne troubloyent ce ruisseau voyager,  
Ny les troupeaux béllans, ny l'oyseau passager,  
Ny l'homme qui conduit ses pas à l'auanture.  
Sans plus les Déitez hantoyent cette verdure.  
Callirée y estoit pour me faire mourir,  
Faisant la Marguerite outre saison fleurir.  
Si tost que ie la vey flamboyante de grâce  
Et de rares beautez, vne frayeur embrasse  
Tous mes sens esperdus, et ie n'eu le pouuoir  
Tant ie fus estonné, presque de les r'avoir.

Venus adonc qui veit l'heure bien opportune  
Banda son arc plié comme vn croissant de Lune,  
Me trauersa le cœur du trait le plus pointu  
Et le moins incertain à montrer sa vertu :  
Contre les Immortels luy sert telle sagette

---

(1) Allusion au nom de Marguerite qui signifiait aussi *perle*.

Que l'arc obéissant de sa corde ne iette  
Qu'il ne rende soudain les blessez amoureux.  
Après qu'elle m'eut fait, d'un beau coup, langoureux,  
D'un vol s'euanouit en l'aerine plaine,  
Comme se perd au vent vne fumeuse haleine,  
Et s'enuola dans Cypre aise de mon tourment.  
Cependant ie senti vn mal plus vehement,  
Et logea dans mes os vn feu qui n'est pas moindre  
Que l'Etnean fourneau qui ne cesse de geindre :  
Vn grand ruisseau de flamme en mes veines bouilloit  
Qui plus estoit contraint et plus me trauailloit.

Comme un peu de flameche vn chaume sec allume,  
De petit vn grand feu s'élargissant consume  
Ondeux comme vn torrent, tout le chaume leger :  
Il craquette en l'ardeur qui le vient saccager.  
Ainsin en vn moment la flamme commencee  
M'embrasa tout le corps, le cœur et la pensee.

Pour esteindre le feu qui m'alloit deuorant  
Tout plat ie m'accoudé sur le bord murmurant,  
Et du creux de la main puisé l'onde azuree  
Pensant que ma chaleur en seroit moderee,  
Pour le moins si du tout elle ne s'esteignoit.  
Hélas! mais comme en l'eau ma bouche se baignoit  
Elle aualoit encor dauantage la flame,  
Qui, soufreuse, asprissoit la fieure de mon âme :



Plus ie humois de l'onde et plus ie me perdois :  
 Non autrement que soufre en mes veines i'ardois,  
 Soufre, lequel enduit sur les torches de cire  
 La lumiere prochaine incontinent attire.  
 Qui eust pensé trouuer vn feu si vehement  
 En l'eau qui est contraire à ce chaud element ?  
 Lors ie pensois en moy : Cette argentine course  
 Est-elle point semblable à l'Africaine source  
 D'Ammon, qui à mi-iour gelle par sa froideur,  
 Puis à l'aube et au vespre est bouillante d'ardeur ?  
 Possible en autre temps elle sera gelee  
 Et me refroidira comme elle m'a brulee.  
 Mais en vain i'attendois remede au mal d'aimer :  
 Car soit que le Soleil se plongeast en la mer,  
 Soit qu'il frapast le chef des Indiques montagnes,  
 Soit qu'égal il partist le iour par les campagnes,  
 L'eau viue me sembloit et de braise et de feu,  
 Et ma soif s'augmentoit tant plus i'en avois beu.  
 Ainsi le beau Narcisse amoureux de soy mesme  
 Pour estancher sa soif en sentit vne extrême,  
 Vne soif amoureuse, et seulement la mort  
 Luy fit perdre la soif et l'ame sur le bord.

Abusé que i'estois ie tâché de comprendre  
 La cause de mon mal ! Qui pourroit se defendre  
 Des embuches d'Amour ? Par les veines de l'eau  
 Il auoit respandu son souphre et son flambeau,



Sa fureur, son desir, son plaisir, sa tristesse,  
 Et tout ce qui guarist vn Amant ou le blesse :  
 Si bien que dés le temps que l'eau viue ie vy  
 Autre bien, autre obiet, autre œil ne m'a rauy,  
 Et ne me puis lasser de contempler sa face,  
 Ny de la Nympe aussi Deesse de la place,  
 Qui surmonte ses sœurs d'vn maintien releué,  
 Tel que l'Arbre à Cybele en vn mont eleué.  
 Hippolyte guidant l'escadron effroyable  
 D'Amazones, portoit vne taille semblable,  
 Quand Hommace guerriere elle alloit rauagant  
 Les nations de l'Ourse, où Boré va logeant,  
 Ou quand du feu de gloire asprement allumee  
 Terrassoit à ses piés vne Getique armee.

Dans le cristal de l'onde elle luist à trauers,  
 Comme on voit entre-luire ou les blancs Lys couuers  
 D'vn verre transparent, ou les images faites  
 D'iuoire bien poly, diuinement portraites :  
 Bref, tant d'aise me poind que ne me puis saœuler  
 De voir ce qui mon cœur ne cesse d'affoler ;  
 Ny le soing de Cerés, ny le souci de prendre  
 Le repos de la nuict en ma paupiere tendre,  
 Ny autre pasetemps ne m'en peut retirer :  
 Mon soucy, mon plaisir est de me remirer  
 En l'eau viue tousiours d'vn lieu si defectable.  
 Et regarder son cours d'vn œil insatiable.

Ce qu'on escrit d'Hylas par les Nymphes tiré,  
 Qui eurent de son teint le cœur enamouré,  
 Est qu'il sentit d'amour la peste bouillonnante  
 Aupres d'une fontaine : où la beauté luisante  
 Des Naiades du lieu tellement le rait,  
 Qu'attaché par les yeux depuis il ne suiuit  
 Hercule le domteur des Monstres de la terre :  
 Et n'eut soing ny d'Argon, ny de courir conquerre  
 La toison Phryxeenne, estant comme ie suis,  
 Si captif, qu'il ne peut s'en retirer depuis.  
 O source d'onde viue, ô gloire des fontaines,  
 Source de mes plaisirs, et source de mes peines,  
 Source de mes pensers, source de mes douleurs,  
 D'où ie puise mon heur ensemble mes malheurs.  
 L'onde qui se dérobe és veines de la terre,  
 Qui par chemins cachez les riuieres desserre,  
 Comparable à ce sang qui nos membres soutient,  
 Coulant et recoulant à la source reuient  
 D'où premier elle vint, et puis de là retourne  
 Encore en l'Ocean de tous fleues la bourne,  
 Pour recourir apres en circulaires tours  
 Sans repos à l'endroit où commence son cours.,

Ainsi tous mes Pensers de cette eau viue naissent  
 Et l'écoulant en moy d'un long ordre ne cessent  
 De recouler apres à leur commencement,

Pour retourner encore en mon entendement.  
De mesme les vapeurs qui de terre s'eleuent  
Jusqu'au milieu de l'air, incontinent se creuent  
En gresle et en pluye, et d'en haut s'écoulant  
Pour apres remonter : ce Penser qui domine,  
Ainsy de moy à vous, de vous à moy chemine.





CXXI

CHANSON

**I**E ne me plains de la foible puissance  
Que ma raison a eu pour sa defense :  
Mais ie me plains du vol de mon Penser  
Qui veut si haut ses œles auancer.

Ie ne me plains de ma Ieunesse promte,  
Ny du combat de l'Archer qui me domte :  
Mais ie me plains que ie ne suis égal  
A sa grandeur, cause de tout mon mal.

Ie ne me plains que mon œil à toute heure  
Noyé de pleurs, gemist, lamente, et pleure :  
Mais ie me plains de ma langue qui veut  
Celer mon mal, et mon œil ne le peut.

Ie ne me plains que mon cœur ha la playe,  
Et d'vn bien feint qu'il sent la douleur vraye :

Mais ie me plains que son mal luy plaist tant  
Que ce seul mal le peut rendre contant.

Ie ne me plains que mon cœur las de viure  
Me veut laisser comme traistre, et la suiure :  
Mais ie me plains que mon cœur estant sien  
Ie ne diray que son cœur sera mien.

Ie ne me plains d'une si douce flame  
Que ses beaux yeux attisent en mon ame :  
Mais ie me plains que mon mal est venu  
De ses regards sans qu'il leur soit connu.

Ie ne me plains qu'il faut que ie souspire  
Et nuict et iour en si cruel martyre :  
Mais ie me plains qu'Echo seule me plaint,  
Et de pitié comme moy se complaint.

Ie ne me plains que sa beauté si grande  
Me tient captif et qu'elle me commande :  
Mais ie me plains , venant à l'approcher,  
Qu'elle est Meduse et ie suis un rocher.

Ie ne me plains que ma playe est mortelle,  
Et qu'en l'aimant ie meurs pour l'amour d'elle :  
Mais ie me plains qu'elle ne sçaura pas  
Que son amour me cause le trespas.





CXXII

CHANSON

**O**r' que le plaisant Auril  
Tout fertile  
Donne aux Plaines la verdure,  
Et Iupiter à son tour  
Fait l'amour,  
Je veux imiter nature.

Voicy les iours de Venus  
Reuenus  
Où fait l'amour toute plante :  
La terre grosse produit  
Vn beau fruit :  
Ores toute chose enfante.

Tout rit : iusqu'au fond du cœur  
Vient l'ardeur  
Qu'en ce mois Venus elance.  
L'vniuers de bout en bout  
Sent par tout  
Sa chatouilleuse puissance.

Mille especes d'animaux  
Inégaux  
Sur les campagnes bondissent,  
Et de Cupidon poussez  
Insensez  
De leurs femelles iouissent.

Voyant le flambeau d'aimer  
Enflamer  
Les cieux, la mer, et la terre,  
Dois-ie mettre à nonchaloir  
Le vouloir  
Du Dieu qui me fait la guerre?

Bien que iamais ta beauté  
N'a esté  
Moins de mon cœur esprouuee,  
Si est-ce qu'à ce doux temps  
Ie la sens  
Plus en mon ame engraeuee.

M<sup>o</sup>n feu croist en ce beau mois,  
Toutefois  
Quand l'Hyuer nous viendra poindre  
De violente froideur,  
Ma chaleur  
Ne se pourra faire moindre.

L'âge du Printemps defaut  
Par le chaud,  
Et l'Hiuer chasse l'Autonne;  
Mais i'ay en toute saison  
La prison  
Où ta beauté m'environne.

Pour vn autre feu nouveau  
Le flambeau  
Qui m'échauffe la poitrine  
Ne peut s'estaindre iamais :  
Je me pais  
D'une flamme trop diuine.

L'animal au feu naissant  
Et croissant,  
Tout soudain cesse de viure  
S'il s'eloigne tant soit peu  
De son feu :  
Ainsi ie meurs sans te suiure.



En ce feu ie me nourris,  
C'est mon ris :  
Ma brulure c'est mon aise :  
Mon plaisir, mon aliment,  
Seulement  
Ie respire en telle braise.





CXXIII

CHANSON

**L**A blanche Violette  
En ce doux mois fleurist,  
Mainte fleur nouvelette  
De toutes pars blanchist.  
Mais des printanières couleurs  
Mon Immortelle  
Est la plus gentille et plus belle,  
La fleur des fleurs.  
O belle fleur, cause de mes douleurs,  
Mon Immortelle,  
De ta beauté la fleur nouvelle  
Fais que ie meurs!

Maintenant la prairie  
Au soleil se fiant,  
Apparoist embellie  
D'un émail variant :  
Mais en vain, si le vermeil teint  
Du beau visage  
Qui eleue au Ciel mon courage  
Les fleurs esteint.

O belle fleur, etc.

Pour tistre vne couronne  
A son chef vertueux,  
Où l'Amour m'emprisonne  
Au ret de ses cheueux,  
Je veux les thresors butiner,  
Qu'espand la terre,  
Qui ialoux se feront la guerre  
Pour s'y donner.

O belle fleur, etc.

Le blanc Lys et la Rose  
Voudront auoir l'honneur  
Que leur moisson repose  
Sur ce chef de bonheur :  
Au dessus d'elle on pourra voir  
Comme vne nuë  
Qui verse vne pluye menuë,

Ces biens pleuvoir.

O belle fleur, etc.

Toute fleur amoureuse  
Voudra s'en approcher,  
S'estimant bien-heureuse  
Telle Nymphé toucher,  
Qui comme Aurore ha tousiours plein  
De cent fleurettes,  
Où les amours font leurs cachettes,  
Son riche sein.

O belle fleur, etc.

En elle prenant vie  
On les verra fleurir,  
Et si Flore d'enuie  
Les contraint y perir,  
Ainsi que moy languir leur plaist  
Pour telle face,  
Qui le beau du Printemps efface  
Tant belle elle est.

O belle fleur, etc.

Le doux Printemps ne dure  
Sinon trois petits mois,  
Et l'estrange froidure  
Le perd souuentefoïs :

Mais iamais ne sera defaict  
 Par le Boree  
 L'Auril de ma Nympe admiree  
 Tant est parfaict.

O belle fleur, etc.

Il faut que ie confesse,  
 Faisant comparaison,  
 Que ma belle Deesse  
 Vainq d'Auril la saison,  
 Bien qu'il aye le Rossignol  
 Qui son aimee  
 Courtise dessous la ramee  
 D'amour tout fol.

O belle fleur, etc.

Ce gay chantre rustique  
 Qui dans vn verd buisson  
 D'une douce Musique  
 Decoupe sa chanson,  
 S'il oyoit Madame chanter  
 Voudroit apprendre  
 Au tuyau de sa gorge tendre  
 A l'imiter.'

O belle fleur, etc.

Donc le Printemps s'en aille

230 ŒUVRES POÉTIQUES D'AMADIS JAMYN.

Au loin quand il voudra,  
Le beau qui me travaille  
Jamais ne defaudra :  
Je voy le gracieux Printems  
En sa presence,  
Lorsque i'endure son absence  
L'hyuer ie sens,  
O belle fleur, etc.





## CXXIV

### CHANSON

**L** e beau visage de ma Dame  
D'une si blanche neige est teint,  
Et d'une si vermeille flame  
Qui tousiours flambe et ne s'esteint,  
Qu'Amour de ses beautez épris  
Doute qui emporte le prix,  
Et luy qui de tous est vainqueur  
Vaincu se connoist en son cœur.

La flame douce et amoureuse  
Esparse en son teint gracieux,  
Est dessus la branche espineuse  
Vne Rose éclatante aux yeux,

Qui découure le paradis  
 De ses boutons espanouïs,  
 Quand le Soleil haussant le iour  
 Laisse d'Orient le seiour.

Et sa blancheur estincelante  
 Apparoist telle que de nuict,  
 La Lune sur l'eau non mouuante  
 De ses rais tremblotans reluit,  
 Scintillant à menus rayons  
 Lors que plus serain nous voyons  
 Le temps et le Ciel esclairci,  
 Chassant le nuage obscurci.

Ainsi la Beauté est si belle  
 A qui ie me trouue soumis,  
 Que ie ne la croy naturelle  
 Tant les Dieux luy furent amis :  
 Et le reste qui précieux  
 S'estime en la terre et aux cieux,  
 Ie pense sans estre deceu  
 Que ce n'est rien, ou c'est bien peu.







CXXV

CHANSON

**V**oici le iour commençant le Caresme,  
Fiere à qui plaist la tyrannie extremes,  
Allez au temple pour sçauoir  
Combien foible est nostre pouuoir.

Pour abaisser la mondaine arrogance  
On dit à tous : Ore ayez souuenance  
Que de cendre vous estes faicts,  
Et qu'en cendre serez defaicts.

Si n'y croyez, vous le pouuez apprendre  
De moy réduit par vos beautez en cendre,  
Tant l'amoureux feu s'allumant  
M'a saisi pour son aliment.

Puis que la fin est si vile et si basse,  
A quoy vous sert tant d'orgueil et d'audace?  
Que sert de vous fier en vain  
A beauté qui coule soudain?

Beauté du corps n'est qu'une ombre légère,  
C'est de l'Auril vne fleur passagere,  
Qui sur les arbres s'élevant  
Tombe à l'assaut du premier vent.

Aime celuy qui t'aime, honore et prise :  
C'est la grandeur d'une ame bien apprise  
De mettre en mesme égalité  
La douceur, grandeur, et beauté.

Ainsi se fait le grand Soleil parestre  
D'autant petit, que plus on le voit estre  
Hautement leué dans les cieux  
Pour éclairer en ces bas lieux.





## CXXVI

### CHANSON

**L**E veux mourir, le malheur m'y conuie :  
Il est besoing qu'en mon esprit i'inuente  
Quelque moyen pour faire plus contente  
La Dame ingrante à qui desplaist ma vie.

O belle ingrante, il me faut satisfaire  
A ton dedain qui me fait iniustice,  
Et toutefois allant au precipice  
Du regne obscur, moins de trauail l'espere.

l'espère auoir là-bas moins de souffrance :  
Car à la fin ta beauté sans égale  
Viendra toucher à la butte fatale  
Pour y sentir du feu la violence.

Là conuëndra que ton esprit descende  
En la prison horrible et tenebreuse  
Pour éprouuer la flamme dangereuse  
Qui m'ard le cœur sans que rien me defende.

Tu ne pourras euitter cette braise  
Changeant de place, et lors toute suiette  
N'auras à ieu par subtile defaite  
Ce beau tourment qui me change en fournaise.

Lors bien-heureux, ô douceur amoureuse!  
L'adouciray le tourment de ma peine,  
Le temperant de la douleur certaine  
Que souffrira ton ame dedaigneuse.

Double sera le rigoureux martyre,  
Double le mal et l'angoisse plus forte  
Qui te viendra de ma dépouille morte,  
Dont maintenant tu ne te fais que rire.

L'vn pour autant que tu donnes, Cruelle,  
La mort, hélas! à celui-là qui t'aime  
Plus ardemment que ses yeux, ny soymesme,  
Tout attrempé d'vne amour eternelle.

L'autre pourtant que tu seras sans cesse  
Auec celui qui deplaist à cette heure,

Tant qu'il conuient pour te plaire qu'il meure  
A fin qu'il vainque en mourant ta rudesse.

O que mon feu, mes tourmens, et ma plainte  
Me seront doux ! que mon mal sera maindre  
Quand ie verray celle qui me fait plaindre  
Estre en ces lieux, où ie seray, contrainte !





## CXXVII

### CHANSON

Loin de ta lumiere,  
L'Themis mon amour,  
Viure ie n'espere  
Ny voir vn beau iour :  
Les plaintes funebres,  
Les noires tenebres  
Seront ma clairté.  
Bien ie me puis dire  
Enfer de martyre  
Loin de ta beauté.

La terre amoureuse  
Sa grace destruit  
Quand la flamme heureuse  
De l'Esté s'enfuit :

Ainsi ton absence  
M'oste l'esperance  
De felicité.  
Bien ie, etc.

Ces hautes pensees  
Qui viuoyent en moy  
Seront effacees,  
Ainsi que ie voy  
Les fleurs et les herbes  
N'estre plus superbes  
Par l'obscurité.  
Bien ie, etc.

Mon eclipse brune  
Sent l'effect pareil  
Que souffre la Lune  
Perdant le Soleil :  
Car de l'opposite  
Qui mes yeux limite  
Ton iour m'est osté.  
Bien ie, etc.

Aux antres où i'erre  
Je dy mes secrets,  
Tant qu'il n'y a pierre  
Si dure aux regrets

Qui mon dueil ne plaigne,  
Et pour moy ne daigne  
Rompre sa durté.  
Bien ie, etc.

Mes larmes qui mouillent  
L'herbe en mon chemin,  
Tristement la souillent  
D'vn amer venin :  
Le troupeau champestre  
Qui s'en vient repaistre  
De mort est domté.  
Bien, ie, etc.

Les plus tristes plaintes  
De tous les amans  
Sont parolles feintes  
Pres de mes tourmens,  
Et rien ne sustente  
Mon ame mourante  
Que ton nom chanté,  
Dont ie me puis dire  
Enfer de martyre  
Loin de ta beauté.







## CXXVIII

### DE LA RIGVEVR

**C**E n'est assez d'auoir la taille belle,  
Et ressembler à Venus l'immortelle,  
Comme elle vint sur le mont Ideen  
Pour estonner le pasteur Phrygien,  
Et conquerir cette pomme doree  
Qui se deuoit à la plus honoree.  
Ce n'est assez d'enflammer à l'entour  
Le Ciel ioyeux des rais de vostre iour :  
Ce n'est assez de ietter mille flames  
Et mille traits pour saccager nos ames :  
Ce n'est assez, Deesse, de sçauoir  
Qu'on est heureux alors qu'on vous peut voir.

Toute beauté qui fierement dedagne  
L'humanité pour fidelle compagne,

Reste inutile et demeure sans prix :  
Par la douceur s'animent les esprits,  
Aucune fleur ne se trouue agreable,  
Bien qu'elle soit de couleur delectable,  
Si de sa force elle n'enuoye au cœur  
En respirant vne douce senteur.  
Aussi iamais vne Dame arrogante  
Fille d'orgueil, ne se monstre plaisante,  
Bien que toute autre elle excede en beauté  
S'elle n'y ioint l'humaine priuauté.

Lucrece dit que la liqueur mielleuse,  
Comme le laict, est tousiours doucereuse  
Pour auoir pris d'Atomes ronds et doux  
Son Estre tel que nous sentons aux gousts :  
Et que l'Absinthe ha contraire nature  
Rempli de forte et d'amere pointure,  
Pour estre fait d'atomes plus crochus  
Qui de leurs haims reuèches et fourchus  
Tranchent nos sens, et d'une rude entree  
Vont efforçant la chose rencontree.  
Pareil reproche est conuenable aussi  
Pour la beauté reuèche à la merci :  
C'est que le Ciel d'atomes l'a forgee  
Tels que sont ceux dont se forge une espee,  
Atomes durs, aspres, hameçonnez,

Qui pour tuer ont esté façonnez.

Autant qu'on voit la rigueur d'une scie  
Qui d'un bruit aspre à nos oreilles crie,  
Estre inegale aux accords et doux sons  
Flatans nos cœurs d'agreables chansons :  
Autant se voit vne parole douce  
Qui touche aux sens, qui les flate et les pousse,  
Estre excellente, et du tout surpasser  
Celle qui vient nostre oreille offenser.  
Donc rien de beau, n'est point beau, ce me semble  
Si la douceur à beauté ne s'assemble.

Le doux Printemps est beau pour les soupirs  
Que doucement engendrent les Zephyrs :  
Et tousiours belle on nomme la iournee  
Où des grands vents la troupe mutinée  
Ne souffle point, et la terre ne sent  
L'eau qui de l'air sur elle redescend :  
Le marbre est beau pour sa superficie  
Douce au toucher, reluisante et polie :  
La soye est belle et se fait rechercher  
Pour estre prime et douillete à toucher :  
Donc toute Dame à l'amitié rebelle  
N'a merité louange d'estre belle.





CXXIX

LE SONGE D'VN PESCHEVR

*A Monsieur de Souuré (1)*

**L**E bon Demon qui au sommeil preside,  
Par deux portaux hors de sa grotte humide  
Fait ici bas tous les Songes sortir  
Que faux ou vrais il nous veut départir.  
L'vn tout de corne est la secrette voye  
D'où ce Dieu lent les vrais Songes envoie.  
L'autre reluist d'iuoire blanchissant  
D'où le faux Songe en nos cœurs va glissant.  
Ores ie veux te remettre en memoire  
Vn Songe faulx de la porte d'iuoire,

---

(1) Maître de la garde-robe du Roi.

Tel que souuent Morphée en fait auoir  
Aux sens trompez d'imaginé vouloir.

La Pauureté, soucieuse, reueille  
L'homme au trauail, et sage le conseille  
De ne donner aux membres ny aux os,  
Ny à l'esprit vn moment de repos.  
Elle a trouué les arts et la science :  
Elle est tousiours pleine de diligence :  
Car le souci ne laisse sommeiller,  
Mais importun nous presse de veiller :  
Et tant soit peu si le dormir assomme  
Dessus ses yeux les paupieres de l'homme,  
Incontinent ce soing qui le poursuit  
Le vient troubler : puis le Somme s'enfuit.

Deux bons Vieillards qui sur l'eau poissonneuse  
Cherchoyent leur vie en peine souffreteuse,  
Lors que Phebus ses rais alla cacher,  
Firent des lits (afin de se coucher)  
Auec des ioncs et tentes de feuillage,  
Dessus le bord du murmurant riuage.  
Ils reposoyent sur les feuillars sechez :  
Tous leurs labeurs pres d'eux estoyent couchez,  
Tous les outils de leur mestier humide,  
Tout ce qui sert dessus l'onde liquide :  
Cannes, paniers, lignes, nasses, filets,

Prisons d'ozier, et labyrinths de rets,  
Tramail quarré, plomb pesant, rouges tuiles,  
Cordes, liege, à ce trauail vtiles :  
Bref, mille engins, couuertures et peaux,  
Mantes, bonnets, vestements et chappeaux.

De ces Pescheurs tel estoit l'equipage,  
Et tel en tout leur plus riche heritage :  
Entre eux logeoit la pauureté sans plus,  
Ils n'auoyent rien qui leur fust superflus :  
Et leur voisin c'est la mer qui repousse  
Leur dur taudis, d'ecumeuse secousse.  
Le Chariot qui en tenebres luit  
N'auoit attain't de son cours la minuit,  
Quand le souci des peines coutumieres  
A ces Pescheurs déferma les paupieres :  
Ils s'exhortoyent l'vn l'autre pour chanter  
Quand l'vn des deux ainsi va raconter.

LE PREMIER PESCHEVR.

Ceux, compaignon, mentent bien qui assurent  
Qu'au temps d'Esté les nuicts courtes ne durent  
Quand les lons iours éclairent aux humains :  
I'ay desia veu dix mille songes vains,  
Et si encor celle là qui rameine  
Le blond Soleil, d'Orient est lointaine.  
O que des nuicts le cours est spacieux !

## LE SECOND PESCHEVR RESPOND.

C'est le labour qui te rend soucieux,  
Faisant sembler leur carrière plus lente :  
Mais ie te pry, dy moy, qui te tourmente ?

## LE PREMIER PESCHEVR.

Sçais-tu iuger des songes, qui souuent  
Viennent de nuict les hommes deceuant ?  
Ie te voudrois faire part de ma ioye  
Comme en peschant commune est notre proye.  
Vn doux songer s'est à moy présenté,  
Que ton esprit bien expérimenté  
Sçaura soudain par bon aduis comprendre,  
Pour en apres ma fortune m'apprendre.  
Celuy sçait bien des songes deuiner  
Qui peut sçauant les faicts imaginer,  
Qui ha l'esprit comme demi-Prophete  
Pour discourir d'vne chose secrete,  
Qui ha le chef pourveu d'entendement,  
Le cœur colere et prompt à mouuement.

## LE SECOND PESCHEVR.

He, que feroit quelqu'vn aupres des ondes  
Couché dessus les feuilles vagabondes  
Sans receuoir le sommeil oublieux,  
Sinon iuger des Songes gracieux  
Nous deceuant par diuerses figures ?

Malgré le sort des tempestes obscures  
 Dans le Palais on trouue à trafiquer,  
 Et le grand Cerf enseigne à pratiquer.  
 Mais, compagnon, dy moy quelle mensonge  
 A pris tes yeux au milieu de ton songe ?

LE PREMIER PESCHEVR.

Quand du trauail pesamment assommé  
 Ie pris le somme en mon œil enfermé,  
 Ie n'estois plein qu'à sobre suffisance :  
 (Car en soupant, si tu as souenance,  
 Nous epargnons : ) Or, en dormant ie vey  
 Vn tel obiet que i'en fu tout rauy.

Il me sembloit que dessus vne roche  
 I'estois assis avecques mon haim croche  
 Pour épier les poissons dessous l'eau,  
 Et qu'à mon haim s'en accrochoit vn beau.  
 Le chien dormant songe au pain bis qui entre  
 A gros lopins de sa gueule en son ventre,  
 Et moy Pescheur ie songeois au poisson.  
 Il me sembloit que pris à l'hameçon  
 Pendilloit vn de la troupe nageante,  
 Se debatant d'écaille sautelante :  
 Son sang couloit, et de son battement  
 Faisoit plier mon pescheur instrument.  
 Lors ie voulu tous mes efforts estendre :



Car ie craignois que ie ne puisse prendre  
Ce beau poisson, qui sautant se battoit  
Contre mon haim dont le fer l'emportoit,  
Puis repensant en sa playe saigneuse  
Ie demandois : Plein de douleur ireuse  
Poisson blessé, me voudrois-tu happer ?  
Quand ie le vey ne pouuoir échapper,  
I'estends la main, ie le prens, ce me semble.  
Et mets à fin le combat tout ensemble.  
Dessus le bord ce poisson ie tiré  
Dont tout le corps sembloit estre doré.  
Si que voyant son écaille dorée  
I'eu peur qu'il fust vne chose sacrée  
A Amphitrite, ou que Neptune encor  
Le tinst sacré comme vn riche thresor.  
Tout doucement, ma gauche main y touche.  
Et au poisson i'osté l'haim de la bouche  
A fin que l'or ne s'y tint accroché,  
Puis sur la riue en l'herbe le couché.  
Lors ie iuré de iamais n'apparoistre  
Le pié sur mer, ains la terre connoistre  
Pour commander au metal radieux :  
Le doux Sommeil s'enuola de mes yeux.  
De tel serment ie n'ay l'ame assurée,  
Craignant faulser ma promesse iurée ?  
Assure donc, ie te pry, mon penser.

## LE SECOND PESCHEVR.

Ah! n'ayes peur, et ne pense offenser  
 Les puissans Dieux : Ta belle fantaisie  
 Est chose vaine et pure tromperie :  
 Si tu n'as pris le beau poisson doré  
 Par nul des Dieux aussi tu n'as iuré.  
 Que si veillant tu ne fais l'exercice  
 ( Dessus la mer de ton âge nourrice )  
 Comme soulois : Tu seras en danger  
 De n'auoir rien bien souuent que manger  
 Auec tout l'or qui t'a frappé la veuë.  
 Mais si au vray ta dextre s'euertuë  
 En ton mestier de faire son deuoir,  
 Espere alors force poisson auoir  
 Pris en tes rets par veritable prise :  
 Voilà comment chaque Pescheur deuisse.

Souuent ainsi i'empogne vn songe vain,  
 Mais le solide échappe de ma main.  
 Je te supply, fay que mon songe sorte  
 L'vn de ces iours par la certaine porte,  
 Et mon espoir à la fin contenté  
 En lieu du faux trouue la verité.





CXXX

EN L'HONNEUR DE BACCHVS

*Au sieur de la Possonniere (1).*

**I**L ne se faut esmerueiller  
Si l'on voit MARIN batailler  
De pieds, de bras et de ceruelle;  
C'est le Thebain, fils de Semele,  
Qui de son Thyrsse raisineux  
A frappé son cerueau vineux.

Hé! mais qui pourroit resister  
Contre ce Dieu qui peut domter  
Le cerueau des hommes plus sages?  
C'est luy qui hausse nos courages

---

(1) Claude de Ronsard, frère aîné du poète.

Qui les combats nous fait gagner  
Et tous les hazards dedaigner.

L'effroy n'assault iamais le cœur  
Où se campe ce Dieu vainqueur :  
O Bassare, domteur des Indes,  
Bien haut mon courage tu guindes !  
Je ne veux estre despité  
Contre toi comme fut Penthé.

Je ne ressemble aux Nautonniers  
Qu'au milieu des flots mariniers  
Tu fis fendre les eaux marines  
Les vestant d'escailles Dauphines,  
Ains tousiours i'honore le vin  
Où gist vn mystere diuin.

Ce n'est moy qui mets à mespris  
Ceux qui de ta fureur épris  
Celebrent tes saintes Orgies :  
Je voy les Bacches estourdies  
Euan Iach Iach crier  
Et tes triumphes publier.

La Lune n'acheue le mois  
Qu'en ce fertile Vandomois

On ne te celebre vne feste :  
Chacun donne autour de sa teste  
Le Lierre et le Pampre aussi  
Et te nomme Chasse-soucy.

Aussi l'on dit que tu passas  
Le long du Loir, et que laissas  
Ton beau nom à la Denysiere (1)  
Voisine de la Possonniere,  
Et commandas que les raisins  
Chargeassent les couteaux voisins.

La Possonniere de Posson (2)  
Se surnomme, non du poisson  
Qui des RONSARDS nomme la race :  
Aussi l'on dit qu'en ceste place  
Tu beus tant que tu chancelois  
Et là demeurer tu voulois.

Posson, poinson tout begayant  
Tu la nommois en tournoyant,  
Et c'est cela qui me fait croire

---

(1) Le château de la Denisière, qui se trouve à trois ou quatre kilomètres ouest de la Poissonnière, appartenait à une branche de la famille de Ronsard.

(2) Le posson ou poisson était une mesure pour les liquides. Il variait de deux litres à un demi-litre. — Le poinçon, très variable aussi, équivalait, en beaucoup de provinces, à un hectolitre environ.

Que tel nom luy donnas de boire,  
De boire non les claires eaux  
Mais les vins et vieux et nouveaux.

Là, tout le camp qui te suiuoit  
Beuuoit sans fin et rebeuuoit,  
Tellement qu'il laissa respandre  
Tout le plant de la vigne tendre  
Qu'il portoit, et au desloger  
Oublia de s'en recharger.

Pource meint cousteau reuestu  
S'y voit de ce bon plant tortu,  
Et en l'honneur du porte-lierre  
De Bacchus on vide meint verre,  
Le louant d'estre l'inventeur  
D'une si celeste liqueur.

Semeleen, Thyoneen,  
O deux fois né Bœotien,  
Preste-nous à la proche annee  
Plus grande et meilleure vinee,  
Donne que d'icy à cent ans  
Je gouste de tes doux presens.





CXXXI

POUR VN COCV

**L** e roux Chameau de bosses montueux  
Comme les flots bossus et tortueux,  
Fit autrefois cette folle demande  
A Iupiter qui peut tout en commande.

Veilles, Seigneur, qui toute chose peux,  
Me prester aide et entendre mes vœux :  
Fay moy sortir ainsi que droites bornes  
Dessus mon front, les pointes de deux cornes,  
Le Cerf leger qui n'est pas si puissant,  
En ha le chef superbe et menaçant :  
Rien ne me sert ma taille belle et haute  
Si desarmé de ces cornes i'ay faute.

Il dist ainsi : Mais il fut debouté  
De sa requeste, et le Dieu despité,  
L'enlaidissant dauantage à merueilles  
Appetissa sa teste et ses oreilles  
Pour n'auoir pas en sa folle oraison  
(Content de soy) demandé la raison.

Braue Cocu, ta priere ordinaire  
(A ce qu'on dit) est bien tout au contraire :  
Te deffiant de ta femme à tous coups  
Et de toy mesme, avec vn soin ialoux,  
Tu ne permets reposer ny la Lune  
Ny les Demons que le charme importune.  
Le Ciel tousiours est trauaillé par toy  
Pour t'asseurer de ta femme la foy,  
Non cette foy qu'elle doit à l'Eglise  
Mais pour ton lict qu'elle t'auoit promise.

Entre les Dieux Concile s'est tenu  
Si tu deuois tousiours estre cornu,  
Et chacun d'eux a dict en l'assemblée,  
Que ta ceruelle estoit bien fort troublée,  
Puisque ignorant tu ne demandois pas  
Vn bien permis à plusieurs d'ici-bas :  
Pourtant qu'au double ils vouloyent que la Plante  
En cornichons sur ton chef renaissante  
Prist auantage, et qu'elle durerait



Tant que ta femme aux yeux belle seroit.  
Iupiter mesme emprunta le plumage  
D'un beau Cocu, quand l'amoureuse rage  
Luy fit chercher le doux embrassement  
De sa Iunon qu'il aimoit ardemment.

Sois donc Cocu, et ne cuide pas rompre  
L'antique loy qui ne se doit corrompre,  
Tu es venu pour l'accomplir ici,  
Et ce qui doit moderer ton souci  
C'est qu'infinis sentent ta maladie.  
« Moins fache vn mal souffert par compagnie. »





CXXXII

ODE CHRETIENNE

Qvi sera mon secours  
En l'ennui de mes iours?  
Escoute ma parole,  
O Jesus, et consolle  
Mes esprits amoureux.  
Montre ta face clere,  
Rends mes yeux bienheureux  
Par ta sainte lumiere.

Mon cœur est vn amant  
Qui te suit ardemment :  
Tu es aussi de mesme  
Amant de ce qui t'aime.  
Vien la voie arrouzer  
Dont s'altere mon ame :  
Seul tu peux apaiser  
Le desir de ma flame.

Tu ne sçaurois haïr  
L'ame qui veut iouïr  
De ta grace promise,  
Et qui tient sa franchise  
De ton sang precieux.  
Donq pourquoi ne sent-elle  
De ces biens gracieux  
La douceur immortelle.

Ah! pourquoi laisses-tu,  
Sans monstret ta vertu,  
Mes prieres trompées  
Estre au vent dissipées ?  
Tant de cris expandus  
Au milieu de mes plaintes  
Sont-ils en vain perdus ?  
Les amours sont-ce fainctes ?

Mais tu as beau tenter,  
Genner et tourmenter  
D'une amour soucieuse  
Mon ame desireuse :  
Elle ne cessera  
D'aimer ce qui la pousse,  
Et languissant, dira,  
Languir est chose douce.





CXXXIII

PROSOPOPŒE

DE FRANÇOIS DE MAUGERON

**L**es ames des défunts ont soing de leurs amis,  
Et souuent par le Ciel ce bien leur est permis  
De reuenir en bas et visiter encore  
Ceux que leur sainte ardeur aime plus et honore  
Durant que le dormir tient le monde en repos.

L'autre nuit cependant que mon œil estoit clos,  
Et que i'auois les sens enseuelis du somme,  
Mon ame eut vision d'vn celeste ieune homme.

Il estoit tout semblable et d'yeux et de cheueux,  
Et de face et de front et de port genereux  
Au ieune Maugeron que la l'arque ennemie

En l'Auril de son age osta de cette vie;  
 Il paroissoit un Ange en beauté nompareil  
 Quand de ces doux propos il toucha mon sommeil.

Ecris, ce me dit-il, ce que ie vais te dire,  
 Afin que d'age en age on le puisse relire.

Cailus et Saint-Maigrin et Maugeron aussi,  
 Ayans quitté la terre et tout humain souci,  
 N'ont toutefois quitté la douce souenance  
 De Henry leur seigneur, pere et Roy de la France;  
 Comment l'oubliroient-ils quand encor chacun iour  
 Ils sentent les bienfaits de son diuin amour?  
 Afin qu'icy leur nom de siecle en siecle dure  
 Il a fondé pour eux obitz et sepulture,  
 Il leur a fait l'honneur qui se peut faire aux morts,  
 Il a iusqu'à la tombe accompagné leurs corps,  
 Il les a bien aimez tant qu'ils furent sur terre :  
 Maintenant qu'vn tombeau leurs depouilles enserre  
 Il prie et fait prier à toute heure pour eux,  
 Afin que leurs esprits soient aux lieux bienheureux ;  
 Si bien que par l'effet de sa sainte priere  
 Il les a mis au rang des anges de lumiere ;  
 Aussi pour son bonheur sans cesse vont priant  
 Et de vœux éternels le vont remerciant :  
 Nul regret ne les poingt de la vie mortelle,  
 Leur aize est infini, leur gloire est éternelle,

Ils ne viuoient icy que comme les mortels,  
 Ils reuiuent au Ciel comme Dieux éternels,  
 Et s'ilz ne laissent pas en terre de reuiure  
 Dedans le cœur du Roy qui d'esprit les veut suiure,  
 Ainsy viuans en Dieux, ainsy viuans en Rois,  
 Ici bien fortunez, là bienheureux tous trois.

Iamais l'humain desir ne s'estend sur les choses  
 Où la felicité n'ha ses graces enclozes,  
 Ilz sont donq tres-heureux puisqu'il s'en trouue assez  
 Qui voudroient par la mort au Ciel estre passez,  
 Pour sentir les regrets du bon maître et Monarque  
 Qui du tort faict sur eux blasme souuent la Parque.

Ecris qu'vn grand amour outrepatte les bords  
 De Styx et d'Acheron pour luy non assez forts.  
 Ecris que tous les trois en viuant n'eurent faute  
 De courage pour faire vne entreprise haute,  
 Et de vaillans exploits honorer leurs beaux ans,  
 Mais eurent seulement faute d'un plus long tems,  
 N'eurent assez de vie, ains assez de courage.  
 L'ombre ayant dit ces mots ne dist rien dauantage,  
 Ains soudain reuola sur l'Olympe des Dieux  
 Quand l'Aurore remet tous les flambeaux des Cieux  
 Chacun en sa demeure, et leur danse finie  
 Conte si nul ne manque à telle compagnie.





## CXXXIV

### COMPLAINTE DE CLEOPHON (1)

**C**LEOPHON se plaignoit autant qu'on peut se plaindre  
En ces mots dont ie veux sa tristesse depeindre,  
Les monts, les rocs, les bois oyant son amitié,  
Admiroient sa douleur et en auoient pitié.  
Telle estoit sa complainte : O mechantes tenebres  
Qui me donnez des iours si tristes et funebres,  
Pourquoy si promptement auez-vous fait tomber  
Le feu qui commençoit encores à flamber ?  
Pourquoy si tost se perd l'Aurore messagere  
D'vne si reluisante et celeste lumiere ?

**Tenebres, ie vous damne et vous bany là bas**

---

(1) Comme on l'a vu ci-dessus, le poëte désigne sous ce nom Henri III qui pleurait la mort de ses mignons.

Dans le sein du Tartare où le Ciel ne luist pas.  
 Dans le gouffre de Styx pour iamais retirées  
 Iamais ne iouïssez des flames etherées,  
 Puisque vous rauissez à mes yeux leur clarté.

Quand ie pense aux soleils que vous m'avez osté  
 Tous plaisirs en mon cœur dorment et prennent cesse,  
 Et en lieu d'eux en moy s'esueille la tristesse :  
 Alors ie n'ay soucy de quelconque plaisir.  
 Et mourir pour les suiure est mon plus grand desir.  
 Mes yeux ont beau chercher un obiet desirable  
 Ils ne trouuent plus rien qui leur soit agreable :  
 L'auisse tous les lieux où ie les soulois voir;  
 Mais c'est ce qui plus fort vient mon dueil esmouuoir,  
 N'y voyant plus les corps qui tant me souloient plaire,  
 Et ie crois m'esgarant d'vn penser solitaire  
 Que les cieux où luisoit leur diuin ornement  
 Portent mesme regret de leur eslongnement.

Vous fustes autrefois, ô chere compagnie,  
 Icy bas le repos et l'espoir de ma vie,  
 Vous estes maintenant ma plainte et ma douleur  
 Le destin nous deuoit permettre ce bonheur  
 D'allonger d'vn accord ensemble nos iournées,  
 Ou deuoit à vos ans accourcir mes années.

Car mieux vaut vne mort qui viue à tout iamais,



Qu'vne vie qui meurt, et iamais n'a de paix :  
Aucun lieu ne me rit sans vous que ie soupire,  
Si vous estiez presens tout me sembleroit rire.

J'ay enterré ma ioye au creux de voz tombeaux  
Et j'ay senti pour vous des regrets tous nouveaux;  
D'autant que qui sçauroit en sa peine la mienne  
Pour douce et pour petite il auouroit la sienne.

On peut représenter d'un grand feu la couleur,  
Mais la peinture manque à montrer sa chaleur;  
Aussi l'on ne sçauroit en aucune peinture  
Portraire les ennuis qu'en ma perte j'endure.

Le Ciel ha vos esprits qui viuent en repos,  
La terre en vn grand temple est l'vrne de voz os,  
Et ie garde pour moi voz noms et vostre gloire,  
Vos obiets, vos amours d'inuincible memoire.

Quelquefois pour tascher à consoler mon mal,  
Lorsque durant la nuit les astres font leur bal,  
Et deuant leurs rayons ne sont mis aucuns voiles,  
Je contemple le Ciel tout parsemé d'estoilles,  
Et voyant les plus beaux des feux du firmament  
Scintiller, ce me semble, à mon œil ardemment,  
Je fay croire à mon cœur que ce sont voz images  
Qui m'enuoyent leurs rais comme pour leurs messages,

Se plaisans de me rire et de me regarder,  
 Au moins ie suis content me le persuader,  
 Et tant plus i'y regarde et tant plus ie le cuide,  
 Persuadé d'amour qui iusques là me guide :  
 Car amour sçait mon mal aspre et grief, et ie sçay  
 Qu'il luy peze et luy deult de l'angoisse que i'ay.

Si d'an en an reuient la saison printanniere  
 Plus riante de fleurs, plus belle et plus entiere,  
 Que ne reuient aussi nostre vie en noz corps,  
 Apres qu'vn peu de tems elle a couru dehors ?  
 Ha! destins malheureux! qui, durant ces alarmes  
 A mon chef donnera des fontaines de larmes  
 Pour fondre en pleurs de iour, pour fondre en pleurs de nuit  
 De la faueur du monde à iamais esconduit ?  
 Ie me plaindrois sans cesse, et de mes dures plaintes  
 Toutes places et lieux sentiroient les atteintes,  
 N'estoit que les soupirs ont pour fin de leurs cours  
 Qu'on ha honte à la fin de se plaindre tousiours.

Ainsi se lamentoit d'vn accent pitoyable  
 Cleophon aux humains et aux Dieux venerable,  
 Et tant sa passion vint toucher doucement  
 Les cordes de mon ame avecq estonnement,  
 Que rauy des propos qu'il donnoit à entendre,  
 Pour les chanter souuent ie voulus les aprendre.





CXXXV

LES NYMPHES FRANÇOISES  
AVX FRANÇOIS

**I** vsqv'a quand, ames insensées,  
De fureur serez-vous poussées?  
Les neiges du mont Apennin  
Ne gellent tousiours son visage,  
Mais sans fin vous viuez de rage.  
De cruauté et de venin.

Vengeance court dessus vengeance,  
D'un mal vn autre recommence,  
Comme d'un esclair scintillant  
Il renaist vne autre lumiere  
Deuant que l'esclaire premiere  
Ait caché son feu violent.

lctez bas, furieux, voz armes :  
Quel honneur auez-vous, gens d'armes,  
D'estre à vous-mesmes furieux.  
France tend les bras et vous prie  
De respecter vostre patrie :  
Hé, que pourriez-vous faire mieux ?

Retournez-vous au bien supresme,  
C'est pour la gloire de vous-mesme.  
L'amateur des seditions  
N'a loix, ni parens, ni famille :  
Richesse de concorde est fille,  
Pauureté suit les factions.

On a dit que les Corybantes  
Vestus d'armes étincelantes,  
Dansoient autour de Iupiter :  
C'est qu'il faut vestir la cuirasse  
Pour empescher qu'aucune audace  
Sur les Rois ne vienne attenter.

On dit que le char de Cybele,  
Que mere des Dieux on appelle,  
Estoit tiré par deux lions :  
Cet office doit vous apprendre  
Qu'obéissans il se faut rendre  
Aux diuines religions.

Il faut que les races plus fieres  
Se laissent flechir à leurs meres  
Et terres qui les ont portez :  
La garnison ilz doiuent estre  
Du païs qui les a fait naistre,  
Le haussant d'honneurs meritez.

Sous l'enfer chassons la discorde,  
Attirons du Ciel la concorde,  
Et comme les grains sont vnis  
Dedans les pommes des grenades,  
Lions-nous de mille embrassades  
Et d'amours qui soient infinis.





## CXXXVI

### AMOVR ET BEAVTÉ NEZ ENSEMBLE

**I**E crois que la beauté nasquit aueq Amour  
Et qu'ils furent tous deux conçeus en mesme iour;  
Car tout ce qui est beau soudain est agreable  
Et la beauté surtout est vne chose aimable;  
Cela fait que l'on chante Amour estre enfanté  
De Venus qui se dit deesse de beauté,  
Car Venus qui nasquit d'vne conque marine  
Est la beauté qui prist du chaos origine  
Lorsque l'esprit de Dieu porté dessus les eaux  
Fit le monde et beauté naistre comme iumeaux;  
Le monde et la beauté, l'vn masle et l'autre fille,  
Sortis du noir chaos comme d'vne coquille.

Quiconque le premier fit presider Venus

Aux beautez et Amours nez ensemble et connus,  
 Celuy-là non profane entendit les mysteres,  
 Et comme tous ces deux sont ensemble ordinaires;  
 Mais qu'est-ce que beauté sinon ie ne sçay quoy  
 Plaisant et gracieux qui vous attire à soy;  
 Vne certaine grace et iuste symetrie  
 Qui gangne ou la raison, ou les yeux, ou l'ouye,  
 Qui gangne nostre cœur et nous force d'aimer?

En tant qu'elle s'arreste et se plaist à former  
 Les choses que l'on voit, ou qu'on oyt, ou qu'on pense,  
 On l'apelle beauté; mais quand elle s'auance  
 Aux yeux ou à l'oreille, ou bien à la raison,  
 Les touchant doucement par douce liaison,  
 On l'apelle vn plaisir, vn certain delectable,  
 Vne volupté douce à noz sens désirable.

Nous recherchons icy parmi nous la beauté,  
 Et celle pour laquelle vn homme est arresté,  
 Pour laquelle en aimant il suit les creatures  
 N'est que certaine grace aux humaines figures,  
 Vne certaine forme aueq proportion  
 Qui pousse noz esprts à delectation  
 Par plusieurs de nos sens ou par tous tout ensemble,  
 Dont apres vn desir à tel plaisir s'assemble.  
 Car l'amour n'est sinon qu'un certain doux plaisir  
 Dont l'esprit en aimant se sent du tout saisir,

Se plaisant en la choze où telle bonne grace  
Pour se faire admirer aura choisi sa place.  
Telle inclination fait que d'un tel plaisir  
Procède au mesme instant vn certain beau desir  
Nous faisant desirer les choses qui nous plaisent,  
Et iamais du desir les flames ne s'apaisent  
Sinon qu'en iouissant de ce bien qui nous plaist.

Ainsi l'amour en nous qui de la beauté naist  
Est vn commencement, vn principe qui donne  
Naissance au mouuement desirant choze bonne,  
Et tel plaisant desir, tel plaisir desireux  
Rend tout en l'univers heureux ou malheureux.







## CXXXVII

### DE PAN ET D'ECHO

PAN, le Dieu d'Arcadie, autrefois seulement  
Ne sentit pour Syringue vn doux embrasement,  
Et pour elle ne fit sa fluste pastoralle  
Aueq certains rozeaux de grandeur inegalle,  
Monstrant que leur amour n'auoit iamais esté  
Reciproque ou rangé sous mesme egalité :  
Echo, qui n'est iamais en propos la premiere,  
Neantmoins à respondre est tousiours la derniere,  
Rait à ce Dieu Pan iadis sa liberté  
Par ses douces chansons et sa grande beauté ;  
Mais comme volontiers il aduient qu'on mesprise  
Le gain desia gangné, pour faire vne entreprise,  
Cette Nympe euitoit du Dieu Pan les amours,  
Et iamais ne voulut entendre à son secours,

Courant après les pas de l'arrogant Narcisse :  
 — Que ie prie, dit-elle, vn tel à mon seruice ?  
 Vn satyre difforme, vn si laid et cornu,  
 Qui par ses pieds de bouq pour bouq est reconnu ?  
 Vestu sauagement d'vne peau de Panthere ?  
 S'il plaist à tous les Dieux, il ne me sçauroit plaire !  
 Pan aueq tels desdains fut saisi de despit,  
 Et encore l'enuie en sa fureur se mit,  
 Car il aimoit Echo pour ses chants admirables ;  
 Mais voyant ses ardeurs aux siennes dissemblables,  
 Il tourna son amour plein d'admiration  
 En rancune enflamée à fiere intention.  
 Donq enflé de courroux luy portant vne enuie  
 De ce que ses chansons vainquoient son harmonie,  
 Despit de n'auoir peu iamais venir à bout  
 De jouïr des beutez qui l'auoient gangné tout,  
 Il vsa de ces mots respirans de menace :

— I'en auray ma vengeance, et cette bonne grace  
 Qu'elle ha de bien chanter, ni sa ieune beauté  
 Ne la feront longtemps brauer de cruauté.

Plustost il n'eut fini que sa fureur conceüe  
 Ratifia ces mots d'vne cruelle yssüe :  
 Il fit que les bergers deuindrent furieux.  
 Les cheures, les troupeaux du païs et des lieux  
 Où demeuroit Echo, nymphe au plaisant visage,

Ces cheures, ces troupeaux, ces bergers pleins de rage,  
Comme loups affamez et charongneux mastins,  
Mirent la pauvre fille en pieces et lopins,  
Dechirerent sa peau, çà et là respandirent  
Ses membres despez qui plus onq ne s'vnirent,  
Et qui mourant chantoient encore ses chansons.

Les Nymphes abhorrant si cruelles façons,  
Pleurerent l'accident d'vn sort si miserable!  
La Terre oyant leurs pleurs se monstra pitoyable,  
Conserua son beau chant pour leur faire faueur,  
Conserua sa musique, en retint la douceur,  
De maniere qu'au gré des neuf Muses compagnes,  
Encores maintenant à l'abry des montagnes,  
Aux vallons, près des eaux, et au milieu des bois,  
Toute telle qu'on veut elle rend vne voix  
Image des propos, ou dolente ou railleuse,  
Aux cœurs plaintifs, plaintiue; aux cœurs ioyeux, ioyeuse.





## CXXXVIII

### PROSOPOPÉE DE LA FORTVNE

**I**E suis Reine et Deesse en tous humains affaires,  
De moy viennent les dons qui vous sont ordinaires,  
Iupiter ne les donne aueq ses deux tonneaux ;  
Je supprime les vieux, i'exalte les nouveaux,  
Je suis la tout-puissante, assez, assez connuë,  
Qui selon mon plaisir bien et mal distribuë :  
l'habille les seigneurs d'or, de soye et d'argent,  
Et i'habille de toille et de gris l'indigent :  
Par moy l'vn est reduit à la cape et l'espée,  
Par moy l'autre se voit honoré d'vn trofée.  
Ces enseignes et dons et tableaux de valeur  
Que dans la nef d'vn temple, à l'autel, ou au chœur  
Quelqu'vn va dediant, ayant sauué sa vie  
D'vn naufrage ou danger, ou d'vne maladie,

Se deuroient dedier à moy le plus souuent  
 Par qui le plus souuent l'homme se va sauuant ;  
 Et comme l'on m'impute à tous coups les miseres  
 On deuroit m'imputer les fortunes prosperes.  
 Diagore entendoit de moy la verité,  
 Car voyant des tableaux en grand diuersité  
 Dediez en vn temple aueq les portraitures  
 De plusieurs garantis de tristes auentures,  
 Dist tout incontinent : — On en verroit bien plus  
 Si ceuz qui sont enclos dans le tombeau reclus,  
 Ou noyez en la mer, non sauuez par prieres,  
 Y eussent dedié leurs miseres dernieres.

Ie suis celle qui fais et qui defais aussy,  
 Et de tout on me doibt rendre le grand mercy,  
 Mais esleuant quelqu'vn dans vne charge haute  
 Il doibt bien regarder à ne me faire faute,  
 Il doibt bien regarder à vser comme il faut  
 Des faueurs qu'il reçoit estant mis en lieu haut,  
 De peur que loing de luy mes biens ie ne retire,  
 Et qu'il ne soit contraint à la parfin de dire  
 Ce que disoit Denis pendant sa royauté:  
 — Bienheureux qui tousiours malheureux a esté.

Ce mesme Roy connut quelle estoit ma puissance,  
 Quand il dist à Philippe vne telle sentence :  
 Philippe demandoit : — Comment n'as-tu gardé

Vn royaume si grand par les tiens possédé ?  
Soudain il respondit : — Ce n'est point de merueille  
Si tu ne me vois plus en dignité pareille.  
Mon pere me laissant l'empire qu'il auoit,  
Il ne m'a pas laissé ce qui plus y pouuoit,  
Il ne m'a pas laissé son heureuse fortune  
Qui pour se maintenir lui fut tant oportune !  
Donques c'est moy qui peux acquerir et garder,  
C'est moy qui fais seruir et qui fais commander ;  
Et ie permets longtems que de mes biens on vse  
Quand ils tombent es mains d'un qui point n'en abuse.  
« Ce qui est violent ne peut longtems durer,  
« Et qui me violente est pour ne demeurer. »  
Ie n'aime ces hautains qui contrefont les Princes  
Comme s'ils estoient Ducs ou Seigneurs de prouinces.  
Ne se connoissant pas et ne se mesurant.  
Longtems sans les punir ie m'en vais endurant.  
D'Otus et d'Ephialte ils doiuent tous aprendre  
Qu'à la fin on se perd de trop haut entreprendre :  
Ces deux frères estoient des plus beaux et plus grans  
Que la terre nourrist superbes se monstrans :  
A neuf ans ils auoient de largeur neuf coudées,  
Ils auoient de longueur neuf aulnes mesurées ;  
Si bien qu'enflez d'orgueil ilz menaçoient les Dieux,  
Et vouloient escheler la demeure des Cieux,  
Assemblant mont sur mont, mais le Dieu du tonnerre  
Par son fils Apollon mist fin à telle guerre ;

Qui les tuant tous deux les logea chez Pluton  
Deuant qu'vn poil folet cotonast leur menton.

Ainsi dist la Fortune, et secouant sa boule  
Fit trembler tout cela qui souz la lune coule,  
Comme celle icy-bas par qui tout s'accomplit,  
Par qui des deux costez le feuillet se remplit.





## CXXXIX

### VNE DAME A SON MARI

**C**ENT mille fois i'ay dit que tu estois à moy,  
Et ie m'en assurois, comme ie suis à toy,  
Mais comment estre mien se peut dire à cette heure  
Vn qui si longuement absent de moy demeure ?  
Vn qui par tant de fois et si souuent se perd  
De celle qui l'honore et nul autre ne sert ?

En lizant cette epistre ayes en ta pensee  
Si tost que tu verras quelque lettre effacee  
Que de l'eau de mes pleurs telle effaceure vient !  
Si quelque trait de lettre assez mal s'entretient  
Croy qu'un trait peu hardy laissé dedans ma lettre,  
Est signe que la crainte en moy s'est venu mettre,  
Crainte que tu ne sois donté par un hazard



Ou que ton cœur s'engage et se lie autre part,  
Car ma main vacillante est vn signe de crainte.

Je fay mainte priere en mainte eglise sainte,  
Et mille vœux par moy se font vn chacun iour,  
Afin que bienheureux puisse estre ton seiour,  
Mais souuent ie maudy la guerre et les voyages  
Qui peuvent separer les corps, non les courages.  
Perisse le metier des trompettes d'airain  
Dont le son esclatant me fait fremir le sein,  
Perissent et le fer et les forgeurs des armes,  
Et les occasions de guider les gens d'armes,  
Et les occasions de voyager tousiours,  
Pour agrandir l'honneur apetissant les iours.

Mais dy-moy, ie te pry, si ton corps ne se lasse  
D'estre tousiours pressé du corps d'vne cuirasse !  
Ha ! Dieu veuille plustost que tu en sois pressé  
Que de quelque amoureuse où ton cœur soit blesse.  
On dit que la maigreur descharne ton visage,  
Et qu'vne couleur iaune à ton teint fait dommage;  
Je souhaite que telle et maigreur et couleur  
Procedent du desir de m'oster ma douleur,  
Procedent du desir et de l'extresme enuie  
Que tu as de me voir en m'estimant ta vie.

Pour sçauoir les endroits où tu es maintenant,

Je deuiens geografe, et ie vais aprenant  
Par les cartes du monde, où sont fleues et villes,  
Montagnes et païs sterilles et fertilles.  
Quel bien les recommande, ou quel homme excellent  
A fait que son renom aux peuples va volant :  
S'il y a quelque fable ou quelque belle histoire  
Qui rende aucun païs illustre à la memoire.

Dans les cartes ainsi ie voy les mondes peints,  
Et ie voy quel païs te tire à ses desseins,  
Puis ie baise et rebaise en ces cartes la place  
Qui de te posseder ha l'honneur et la grace !  
Quelquefois ie m'enquier si tel lieu bienheureux  
Porte quelques beautez pour te rendre amoureux,  
Et soudain qu'on respond, ouy, ie tressaus, craintiue,  
Que telle occasion te retienne et captiue.

Heureuses ont esté durant le temps iadis  
Ces dames qui suiuoient les cheualiers hardis,  
Les cheualiers errans qui pour l'amour des belles  
Couroient toute auenture, et souuent deuant elles.

Heureuses ont esté Marphise et Bradamant  
Que leurs vaillans exploits vont encore animant,  
Que du temps de Renaud, de Roland, et encore  
D'Oliuier, de Roger, vn Arioste honore !  
Elles accompagnoient ces braues cheualiers,

Leurs amis et seigneurs, et dontoient les plus fiers :  
Heureux donq fut le temps du grand Roy Charlemagne!  
Si le Ciel estoit tel, ie te serois compagne,  
Compagne tres fidelle en guerre et en tous lieux  
Où tu voudrois chercher vn renom glorieux;  
Et ny les froids hyuers qui d'vn lien de glace  
Lient etroittement des riuieres la trace,  
Ni les estés bouillans beuans des eaux l'humeur  
Ne me retarderoient d'accompagner mon cœur,  
Participant à l'heur et malheur de tes gestes.

Tous les amours sont grands, mais l'vn des plus celestes  
Et des plus grands qu'ils soient c'est celuy d'vn mary  
Que les Graces tousiours ont eu pour fauory.  
Venus esuante vn feu sorty de telle braize  
A celle fin qu'il viue et afin qu'on s'y plaize :  
Tous mouuemens qui font qu'vn esprit soucieux  
Aux Augures se rend tout superstitieux,  
Me tiennent en frayeur, et ie pren quelque augure  
Sur tout ce que i'entens ou ie voy d'aenture,  
Et toutes ces frayeurs me tenant en esmoy  
N'assailent mon esprit que pour l'amour de toy.  
Ne fay, ie te supply, tant conte de la gloire,  
Ni de faire trembler la Flandre en ta victoire,  
Mais reuiens tout ainsi content à ton retour  
Comme tu n'auras point violé nostre amour.





CXL

LA LOVANGE DV BLANC

*A M. de Dinteuille, gouverneur de Champagne (1).*

**T**OVSIQVRS m'arresteray-ie à chanter des couleurs,  
Les simples accidents suiets des blazonneurs?  
Il faut pour cette fois m'y arrester encore  
En faueur des beutez que la blancheur honore :  
Puis nous ne voyons rien sans couleur icy-bas,  
Et le solide corps sans elle on ne voit pas,  
Sans elle sa compagne, et l'œil seulement donne  
Contre elle dont le corps solide s'environne.

---

(1) Joachim, baron de Dinteville, Meurville, etc., lieutenant général de Champagne et de Brie, chevalier des ordres du Roi né vers 1535, mort sans postérité le 1<sup>er</sup> oct. 1607.

Or entre les couleurs ie chanteray le blanc  
 Comme entre elles tenant toujours le premier rang,  
 Car le Dieu tout puissant fit la haute lumiere  
 (Principe des couleurs), la blancheur singuliere.  
 Les planettes aussi d'où despend le bonheur,  
 Ont leur solidité luisante de blancheur,  
 Et donnant le matin la rouzoiante aurore  
 En tout temps de ce teint son visage colore.  
 Que si vn peu honteuse elle a le teint vermeil  
 A l'heure qu'elle chasse au deuant du Soleil  
 Les ombres de la nuit, ce n'est qu'en aparence  
 Que le vermillon peint sa blanche et pure essence,  
 D'autant que les vapeurs qui sont entre nos yeux  
 Et entre le leuer de ses rais gracieux  
 Font sembler rougissant le beau de son visage,  
 Combien que sa lueur n'en sente aucun dommage.

Les Pontifes d'Egypte, hommes d'entendement,  
 Habilloient Osiris d'vn blanc habillement  
 Pareil à la lumiere, exempt de tout ombrage  
 Et de variété de teinture ou nuage,  
 Montrant que le grand Dieu, cause et commencement  
 Des choses de ce monde, est simple entierement,  
 Sans meslange quelconque, et comme seul principe  
 Iamais des mixtions en soy ne participe :  
 Au contraire ils faisoient à la deesse Isis  
 De diuerses couleurs ses voiles et habis,

Declarant que Nature estant cause seconde  
Pour conduire apres Dieu les œuures de ce monde,  
Met toute son essence, employe son pouuoir  
En la matiere preste et pronte à receuoir  
Toutes formes en soy, se faisant toutes choses :  
Iour, nuit, eau, feu, mort, vie, et cent metamorfoses.

Tout element, ou rare, ou espaix, tient par soy  
En soy de la blancheur, et rien ie n'aperçoy  
Aux premieres splendeurs qu'une obscure meslange  
Qui trouble et enlaidist leur clairté qui se change.  
Les perles, le cristal, le ferme diamant,  
L'argent, l'iuoire et marbre en tirent ornement,  
Et l'honneur principal des pierres precieuses  
Se donne au blanc qui luist en leurs faces gemmeuses.  
Ie n'oubliroy l'albastre en blancheur excellent,  
Ie n'oubliroy la nege au froid si violent,  
La manne ny le lait des enfans la pasture,  
Le sucre ny le miel de douce nourriture;  
Le coton ne veut pas que ie l'oublie aussi,  
Combien que de mon encre il soit souuent noirci.  
Oubliroy-ie les lis, les herbes et les plantes  
Qui de blanc vont parant leurs figures plaisantes,  
Le iasmin odoreux de blanc est revestu,  
Les ligustres, le cedre immortel de vertu :

Le mois de Mars produit les blanches violettes.

Presque l'infinité rend mes Muses muettes,  
Tant il se trouue au monde infinité de corps  
Que la pureté blanche embellist par dehors.  
Tout arbre, toute plante à mesme heure qu'elle ouure  
Son odorante fleur, d'un blanc esmail la couure,  
Et de ce te beauté l'illustre clerement.  
Car presque toute chose ayant ce parement  
Vestant cette clairté, toute douceur respire,  
Et tout sincere amour si belle qu'on l'admire.

La foy, qui tient le monde en toute seureté,  
En signe de sa grace et de sa pureté,  
Porte vne robe blanche, et m'auertist de croire  
Que le blanc doit auoir sur les autres la gloire,  
Tout ainsi que la foy doit tenir parmi nous  
De principal honneur estant l'apuy de tous.  
Les citoyens Romains en la brigue et poursuite  
Du Consulat, vestoient le blanc pour leur conduite,  
Et pour signifier, tenant le consulat,  
Que fideles tousiours ils seroient à l'estat.  
Le poëte Virgile haïlle les saints pretres  
Et ceux qu'en poésie on estimoit bon maistres,  
D'une blanche soutane, et vest pareillement  
Ceux qui ont deffendu leur país vaillamment.  
Les Anges autrefois venans des lieux celestes  
Souloient en tel habit se rendre manifestes,  
Comme l'Ange qui dist la Resurrection



Du Seigneur qui se fit nostre redemption.  
 Or, si la couleur blanche est iustement donnée  
 Aux Anges, à la Foy, et à l'âme bien née,  
 Je te doibs dedier l'hymne par moy chanté  
 Pour tes actes parfaicts pleins de fidelité  
 Vers ton Dieu, vers ton Roy, vers ta chere patrie  
 Au poix de la vertu voulant pezer ta vie.

l'eusse assez dedié ce gentil argument  
 A quelque belle dame estant également  
 Blanche comme la nege, ou les lis, ou l'Albastre,  
 Mais leur beauté souuent est suiette au desastre  
 De ne durer longtemps et soudain s'effacer :  
 Pource i'ay mieux aimé cet ourage adresser  
 A l'insigne vertu de ton ame fidelle  
 Seur que tu la feras sans changer eternelle.







CXLI

LA LOVANGE DE L'INCARNAT

*A M<sup>me</sup> Diane de Chateau-Morant (1).*

**L**ORSQUE Iustinian l'empire possédoit,  
La pluspart des Citez à l'enuy se bandoit  
En folles factions de partis aduersaires  
Pour maintenir l'honneur de deux couleurs contraires  
Qu'ils prenoient à l'enuy aux tournois et au ieu;  
Ils estoient diuisez pour le verd et le bleu.  
Or en les imitant ie veux icy deffendre  
La couleur incarnat et la gloire lui rendre,

---

(1) Diane Le Long de Chenilhac, dame de Châteaumorant, épouse en premières noces d'André d'Urfé, et en secondes, d'Honoré d'Urfé, auteur de l'Astrée, frère puiné d'André.

Car la veue est de feu, ainsi qu'ont asseuré  
Les grands hommes sçauans d'un sçauoir adoré,  
Et ont dit que couleur n'est sinon qu'une flamme  
Qui procede des corps, les illustre et enflamme,  
Et puis en s'escoulant avec proportion  
Contre l'œil, fait que l'œil fait mieux son action.  
Si donq il est ainsi, mon incarnat est digne  
Sur toutes les couleurs d'une louange insigne,  
Comme ayant plus le teint d'un beau feu reluizant  
Qui cache vne blancheur souz vn vermeil plaizant.  
Dauantage Venus, déesse reuerée,  
Ha voulu que la fleur sur toutes honorée,  
Dediée à son nom et qu'elle a plus à cœur,  
Eust le teint coloré d'une telle couleur.  
Car on dit qu'autrefois toutes les rozes franches  
Et les autres aussi de couleur estoient blanches,  
Et ne s'en trouuoit point d'autre teinture alors,  
Mais Venus de fortune accrocha son beau corps  
Aux piquerons aigus d'un rozier dont l'espine  
Tira du sang vermeil de sa beauté diuine.  
Tellement que depuis par l'effet d'un tel sang,  
Des rozes la pluspart se despouilla de blanc  
Et vestit l'incarnat de teinture immortelle :  
L'Aurore au point du iour que l'on trouue si belle  
Pour le plus grand honneur qu'elle a de sa beauté  
C'est que de l'incarnat son teint est emprunté,  
Et pource les auteurs des plus gentilles chozes

L'appellent maintesfois l'Aurore aux doigts de roses,  
L'Aube à la main vermeille, au visage vermeil,  
Plaisante auant courriere au matin du Soleil;  
La honte, sage vierge, aussi pour sa parure  
Porte dessus sa ioue vne telle teinture,  
Et les filles qui n'ont en la ioue vn tel teint  
N'ont d'extresme beauté le grand honneur atteint,  
D'où vient que si tousiours leur face il n'accompagne  
Elles vont achepter du vermillon d'Espagne;  
Monstrant par ce moyen qu'assez belles ne sont,  
Celles qui de nature au visage ne l'ont.  
La couleur incarnate est la couleur plus viue,  
Et mesme quand vn homme à son trespas arriue  
On apperçoit alors qu'il perd cette couleur  
Logeant dessus sa face vne morte paleur.  
L'ame triste empeschant que le bon vin n'abate  
Le beuueur qui la porte, est d'humeur incarnate;  
Les rubiz les plus beaux ont le lustre incarnat,  
Le corail, le cinabre et aussi le grenat :  
La mer Rouge où passa le peuple Israelite  
Et qui de Pharaon engloutit l'exercite,  
Ha ses flots incarnats qui reluizent aux yeux,  
Et pource d'autant plus est celebre en tous lieux.  
Ainsi donc l'incarnat fait mille biens au monde,  
Dans le feu, dedans l'air, en la terre et en l'onde.  
Ceux qui font des blazons sur toutes les couleurs  
Disent qu'il signifie endurer des douleurs.

Estre en la genne au feu pour l'amour de sa dame;  
La passion d'amour ne trauaille mon ame,  
Et si à l'incarnat tant d'honneurs i'ay donné,  
l'en doibs mieux estre creu n'estant passionné.  
Toutefois ie le loué en faueur d'vne belle  
Qui merite auoir place en la bande immortelle,  
Qui ne verra iamais les rozes ni les lis  
De son celeste corps, par les siecles cueillis,  
Pourueu qu'en tous endroits mes œuures elle louë  
Et que pour estre sien sans cesse elle m'auouë.





CXLII

METAMORPHOZE DE LA NIMPHEE  
DICTE NENVPHAR

**I**'estois dessus le bord d'un estang limoneux  
Et ie considerois d'un regard tout songeux  
La Nimphee engrauée au fons de ma poitrine  
Pour autant qu'elle plaist à ton ame diuine :  
Ie la considerois et ie pensois comment  
Ie pourrois satisfaire à ton commandement,  
Chantant comme elle fut en vne herbe changée :  
Or, afin que ma peine alors fut soulagée,  
Le demon de l'estang, vieillard aux blancs cheueux,  
Vieillard à la grand' barbe et au sein tout herbeux,  
S'esleuant sur le coude au milieu d'une aulnaye,  
M'aparut pour m'ayder au conte que i'essaye :

D'un fort tenu manteau de couleur estant vert,  
 Comme un saule se voit, son dos estoit couuert,  
 Et de glayez pointuz se couronnoit sa teste.  
 Puis à moy s'adressant ainsi il m'admoneste :  
 — Nourrisson de Phebus ne sois plus en soucy,  
 La fable que tu veulx, escoute, la voicy :  
 La Nymphée autrefois fut excellente et belle,  
 Nimphe pour ses vertus de louange immortelle,  
 D'aymer trop la vertu luy aduint ce malheur  
 Qu'elle fut en mourant changée en vne fleur.  
 Hercule retournoit du voyage d'Espagne  
 Apres auoir planté dessus cette campagne  
 Qui borne l'Espagnol et borne l'Afriquain  
 Deux colonnes, signal de son chemin loingtain ;  
 Il passoit au pays où commandoit Nymphée  
 Qui desia de son nom ayant l'ame eschaufée,  
 Admirant sa valeur, le receut dignement,  
 Mais avec luy receut vn amoureux tourment !  
 Toutefois la beauté ne faict point qu'elle rende  
 Hommage au Dieu d'amour sans qu'elle s'en deffende ;  
 Son esprit ne s'arreste à l'enuiron du corps,  
 Mais aux gestes d'Hercule et valeureux et forts :  
 La vertu seulement est but de sa pensée,  
 Ne voulant qu'elle soit d'ailleurs recompensée  
 Sinon d'un chaste amour : pource elle dist ainsi :  
  
 — Hercule, dont les faicts ont la terre esclairci,

Emplissant l'Vniuers ainsi que la lumiere  
 Qui tout illuminant des Cieux est la premiere,  
 Je ne doibs point rougir, si toy estant vainqueur  
 Du monde en ces trois pars, tu surmontes mon cœur :  
 Tu as porté le Ciel, et par peines diuerses  
 Tu as vaincu Iunon et toutes ses trauerses,  
 Et rien, sinon l'Amour, ne t'a pu offencer;  
 Pourtant ie ne rougis de te le confesser;  
 Puis mon affection vers celuy qui me donte  
 Suyuant l'honesteté ne me peut faire honte.  
 Elle est du tout honneste, et n'a rien pour sa fin  
 Sinon que de te rendre vn honneur tout diuin;  
 Te suiure, te seruir, et chanter tes louanges,  
 Pour auoir surmonté mille perils estranges;  
 Veuille moy tout de mesme aymer honnestement,  
 Et que ie t'obeisse en tous lieux humblement,  
 Compagne de tes faitz et de tes beaux voyages.

Hercule qui souloit en mille autres passages  
 Ceder toute victoire à l'amoureux brandon,  
 Victorieux de tout sinon de Cupidon,  
 Se soubmist à l'aymer, se paissant d'esperance  
 Qu'à la fin il pourroit en tirer iouissance.  
 Il feignoit toutefois de ne rien desirer  
 Sinon qu'elle l'aimast sans plus en esperer :

— Il faut ioindre tousiours l'amour avec les armes,



Disoit-il : c'est le fait des genereux gens d'armes,  
 Qui doibuent d'autant plus honorer la beauté  
 Qu'elle a pour sa compagne vne humble honnesteté.  
 Des lors tousiours Nymphée auprès de luy receüe  
 Le suyuoit, et portoit quelquefois sa massuë,  
 Et ses desirs n'estoient d'autre bien satisfaictz  
 Sinon que d'admirer ses actes et haultz faictz,  
 Le seruant, l'honorant, l'aymant comme sa vie.  
 Hercule aussi l'aymoit, dont il lui prit enuie  
 De cueillir à la fin les fruictz de l'amitié.  
 Il disoit : — Ma Nymphée, ayes de moy pitié,  
 Je ne scaurois penser que chaude soit ton ame  
 D'ardente affection, si ie ne sens ta flame,  
 Me permettant iouyr du corps que i'ayme tant.  
 Ce bonheur me sera dauantage ou autant  
 Qu'auoir porté le Ciel et fait mille prouësses  
 Et gaingné la faueur de cent autres maistresses.

Or combien que Nymphée estimast sa valeur,  
 Digne de triompher du point de son honneur,  
 Et que sa braize fust en sa chaleur plus grande,  
 Toutesfois vn saint vœu dessus tout lui commande.  
 Elle vsoit de ces mots afin de s'excuser :

— Ne trouue point mauuais si i'ose refuser  
 Ce fruict que maintenant, ô mon cœur tu souhaites :  
 Les promesses qu'en vœu par cy-deuant i'ay faictes



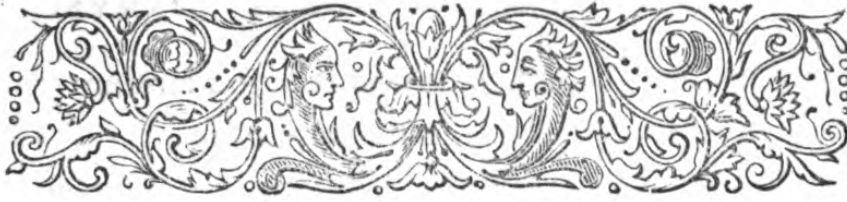
A la sœur d'Apollon m'ont tellement lié  
Que iamais ne sera ce vœu saint oublié.  
Tu sçais qu'il ne conuient se mocquer des célestes,  
Car les punitions en sont trop manifestes;  
Puis la Vierge est semblable à vne belle fleur  
Dans vn iardin fermé non subiet au pâsteur,  
Inconneue aux passans, et qui n'est point feruë  
Du tranchant de la faulx, ni d'vn soc de charruë,  
Laquelle cependant qu'elle demeure ainsi  
La pluye la nourrist, le doux Zephire aussi  
La flatte de son vent, et le Soleil luy donne  
La fermeté solide et l'odeur douce et bonne :  
Maint garson, mainte fille ayant l'amoureux soing,  
La desirant tenir, la caressent de loing :  
Mais quand l'ongle tranchant ha cette fleur cueillie  
Estant hors de sa tige, elle deuient fletrie,  
Perd toute sa beauté, la grace et la faueur  
Dont le Ciel et la terre honoroient sa vigueur,  
Et si plus de personne elle n'est désirée :  
• Vne vierge est ainsi d'vn chacun honorée,  
Aimable à tous les siens, tandis que ses beaux ans  
Demeurent impollus, chastes et florissans :  
Mais quand elle a perdu cette fleur agreable  
Qui chere la rendoit deuant tous venerable,  
Elle perd la valeur et le prix qu'elle auoit,  
Et personne depuis de bon cœur ne la voit :  
Les filles l'ont en hayne, et nul ne la desire.

Voila ce que Nymphée en s'excusant put dire,  
Car elle auoit voué chasteté pour iamais  
A la sœur de Phebus, deesse des forais,  
Et iamais ne voulut rompre cette promesse  
Qu'elle auoit consacrée à la chaste déesse,  
Et Diane emporta sur elle le dessus.  
Pource Hercule ennuyé d'ouyr tant de refus,  
Commença de ranger ailleurs sa fantaysie,  
Mesprisa peu à peu sa vertueuse amye,  
Et dans l'isle d'vn lac seulette la laissa,  
D'elle se déroband lorsqu'elle n'y pensa,  
A l'heure que la nuict rend la terre obscurcie,  
Et que le somme doux la tenoit endormie.  
Elle au matin trouuant que seule elle estoit là,  
D'infiniz coups de poing pleurante s'affolla,  
S'arracha les cheueux, et fit mille complaintes.  
Elle auoit parauant senty ia les atteintes  
Que l'aspre ialousie en l'ame va semant  
De ceux qui sont apri d'aymer bien chaudement :  
Donq cette ialousie en elle se resueille,  
Et ce mespris dernier de douleur nonpareille  
Luy trouble tellement son ame et tous ses sens  
Que pour y resister demeurent impuissans :  
Elle gist contre terre en soy mesme esperdue,  
Presque par la tristesse immobile rendue,  
Et sans qu'elle ait soucy de plus s'alimenter  
Se nourrit de gemir et de se lamenter.

Elle ne se bougeoit, ains mouroit sur la place  
Quand les Dieux firent d'elle en l'eau de telle espace  
Vne herbe et vne fleur non veue auparauant,  
Que depuis en tous lieux tousiours on va trouuant  
Sur les lacz et palus et sur les eaux dormantes,  
En memoire du traict de ses amours constantes.  
Encores quelques vns nomment Heraclion  
Cette herbe, pour monstrier que ce n'est fiction  
D'elle et de son Hercule, obiet de sa ruine,  
Et mesme vne massuë est peinte en sa racine,  
Ses feuilles en longueur quasi rondes se font,  
Les vnes vont sur l'eau et les autres au fond.  
Comme icy tu peux voir il en est vne sorte  
De qui la blanche fleur celle du lis raporte,  
Ayans dans le milieu des filets safranez  
Comme au mitan du lis nature en a donnez ;  
L'autre sorte a la fleur iaune, luyante et belle,  
De là vient que Nymphée en diuers noms s'appelle,  
Nenuphar iaune et blanc, lis d'estang, et blanc d'eau,  
launet d'eau, et encor le simple pastoureau  
L'a nommée vn vollet, à raison qu'estenduë  
Sur l'eau comme vne assiette elle est ronde espanduë.  
Or si mille vertus paroient son corps humain,  
Maintenant transformée elle n'est faite en vain :  
Elle a mille vertus qui profitent aux hommes,  
Mais pour les raconter apparus nous ne sommes :  
Seulement ie diray qu'encore elle retient

La chasteté qu'elle eut, et tout autre y maintient :  
Car si tu es frappé d'une amoureuse rage  
Pren durant quelques iours sa racine en breuage,  
Tous les songes d'amour en toy s'apaiseront  
Et de nuict tes espritz après ne reueront.  
Ainsi dit le dæmon, puis soudain il s'abaisse  
Et se recache au fond soubz l'herbe fort espaisse.





## CXLIII

### STANCES DE L'IMPOSSIBLE

**L'**ESTÉ sera l'hyuer et le printemps l'autonne,  
L'air deuiendra pezant, le plomb sera leger :  
On verra les poissons dedans l'air voyager  
Et de muets qu'ils sont auoir la voix fort bonne.  
L'eau deuiendra le feu, le feu deuiendra l'eau  
Plustost que ie sois pris d'vn autre amour nouueau.

Le mal donnera ioye, et l'aize des tristesses!  
La nege sera noire, et le lieure hardi,  
Le lion deuiendra du sang acouardi,  
La terre n'aura point d'herbes ni de richesses;  
Les rochers de soy-mesme auront vn mouuement  
Plustost qu'en mon amour il y ait changement.

Le loup et la brebis seront en mesme estable

Enfermés sans soupçon d'aucune inimitié :  
L'aigle avec la colombe aura de l'amitié  
Et le Chameleon ne sera point muable :  
Nul oyseau ne fera son nid au renouveau  
Plustost que ie sois pris d'vn autre amour nouveau

La Lune qui parfaict en vn mois sa carriere  
La fera en trente ans au lieu de trente iours;  
Saturne qui acheue avecq trente ans son cours  
Se verra plus leger que la Lune legere :  
Le iour sera la nuit, la nuit sera le iour  
Plustost que ie m'enflame au feu d'vn autre amour.

Les ans ne changeront le poil ni la coutume,  
Les sens et la raison demeureront en paix,  
Et plus plaisans seront les malheureux succès  
Que les plaisirs du monde au cœur qui s'en alume.  
On haïra la vie, aimant mieux le mourir  
Plustost que l'on me voie à autre amour courir.

On ne verra loger au monde l'esperance;  
Le faux d'avec le vrai ne se discernera,  
La fortune en ses dons changeante ne sera,  
Tous les effects de Mars seront sans violence,  
Le Soleil sera noir, visible sera Dieu  
Plustost que ie sois veu captif en autre lieu.





## CXLIV

### ELEGIE

#### DE LA DIFFERENCE D'AMOVR ET DE MARS

**C**OMPARANT Cupidon avecques le Dieu Mars,  
Grande est la difference à mener leurs soudars :  
Commander et aimer l'vn de l'autre different,  
Violence et amour l'vn par l'autre s'alterent.  
Vn Empereur par soy dessus les autres peut,  
Et par puissance il fait ce que luy-mesme veut.  
L'amoureux, au contraire, est par soy sans puissance  
Et par vn autre il prend de soy la iouissance,  
Il renaist dedans soy par celle qu'il cherist,  
Et s'eslongnant de soy en elle se nourrist :

Vn mutuel amour est de grace infinie,  
Car d'vne seule mort on tire double vie,



L'une dans la personne où nostre esprit se tient  
Quand par pensée ardente elle nous entretient,  
L'autre quand par apres nous pouuons reconnoistre  
Que nous sommes au cœur où nous desirons estre.

O bienheureuse mort que double vie ensuit  
Et où l'on se recouure alors que l'on se fuit :  
O gaing inestimable où sont en telle sorte  
Deux personnes vn seul qu'vn seul vn les suporte  
Tellement toutefois que chacun de ces deux  
Est fait deux pour vn seul par vn gain bienheureux  
Et sont comme vn iumeau auquel, quand il arriue  
Qu'il meure, il luy aduient que deux fois il reuiue.

Celuy qui est aimé doibt aimer son amant,  
Autrement il n'a point de iuste iugement :  
Seulement il ne doibt aimer quiconque l'aime,  
Mais il y est contraint s'il s'estime soy-mesme.

Semblance engendre amour, et semblance est cela  
Que quelque bon genie en plusieurs egala,  
Or si ie vous ressemble il est bien vraisemblable  
Que vous n'estes aussi pareillement semblable,  
Donq ce qui me contraint d'aimer de mon costé  
Vous contraint de m'aimer et par necessité.

Outre plus l'amoureux soy-mesme s'abandonne



Et se baille à celuy dont il s'affectionne.  
L'ame donq doibt exprès aimer son amoureux  
Comme sa chose propre et en estre songneux.  
Dauantage l'amant en son esprit engraue  
La figure du corps duquel il est esclau,  
Tellement que l'esprit de l'amoureux parfait  
Est vn miroir auquel l'aimé voit son portrait.

Auisez par ces points qu'icy ie vous propose,  
Si vous ne deuez pas m'aimer sur toute chose,  
Veu que ie vous chers et vous aime si fort  
Que pour viure avec vous ie me donne la mort.





CHARLES BRUNET





## CHARLES BRUNET

---

**L**E travail préparatoire de cette édition était entièrement achevé; l'œuvre était sous presse; la correction des épreuves était commencée, quand la mort est venue surprendre M. Charles Brunet qui, depuis longues années, m'honorait de sa chère et précieuse affection.

Chargé par M. Willem, l'ami de M. Brunet et le mien, de mener l'œuvre à bonne fin, je n'ai pas voulu la terminer sans rendre un dernier hommage à celui que nous pleurons.

M. Charles Brunet, naquit à Paris, le 20 juin 1085.

En 1832 il faisait partie de la garde nationale de Paris et marcha l'un des premiers à l'assaut des barricades élevées aux abords du cloître Saint-Merry, par les insurgés des 5 et 6 juin. Grièvement blessé à la jambe, il obtint, pour sa belle conduite, la croix de la Légion d'honneur.

Le 25 juillet 1833, il épousait mademoiselle Roche, fille d'un chef d'escadron d'état-major.

Un an après, il était avocat; mais, en 1839, il renonçait à cette carrière pour entrer au ministère de l'Intérieur (division des prisons), où, après avoir franchi en

trois ans les grades inférieurs, il était successivement nommé sous-chef, puis chargé de diriger le premier bureau, directeur adjoint des régies, inspecteur général des prisons, et, enfin, chef de bureau titulaire en 1852.

J'étais, pendant ce temps, employé, puis bibliothécaire adjoint au même ministère, et l'amour des livres, cette douce et attrayante passion, nous avait peu à peu si bien rapprochés, que nous ne passions guère de journée sans nous communiquer nos découvertes, sans nous entretenir de notre sujet favori, LE LIVRE! Je ne puis, sans émotion, me rappeler ces longues et douces causeries, où brillait à chaque instant l'esprit, où se faisait voir l'excellent cœur de M. Brunet. Au physique il était bien digne de son nom; car il avait les cheveux, la barbe et les yeux noirs, le teint brun d'un Arabe; mais quel char-

mant sourire éclatait sur ses lèvres, étincelait, comme un vivant éclair, dans ses yeux noirs! Je crois le voir encore, je le verrai toujours.

Le goût de la littérature française de la renaissance se réveillait alors, et Pierre Jannet lui donnait un essor inattendu en fondant sa bibliothèque elzévirienne, où parurent tant d'éditions excellentes de nos anciens poètes et prosateurs.

M. Brunet y donna 1° *la Mélusine*, par Jean d'Arras. — *Paris, Jannet, 1854, in-18.*

2° *Li Romans de Dolopathos*. — *Paris, Jannet, 1856, in-18.*

C'est à lui que je dois d'avoir été présenté chez Jannet, qui commença la publication de mon Ronsard.

Dans un autre genre, M. Brunet publia :

3° *Le Père Duchesne*, d'Hébert. — *Paris, France, 1859, in-12.*



4° *Marat dit l'Ami du Peuple.* — Paris, Poulet-Malassis, 1862, in-12.

5° Une piquante comédie du siècle dernier : *Le Moulin.* — Turin, Gay, 1870, in-12.

6° Un recueil de pièces rares et facétieuses anciennes et modernes, en vers et en prose, remises en lumière pour l'esbattement des pantuagruelistes, avec le concours d'un bibliophile (reproduisant, avec des additions piquantes et nombreuses, la plus grande partie du recueil de Caron.) — Paris, A. Barraud, 1872-1873, 4 vol. in-8°.

7° *Monument du Costume du XVIII<sup>e</sup> siècle.* — Paris, Willem, 1876, un vol. in-fol.

8° *Histoire des mœurs et du costume des Français au XVIII<sup>e</sup> siècle.* — Paris, Willem, 1878, un vol. in-fol.

Quand la mort est venue le surprendre, il terminait l'*Amadis Jamyn*, qui paraît aujourd'hui, et préparait une Bibliographie de la Ville de Paris, ouvrage immense de recherches et d'érudition, qui eût exigé encore plusieurs années de soins assidus.

Il ne négligeait pour cela ni ses fonctions au ministère, ni ses devoirs de père de famille.

En 1859, il mariait sa fille à un homme des plus remarquables, M. Victor Langlois, orientaliste, né à Dieppe, en 1829, qui, chargé d'une mission en Orient, pendant les années 1852-1853, avait rapporté de la Cilicie et des montagnes du Taurus une collection d'objets antiques, exposés au Louvre.

Ce jeune savant avait publié de nombreux ouvrages sur la numismatique et l'histoire de l'Orient et surtout de l'Asie

mineure. Il était décoré de nombreux ordres étrangers.

Son union, couronné par la naissance d'un fils et d'une fille, promettait à cette famille si patriarcale de longues années de bonheur, lorsque le 14 mai 1869, M. Langlois fut prématurément arraché à l'affection des siens.

Au milieu de sa douleur, M. Brunet redevint père; il prit sa retraite en février 1870, pour se consacrer tout entier à l'éducation de son petit-fils, jusqu'au jour où, frappé dans la rue d'une attaque d'apoplexie, il fut ramené mourant au milieu de ses enfants, et, au bout de quelques jours d'anxieuses alternatives, le 12 juillet 1878, il ferma les yeux pour ne plus les rouvrir.

Sa famille et ses amis le suivront de longs et légitimes regrets. Pour sa part, il emporta la consolation d'avoir noble-

ment rempli sa carrière de travail et de dévouement. Grâce à ses soins assidus, l'éducation de son petit-fils était achevée ; s'il pouvait partir sans regret, il en laissait de nombreux après lui. Mais il y a encore une douceur dans les larmes répandues sur la tombe d'un homme de bien, d'un savant, d'un aïeul vénéré, dont l'âme a reçu, dans un monde meilleur, la récompense qu'il a bien gagnée dans celui-ci.

PROSPER BLANCHEMAIN.





## TABLE

INTRODUCTION.....	5
NOTICE.....	13
Œuvres poétiques (Sonnets).....	33
Sur le chiffre du Roy et de la Royne.....	35
Pour le jour de sainte Catherine.....	36
A la Royne mère.....	37
Sur l'arriuée de la Royne Élisabeth.....	38
<i>Le iour qu'Élisabeth</i> .....	39
A Marguerite de France.....	40
Au Roy Henry III.....	41
Au Roy Charles IX.....	42
Pour la feste des Roys.....	43
Pour vne mascarade.....	44
Pour l'entrée de Charles IX à Paris.....	45

Pour la Junon nopcière.....	46
A monseigneur le Grand Prieur.....	47
A Vénus.....	48
Autre version.....	49
De David.....	50
Pour vn jeu de balle forcée.....	51
Amours d'Oriane (24 sonnets).....	52
Pour vn anneau de verre.....	62
Au vent Borée.....	66
Au Songe.....	67
Comparaison d'une année.....	68
Reproche à la main.....	76
Response.....	77
Pour vn breuage d'eau.....	80
Amours d'Eurymedon et de Callirée (3 sonnets).	86
D'un Miroir.....	86
Amours d'Artemis (24 Sonnets).....	89
Comp. de Térée.....	94
D'un homicide.....	96
Comp. du Phénix.....	97
Cupidon désarmé.....	99
De la fleur du Soucy.....	102
De l'Amitié.....	108
Des Cheueux.....	108
A vn Rossignol.....	109
De la Vertu.....	110
Sonnets du dueil de Cleophon (9 Sonnets)....	113

TABLE

319

Sonnets diuers (16 Sonnets).....	122
De la punition Diuine.....	123
D'vn Baiser.....	124
Que rien ne se perd.....	125
Que personne n'est libre.....	126
Du feu chevalier du Bonnet.....	127
Du Gris.....	128
Du Noir.....	129
Du Bleu et de l'Orangé.....	130
Du Jaune doré.....	131
A M. Yves le Tartier.....	132
Pour vne peinture.....	133
A mademoiselle Hélène de Surgères.....	137



Pour vn festin faict aux Tuilleries.....	138
Vn adieu.....	142
Élégie (le Soleil en naissant).....	149
Pour M. le duc d'Alençon.....	151
Cantique de Moncontour.....	153
Epigramme.....	158
Pour le temple de Gloire.....	159



Poëme de la Chasse.....	162
Elegie à Oriane.....	179
Chanson (Las! que vous estes).....	183
Pour vn tableau.....	187
A vne Gouvernante.....	189
Chanson (Le ieusne et ie fay penitence).....	194
De la transformation des Amans.....	197
Contre l'honneur.....	203
Baizer (Ma folastre, ma rebelle).....	208
D'une fontaine.....	211
Chanson (Je ne me plains).....	220
Chanson (Or que le plaisant Avril).....	222
Chanson (La blanche violette).....	226
Chanson (Le beau visage).....	231
Chanson (Voici le jour commençant).....	233
Chanson (Je veux mourir).....	235
Chanson (Loin de ta lumière).....	238
De la rigueur.....	241
Le songe d'un Pescheur.....	244
En l'honneur de Bacchus.....	251
Pour un Cocu.....	255
Ode chrétienne.....	258
Prosopopœe de Maugeron.....	260
Complainte de Cleophon.....	263
Les Nymphes Françoises aux François.....	267
Amour et beauté nez ensemble.....	270
De Pan et d'Echo.....	273



**TABLE**

321

Prosopopœe de la Fortune.....	276
Vne dame à son mari.....	280
Louange du blanc.....	234
Louange de l'incarnat.....	289
Métamorphose de la Nymphée.....	293
Stances de l'impossible.....	301
Elegie de la différence d'Amour et de Mars....	303

---

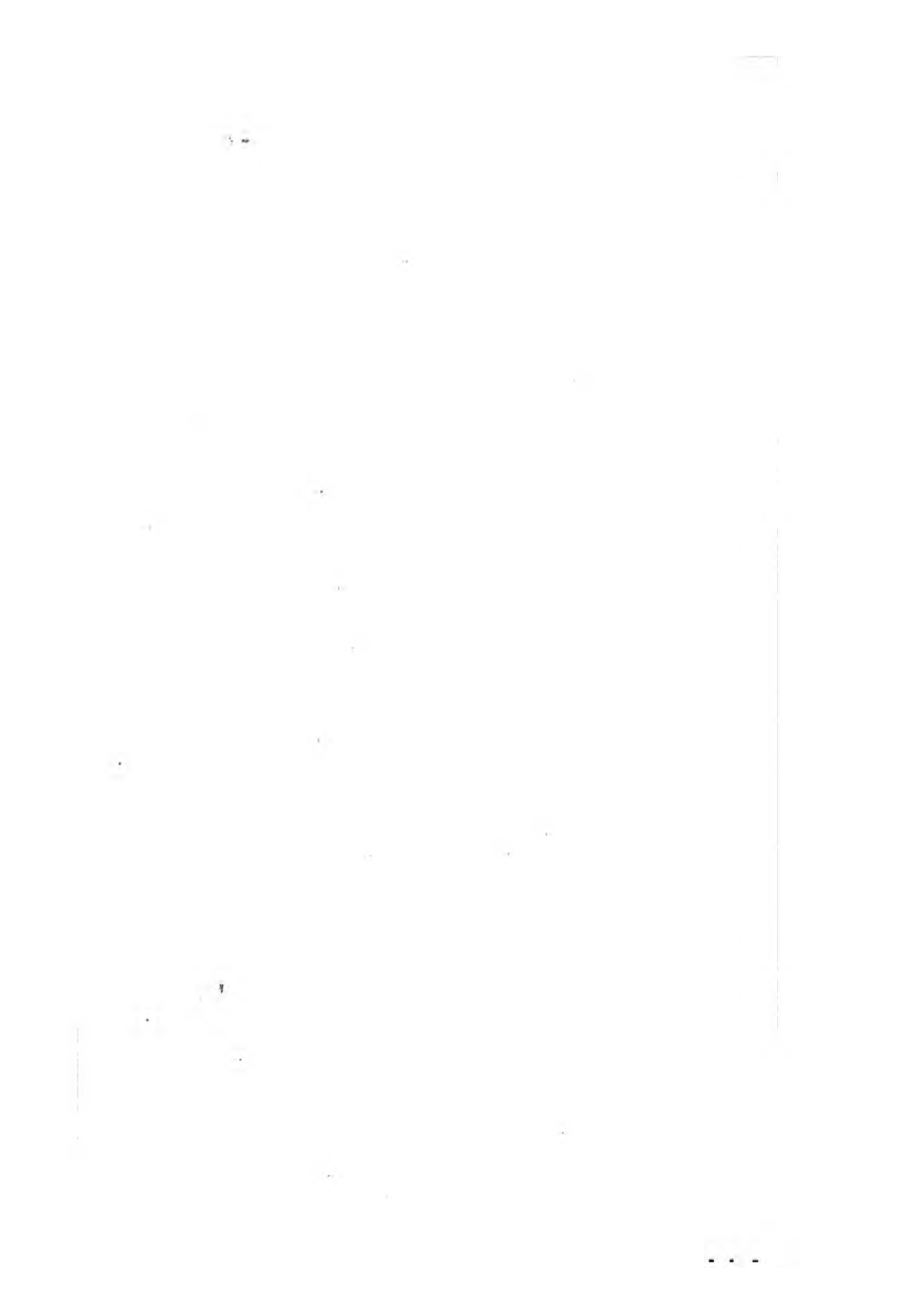
NOTICE SUR M. CHARLES BRUNET.....	307
-----------------------------------	-----





*Achevé d'imprimer*  
*Par le typographe Alcan-Lévy*  
le xx janvier M. DCCC. LXXIX  
*pour le libraire Willem*





2

